

LIGDAMON

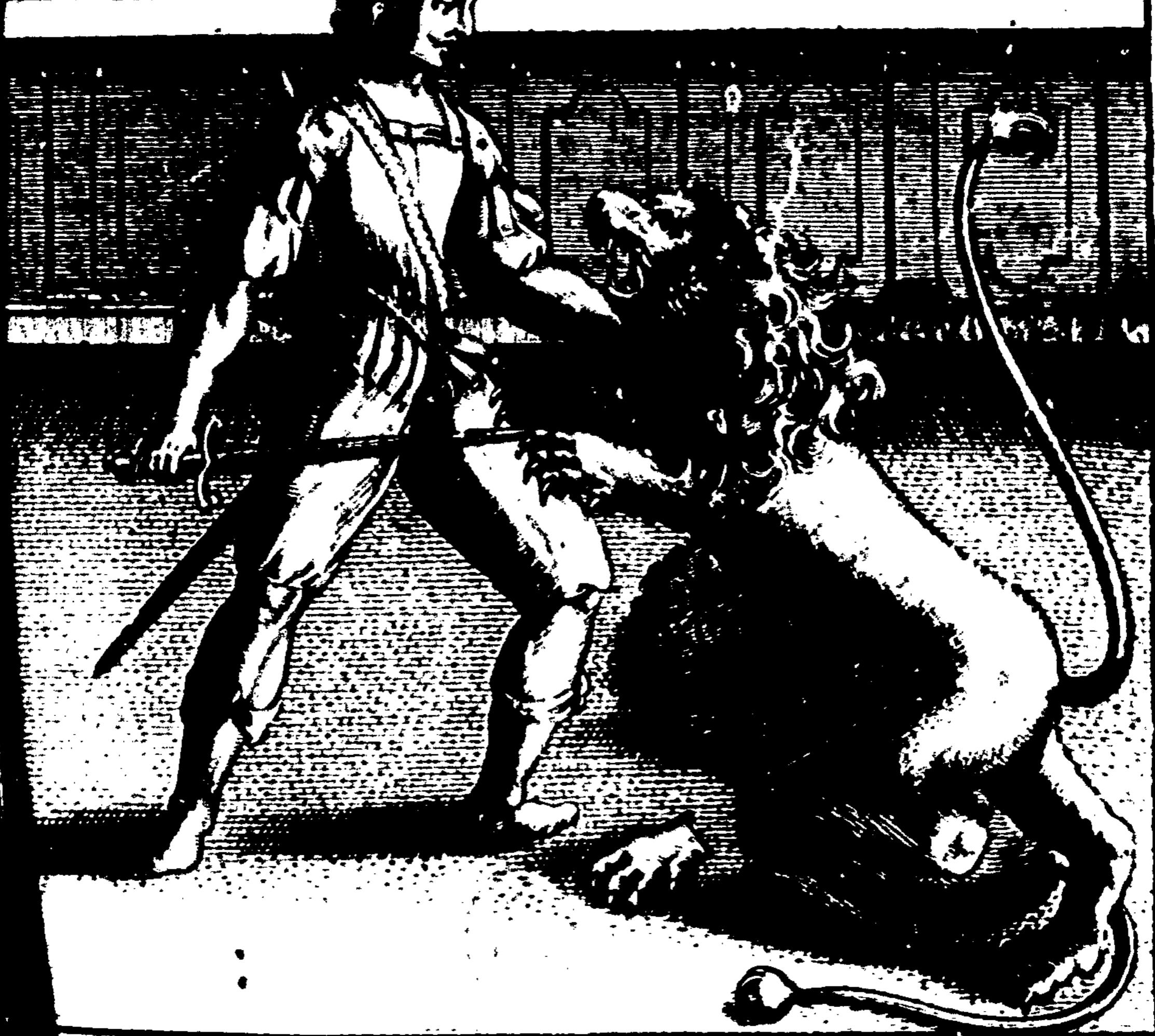
ET

LYDIAS

Ou la Ressemblance

Tragi-Comedie.

Par M. DESCYDERY.



A PARIS Chez Francois Targa, au
premier pilier de la grande Salle du Palais
deuant les Consultations, au soleil d'or.



LIGDAMON

ET LIDIAS:

OV

LA RESSEMBLANCE!

Tragi-Comedie.

PAR MONSIEVR

DE SCVDERY.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS TARGA, au premier
pilier de la grand' Salle du Palais,
deuant les Consultations.

M. DC. XXXI.

Avec Privilege du Roy



A
MONSEIGNEVR
LE DVC
DE MONTMORENCY.

MONSEIGNEVR,

*Je vous supplie de donner
à la lecture de ce Liure une
de vos heures de Chantilly:
les vers qui sont faits dans la solitude y
semblent beaucoup meilleurs, que par-
my le fracas de la Court, où le bruit &
l'ignorance empeschent d'en pouvoir
gouster les douceurs. Vous estes trop*

ÉPISTRE.

obligeant, pour refuser l'honneur de votre conversation à neuf belles Filles qui la demandent, & qui ne vous offrent leur entretien que pour admirer le vostre. Au reste, MONSIEUR, j'ose vous assurer que votre Parc n'a point de Cabinet si sombre, où vous ne puissiez remarquer de la clarté dans mes pensées: Et si votre corps s'engage dans les Promenoirs, au moins sçay-je bien que dans mes Escrits votre esprit trouvera de quoy s'arrester. Confessez, MONSIEUR, que mon stile est fort esloigné de l'ordinaire, puis qu'au lieu de vous louer je me loue; mais vous trouverez que ce n'est pas sans raison, si vous daignez considerer, qu'il seroit superflu d'estimer un homme qui l'est de toute la Terre. Votre valeur a mis sa gloire en un si haut point, que je tiens qu'il y a presque autant de

EPISTRE

merité à vous loüer qu'à vous combattre : Et puis l'encre est trop noire pour peindre le genereux sang qu'on vous a veu resspandre pour la conseruation de cet Estat. Nous ne pouuons bien parler que des choses qui tombent sous nostre connoissance, & vostre courage est au dessus de tout ce qu'on s'en peut imaginer. Ceux qui se sont plus à masquer la verité sous des fables, nous ont tousiours dit que Minerve estoit sçauante & guerriere ; pour apprendre à la posterité, que les grands Capitaines doivent auoir ces deux qualitez. C'est un precepte dont vous auez bien fait profit, car tout l'Vniuers est tesmoin, que vous estes le seul en ce siecle barbare, qu'on peut legitimement appeller LE PÈRE DES SOLDATS, & LE PROTECTEUR DES PORTES. Puis que le Ciel m'a fait naistre l'un & l'autre, en prenant

EPISTRE.

part aux faueurs que mes semblables
ont receuës de vostre courtoisie, ie vous
presente avec ce Livre la main dont il est
party: Vous treuueriez qu'elle est capa-
ble d'une autre façon de servir. Que si
toutesfois ma Poësie est assez heureuse
pour toucher vostre inclination, ie vous
promets que i' apprendray à escrire de la
gauche, afin que la draicte s'employant
plus noblement, puisse vous faire voir
au prix de ma vie, que ie suis,

MONSIEIGNEUR,

Vostre tres-humble, &
tres-obeissant seruiteur,
DE SCVDERY.



SONNET.

A L V Y M E S M E.

LE marbre & le metal dans leur solidité
Peuvent dōner aux Noms vne longue durées;
Mais en fin par le temps leur grandeur alterée
Fait voir sa decadence à la posterité.

Obeliques, Tombeaux, superbes en beauté,
Colosse, Pyramide, en hauteur admirée,
Qui va portāt le front iusques dans l'Empirée,
Tout cela cede au temps, & n'est que vanité.

Il ne faut que l'esclat que darde le tonnerre,
Pour ranger leur orgueil aussi bas que la terre,
Mais ton Nom & le mien seront bien plus
[constans:
Iupiter ny le temps ne les peut mettre en poudre;
Car fais que tes lauriers les preseruent du foudre,
Mes Escrits immortels les sauuerōt du temps:



A Q V I L I T .

MAINTENANT que ie suis de-
uenu Liure, & qu'il t'a cousté
de l'argent pour sçauoir mon
nom, ie me treuve obligé de
t'entretenir. Il est vray que ie prends vn
mauuais sujet, puisque c'est de moy que ie
te parle. Mais vne coustume aussi forte
qu'vne loy, entre nous autres Messieurs les
Autheurs, me force à faire le sot par com-
pagnie. Ie m'en vay te prier d'excuser des
fautes que ie ne croy pas qui soient en mes
ouurages, & me donner moy-mesme vne
louange, que ie deuois attendre de toy.
I'espere que cette extrauagance ne t'eston-
nera point, parce qu'elle est ordinaire; &
qu'aujourd'huy tous nos Escriuains sont
des Espagnols François en redoublant

A QV̄I LIT.

des, ou par leur humilité estudiée, de ces Philosophes qui font rapetasser leurs habits neufs à dessein de paroistre pauvres. Escoute donc ie te supplie, si ie sçauray mentir de bonne grace, en te parlant de mes Escrits.

La profession que ie fais estant toute pleine de franchise, m'oblige à porter le cœur sur les levres; & à t'aduertir que dans la Musique des Sciences ie ne chante que par Nature. Je suis nay fils d'un pere qui suiuant l'exemple des siens, a passé tout son aage dans les Charges militaires, & qui m'auoit destiné dès le poinct de ma naissance à vne pareille forme de viure: ie l'ay suiui & par obeissance & par inclination. Toutesfois ne pensant estre que Soldat, ie me suis encore treuue Poëte; ce sont deux mestiers qui n'ont iamais esté soupçonnez de bailler de l'argent à vsure, & qui voyent souuent ceux qui les pratiquent dans la mesme nudité où se treuuent la Vertu, l'Amour, & les Graces, dont ils sont les

A Q V I L I T.

fauoris. Or ces neuf ieunes Pucelles de trois ou quatre mil ans, qui ne donnent que de l'eau à boire à leurs Nourrissons, les laissant dans la necessité de chercher du pain ; ces Filles, dy-ie, qui n'ont pour biens meubles que des Luts & des Guiterres, m'ont dicté ces Vers que ie t'offre, sinon bien faits, au moins composez avec peu de peine. Si tu les lis sans les mespriser, i'en auray vne extreme obligation à ta courtoisie ; si tu les mesprise en les lisant, ie tascheray de me venger de ton humeur desdaigneuse ; & si tu ne les lis point du tout, crois que ce sera le moindre de mes soucis, car ie ne bastis pas ma reputation sur celle de mes Vers, i'ay des desseins bien plus releuez ; la Poësie me tient lieu de diuertissement agreable, & non pas d'occupation serieuse : Si ie rime ce n'est qu'alors que ie ne sçay que faire, & n'ay pour but en ce traual que le seul desir de me cõtenter : car bien loing d'estre mercenaire, l'Imprimeur & les Comediens tesmoigneront que ie ne leur ay pas vendu ce qu'ils ne me pouuoient payer. Tu courras

A QVI LIT.

aisément par dessus les fautes que ie n'ay point remarquées, si tu daignes apprendre qu'on m'a veu employer la plus longue partie du peu d'aage que i'ay à voir la plus belle & la plus grande de l'Europe; & que i'ay passé plus d'années parmy les Armées, que d'heures dans mon Cabinet, & beaucoup plus vsé de meche en harquebuse qu'en chandelle; de sorte que ie sçay mieux ranger les Soldats que les paroles, & mieux quarrer les Bataillons que les periodes. Mais pour satisfaire ceux qui peut estre treuveront mauuais que le Roman de ma piece n'ait pas exactement suiuy l'Astrée, voicy comme ie pare leur estocade; ils sçauront que tous les Poëmes Tragiques, Tragicomiques, Comiques, & Pastorales, qui sont accommodez à l'vsage du Theatre; tirent leur Argument de l'Histoire ou de la Fable; ceux qui sont historiques obligent celuy qui les reduit dans l'ordre de la Scene, à suiure les mesmes euenemens qui sont descrits dans leur Auteur, permettant neantmoins d'y changer beaucoup pour

A QVIT.

embellir d'autant plus l'action ; ainsi l'ont
praticqué tous les Tragiques : Mais lors
qu'on traicte vn sujet fabuleux tiré des
Poëtes ou des Romans, de la nature des-
quels se treuve le mien, l'on a la liberté
d'autant plus grande, que l'Authcur de
l'auanture ne s'est pas luy mesme assub-
ietty à la verité ; si bien qu'en ce cas on est
dans le pouuoir de suiure si l'on veut son
dessein purement, d'y changer ou dimi-
nuer si bon vous semble, & d'y adiouster
s'il vous agrée ; de sorte qu'on n'est pas te-
nu de traitter religieusement les fables,
puis qu'on peut sans faillir se licencier d'in-
nouer aux histoires. Il vient de me souue-
nir que certains demy-sçauans ont remar-
qué que les personnages de ma Tragi-co-
medie y parlent des Dieux en plurier, chose
mal à propos (disent-ils) parce que les vieux
Gaulois n'en adoroient qu'un seul sous
les noms de Tautates, Tharamis, Belenus,
Hesus ; mais j'apprends à ces Docteurs d'A-
strée, que par tout où les Romains esten-
doient leurs conquestes, ils ne man-

A Q V I L I T.

quoient i jamais d'y establir le culte de leur religion : & de fait feu Monsieur d'Urfé plus iudicieux que ces asnes masquez sous l'habit d'un homme , n'a point failly de bastir dans Marsilly, vn Temple de Iupiter Capotas, & vn autre de Minerue Peone. le te prie donc, Lecteur, de croire qu'il n'y a pas vne seule parole dans mes ouurages, que ie ne defende avec des raisons assez fortes, pour faire voir que ceux qui me blasmeront n'en ont point. le ne suis pas si peu versé dans les regles des anciens Poëtes Grecs & Latins, & dans celles des modernes Espagnols & Italiens, que ie ne sçache bien qu'elles obligent celuy qui compose vn Poëme Epique à le reduire au terme d'un an; & le Dramatique en vn iour naturel de vingt-quatre heures, & dans l'vnité d'action & de lieu; mais i'ay voulu me dispenser de ces bornes trop estroites, faisant changer aussi souuent de face à mon Theatre que les Acteurs y changent de lieux; chose qui selon mon sentiment a plus d'esclat que la vieille Co-

A QVINTIL.

medic. Que s'il y a encor de certains esplu-
cheurs de syllabes, qui ne mettent la perfe-
ction d'une Piece, qu'en la seule œcono-
mie des mots; qui s'amusent à ergoter sur
mes vers, ie leur apprendz que cette molle
delicatesse ne se treuve iamais dans les Ta-
bleaux hardis; qui bien qu'admirables,
ne se doiuent pas regarder de si près. Mais
malgré toutes mes raisons ie preuoy qu'in-
dubitablement ie seray chocqué des Pe-
dans, & de quelques Caualliers; des vns à
cause que i'ay esté long temps à Rome, sans
tarder guere au país Latin; des autres abso-
lument, parce que i'ecris, s'imaginans que
c'est vn entretien indigné d'un gentilhom-
me; aux piliers de Classe ie leur reparts, que
l'estude n'est point enclauée dans vne lan-
gue particuliere, & que toutes les Sciences
estans fondées dessus le sens naturel, ie les
treuve dans le mien, comme les premiers
doctes les ont iadis rencontrées dans le
leur, & les estale en langage de mon país,
ainsi qu'ils les ont traitées en celuy de leur
patrie. Aux valets de chiens, ie leur diray,
que

A QVI LIT.

que parmy tant de cors & de cornes qu'ils ont, ce n'est pas merueille de leur voir donner vn iugement cornu. Et quand mesme ce seroit manquer que de se seruir ensemble d'vne espee & d'vne plume, ie tiens cette faute glorieuse, qui n'est commune avec Cesar: & i'ose croire que cet Ouurage aura assez de merite & de bonne fortune, pour durer plus que la fausseté de leur opinion, & pour receuoir de la vertu d'vn autre siecle, l'estime que l'ignorance du sien luy aura refusée.

Iusqu'icy, mon Lecteur; i'ay ioué le personnage d'vn Poëte; ie commence en finissant celuy d'vn homme plus raisonnable; pour t'asseurer que tant s'en faut que ie participe à cette amour desreglée qu'ils témoignent pour les productions (ie ne dis pas de leur esprit, car ils n'en ont point,) mais de leurs fantaisies; qu'au contraire ie te proteste que si ie connois quelque desgoust au public, que la premiere partie de mes Oeuures sera la derniere de mes folies,



A M O N S I E V R
D E S C V D E R Y .

E L E G I E .

LEcrains (DE SCVDERY) que ta Muse
s'irrite
De me treuver silent à loüer ton merite,
Mais crois que ma paresse est vn de ses effets,
Je parle rarement des hommes si parfaits
Avec quelques appas que leur gloire m'attire;
Je ne dy rien du tout quand ie voy tant à dire,
L'ay de l'ambition: quand ie traite vn sujet
Je tasche que mes vers surpassent leur objet,
M'éforçât de prouuer que quelque dame est belle,
C'est pour faire estimer ma Muse plustost qu'elle;
Je ne mets en vn corps quelque charme nouueau,
Qu'afin que mon esprit en paroisse plus beau;

ELEGIE.

Quelque si ravissant que ie peigne vn visage
I'ay dessein que mes vers ravissent davantage;
La gloire me transporte, elle est mon seul ayman,
Je débite mes vers à ce prix seulement:
Mais quãdie voy ma tâche au dessus de ma forces
Vne priere alors m'est vne foible amorce,
Et croy que mon deuoir doit puissamment agir,
Pour me faire loüer ce qui me fait rougir. [grace,
Quand i'entends de tes vers, quãdi'y voy tant de
Mon esprit est confus, & ma veine se glace,
Ma Muse est en desordre, et prisant leur douceur
Se plaint de n'estre pas si belle que sa Sœur;
Ie ne parleray point d'Amphion, ny d'Orphée,
Que ton premier ouurage a leur gloire estouffée,
Ie ne dy point de toy ce que l'on a dit d'eux,
Car ie ne donne point d'Eloges fabuleux,
Ceux qui te flatteront de chymeres si vaines,
Ne les estime point, n'approuue point leurs peines
Craints d'en estre loüé, car ces gens insenséz
Font (pour en dire trop) qu'on n'en croit pas assez;
Pour toy ie n'ay que trop d'Eloges veritables,
Sans parler de Phœbus, sans recourir aux fables

E L E G I E.

Dire que **LIGDAMON**, paroist trop tard au iour,
 Qu'il a charmé Paris, qu'il a rayé la Cour,
 Que tu nous as depeint **AMERINE** si belle, [le,
 Que tous les beaux esprits ne parlēt plus que d'elle,
 Que c'est de toy qu'elle a tant de charmes diuers,
 Qu'elle tient sa beauté de celle de tes vers;
 Quoy qu'on te doive encor de plus dignes loüages,
 C'est assez s'esteuer sans abaisser les Anges,
 Sans parler des neuf Sœurs, ny du sacré Vallon,
 Sans preferer ta gloire à celle d'Apollon;
 Prouer comment ta main sçait vser d'une espée,
 En combien de dangers elle s'est occupée,
 Dessus combien de fronts elle a mis de l'effroy,
 En combien de hasards elle a seruy le Roy;
 C'est où ie suis muet, ie pâlis, ie frissonne,
 Ie redoute la guerre, & ce seul mot m'estonne,
 J'aime bien que le fer serue dans les guerres,
 Et ne percè autre sein que celuy de Ceres,
 Mais si i'ëtends les coups d'ot vn guerrier se vante,
 A l'ouyr seulement mon esprit s'aspuante,
 J'ay du myrthe pour toy, ie n'ay point de Laurier,
 Ie t'estime en Poëtte, & non pas en Guerrier.

ELEGIE.

J'ay douté iusqu'icy que dans toute la terre [re,
Un mesme hōme püst faire et des vers et la guer-
Qu'il püst mettre en vsage et la plume et l'acier,
Rougir vn champ de gloire, & noircir du papier,
Ce discours seulement intimide ma Mūse;
Je cherche encor des vers, mais elle m'en refuse,
DE SCVDERY, permets à cet esprit confus
D'admirer ton merite, & de ne parler plus.

DE ROTROU.

A MONSIEUR DE SCVDERY.

RARE DE SCVDERY que tout le monde ad
Puis qu'après tous ces grands esprits [mire,
Qui loüent tes diuins escrits
Je ne treuve plus rien à dire,
Tout ce qui peut sortir de moy
Pour reconnoistre aussi ton excellent ouurage,
C'est que i'en croy bien dauantage,
Que tout ce qu'ils ont dit de toy.

SCARRON.

é iij

A MONSIEUR
DE SCVDERY.

*C'*Est peu de te loüer en t'oyant discourir;
*C*Le mettray tes *E*scrits au nōbre des merueils
*C*ar d'un art inconnu sans me faire mourir, [les,
*Tu m'*as deux fois rauy l'ame par les oreilles.

A. HARDY.

A MONSIEUR
DE SCVDERY.

*E*Ncor que Ligdamon en depeignant Siluie
*E*Luy donne assez d'appas pour charmer l'*V-*
nivers,
Sa beauté toutes fois dont la France est rauie
Ne me toucheroit point sans celle de tes vers.

CORNEILLE.

A M O N S I E V R
D E S C V D E R Y,
sur son Ligdamon.

COntre les plus fiers animaux,
LIGDAMON defendant sa vie,
La seule pitié de ses maux
Adoucit l'humeur de Silvie.
Il ne peut qu'en souffrant vaincre sa cruauté,
Mais certes il eust eu d'assez puissantes armes,
Si lors pour surmonter cette rogue Beauté
Il auoit employé ses discours & ses charmes.

DE LA CRETTE BELLENGER.

A MONSIEUR DE SCYDERY.

Epigramme

Lors qu'une funeste aventure
Après mille & mille tourmens
Approche de la sepulture
Tant d'incomparables amans,
Pourquoy pour leur donner de l'ayde
Vas tu rechercher vn remede
Douteux en ses effets diuers?
Amy, pour les faire reuiure
Autant que le marbre & le cuiure
Il ne faut rien que tes beaux vers.

AUTRE PAR LE MESME.

Au mesme.

Ben que des traits inimitables
Rendent tes deux amans semblables,
Amy des Muses si chery,
Toutefois personne n'ignore
Qu'ils se ressemblent moins encore.
Qu'Apollon & DE SCYDERY.

DV RYER.

A MONSIEVR
DE SCVDERY,
SONNET.

Par le Sieur GVERENTB.

Ces vers, DE SCVDERY, porteront tes-
moignage

Combien sur mon esprit ta Muse a de pouuoir;
Bien qu'ils ne puissent pas honorer ton ouurage
Fais moy cette faueur qu'on les y puisse voir.

Cōme ils ont sur le front mon nō qui rend hōmage
Aux rares qualitez de ton diuin sçauoir,
Ainsi ie me puis dire auoir cet auantage,
Que tu n'as point d'amy si puissant en vouloir.

Le Ciel en ce dessein me promet le salaire
D'un renom qui viura malgré le sort contraire,
Tant que le monde soit par le feu consommé:

Car on doit si long temps faire estat de ton Liure,
Que ie suis assure d'eternellement viure,
Si mon nom a l'honneur de s'y voir imprimé.

SUR LA
TRAGI-COMEDIE

DE M^r DE SCVDERY,

Dont le Sujet est pris de l'Astrée
de M^r d'URFE.

A LIGDAMON.

*Q*u'on estime ton nom dans le siècle où nous
sommes!

*Que deux rares esprits t'ont rendu glorieux!
L'un t'apprit à parler à la façon des hommes,
Et l'autre t'a montré le langage des Dieux.*

ELLEVILLE.

AL MOLTO NOBILE,
& Illustre Signore il Signore
di SCVDERT.

Madrigallo.

CHe colui che formò l'alma Natura
Traggal' Amico suo di Sepoltura,
Non è gran meraviglia:
Ma è cosa inudita (& incredibil forse)
Ch'opratale,
Venga fata d'amand' l'uomo mortale:
Ma che dico mortal? **SCVDIER**, perdona,
Così il tuo uom' non suona;
Tu sei l' Angel beato
D'al Cielo destinato
Nuntio, e precursor d'el gran Giudicio;
Poich' al primo rimbombo di tua tromba,
Hai fato vscir duoi morti d'alla tomba.

IL CAVALIER GRAMBOSCO.

AL MUY NOBLE,

Y GENEROSO SIGNOR,

**el Signor DE SCUDERY, Coplas
Castellanas.**

GRAN SCUDIER sobre Pegaso

Buscas la inmortalidad

Tu fama en la prima Edad

Va d'Oriente a l'Occaso.

Y AMERINA y LIGDAMON,

Pues que per tu Sçera son

Del luzillo reuinados,

Viviran sobre los hados.

DOM IVAN FLORIMOND.

A MONSIEUR

DE SCUDERY,

SUR SON *LIGDAMON*.

*EN peignant Ligdamon d'une valeur extrême,
Et le fais discourir avecque tant d'appas,
Que les moins clairvoyans en fin n'ignorent pas
Que tu nous as donné le portrait de toy-mesme.*

DV MESME.

*Ligdamon à l'Authheur seroit bien comparable
S'ils n'estoient differents seulement en ce pointz
Que iadis Ligdamon rencontra son semblable,
Et qu'en ce tēps icy l'Authheur n'en treuve point.*

DE CHANDEVILLE

Sarcilly.



Privilege du Roy.

I O V Y S par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien aimé FRANÇOIS TARGA Marchand Libraire de nostre bonne ville de Paris nous a fait remonstrer, qu'il a depuis peu recouuré vn Liure intitulé, *LIGDAMON ET LIDIAS, ou la Ressemblance, Tragi-Comedie, fait par Monsieur DE SCYDERY*: Lequel Liure il desireroit mettre en lumiere, mais il craint qu'apres qu'il l'auroit fait imprimer quelques autres Imprimeurs & Libraires ne se voulussent ingerer de l'imprimer & vendre, & par ce moyen le frustrer du fruit de son labeur, Nous requerant tres-humblement luy vouloir sur ce pourvoir de nos Lettres necessaires. A CES CAUSES nous auons audir exposant permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, vendre & distribuer ledit Liure intitulé *Ligdamon & Lidias, ou la Ressemblance*, pendant le

temps & espace de dix ans consecutifs, à compter
du iour qu'il sera paracheué d'imprimer. Pendant
lequel temps nous auons fait tres-expresses inhi-
bitions & defences à tous Libraires & Imprimeurs
de nostre Royaume, & à toutes autres personnes
de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'im-
primer ou faire imprimer, vendre & distribuer le-
dit Liure, sans le congé de l'exposant, sur peine aux
contreuenans de cinq cens liures d'amende & de
confiscation des exemplaires qui se trouueront im-
primez & mis en vente au preiudice des presentes.
Voulons en outre qu'en mettant au commence-
ment ou à la fin dudit Liure autant desdites pre-
sentes, ou extrait d'icelles, qu'elles soient tenuës
pour signifiées & venuës à la cognoissance de tous.
A la charge neantmoins de mettre deux exemplai-
res dudit Liure en nostre Bibliotheque gardée aux
Cordeliers de nostre bonne ville de Paris auant
que l'exposer en vente, à peine d'estre decheu du
present Priuilege. S i v o u s mandons que dudit
present Priuilege vous faciez iouir & vsr ledit
exposant plainement & paisiblement, nonobstant
oppositions ou appellations quelconques, & sans
preiudice d'icelles: Et au premier nostre Huissier
ou Sergent sur ce requis faire pour l'execution des-
dites presentes tous exploits requis & necessaires,
sans demander placet, visa, ne parcat. . C A R T E L

est nostre plaisir. **DONNE** à Saint Germain en
Laye le dixseptiesme iour de Juillet, l'an de grace
mil six cens trente-vn; & de nostre Regne le vingt-
deuxiesme:

Par le Roy en son Conseil,

FARDOIL:

achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 18. Septembre 1631.



ARGUMENT.

Igdamon Gentilhomme ordinaire d'Amalis, Souuerain des Nymphes de Forests, estant fort amoureux de Siluie, Nymphes de la mesme Court, apres beaucoup de refus, la prie pour la derriere fois, d'auoir pitié du mal qu'il souffre: & l'ayant treuuee autant insensible que de coutume, desesperé de la pouuoir flechir, il se porte en vn tel excés de douleur, qu'il se veut tuer de sa propre main; mais Alcidor Cauallier de ses amis, s'y rencontra par hasard, empesche ce mauvais dessein, & luy donne conseil d'aller plustost dans vne arinée perdre la vie avecques plus d'honneur, luy promettant durant son absence d'employer toutes

ARGUMENT.

sortes de soins pour changer le cœur de Silvius, Ligdamon suit cet avis, part de Forests suivi d'Ægide son Escuyer, avec dessein d'aller treuver Clidamant son maistre qui pour lors suiuoit Merouée Roy des Francs, en la guerre qu'il faisoit aux Neustriens. Durant ces tēps là, Lidias Gentilhomme de Rothomage, qui ressembloit parfaitement à Ligdamon, aimoit & estoit aimé d'Amerine ieune Dame de la mesme ville, ce qui mit Aróthe son rival aux termes de se porter en vn duel, où il perdit la vie, par la valeur de Lidias, qui pour euiter la rigueur des loix est contraint des'enfuir, & de mediter sa retraite dans le pais de Forests. Il arriua en mesme tēps ou peu apres que Ligdamon approchant de l'armée des Francs, fait rencontre de Nicandre frere d'Aróthe, qui le prenant pour Lidias, quelques raisons qu'il luy peust dire au contraire, l'oblige à mettre l'espée à la main, mais le Ciel protecteur des innocens, fit pancher la vi-

ARGUMENT.

Estoire du costé de Ligdamon, qui tout plein de courtaisie, le fit conduire blessé dans le plus prochain village, pour y faire penser sa playe. Et de là se rendit auprès de Clidamant qui luy fit faire la reuerence à Mérouéc. Cependant Lidias arriue en Forests, & esgaré de son chemin dans la forest d'Isoure y fait rencontre de Siluie, qui le prenant pour Ligdamon, qu'elle aime passionnément depuis son absence, le traite d'une façon qui met Lidias dans vn estonnement aussi grand que les carresses qu'il reçoit. Il tasche à la desabuser, mais en vain, & son erreur la porte apres quelques iours de dispute, d'offrir à Lidias sous le nom de Ligdamon, de le suiure à Rothomage, & de le laisser en repos s'il luy fait voir la vérité de ce qu'il dit, comme aussi en cas de mensonge, elle entend d'en estre espousée. Il accepte ce party, quelque danger qu'il y aye pour luy à retourner dans sa patrie, & dès le lendemain ils se mettent en chemin

ARGUMENT.

pour ce voyage. Merouéc donne bataille aux Neultriens par le conseil de Clidamant, & en emporte la victoire; mais Ligdamon avec Ægide est prins par les ennemis, qui trompez par la ressemblance de luy & de Lidias, le meinent chargé de fers dans Rothomage. Merouéc à la priere de Clidamant y enuoye vn Heraut offrir cent prisonniers en eschange, mais les Iuges abusez par son visage, refusent cette offre auantageuse, & tant pour le meurtre d'Aronthe, que pour auoir esté pris parmy leurs ennemis, ils le condamnent à mourir dans le parc des Lyons, luy permettant d'y entrer avecques l'espée; ce qu'il fit si heureusement qu'il en tua deux, & comme on alloit lascher le troisieme, Amerine suiue de la Mere de Lidias, se vient ietter aux pieds des Iuges, demandant ce criminel en mariage, que les loix du pais luy permettent de sauuer en l'espousant; on la luy octroye, & les preparatifs des nopces se

ARGUMENT.

font. Mais Ligdamon qui ne veut ny changer Siluie, ny tromper Amerine, donne des presens à vn Mire qu'il sçauoit qui auoit la charge de fournir le vin des ceremonies au Temple, afin qu'il y mellaist du poison; ce que cet homme luy promet de faire; de sorte qu'estans conduits au Temple, & apres auoir beu, Ligdamon sur la creance qu'il a d'auoir auallé du venim, le declare publiquement, protestant tout de nouueau qu'il est tout autre qu'on ne pense. Cet estrange discours met en fuite toute l'assemblée, & Amerine pleine de rage & de despit, apres beaucoup de reproches, acheue de boire malgré Ligdamon, ce qui estoit resté dans le vase, si bien qu'ils tombent en fin tous deux comme morts. Lidias & Siluie arriuent dans ce temps là, l'vn treuve sa maistresse expirée, & l'autre son seruiteur; ce qui les met en des furies inimaginables: & comme ils estoient en ces termes, les Iuges conduits du Sacrifica-

ARGUMENT.

teur, viennent pour informer de cet accident, qui à l'aspect de Ligdamon mort & de Lidias en vie entrene en vne nouvelle frayeur, croyant que le dernier fut vne ombre : là dessus le Mire vient qui declare que ces Amants ne sont pas morts comme on les croit, mais seulement assoupis par la force d'vne poudre d'Opium qu'il a mellee dans le bruuage; & de fait leur arroufant le visage d'vne eau qu'il porte, au grand estonnement de toute la compagnie, on les voit reprendre l'usage des sens. Là se font les reconnoissances, les Iuges pardonnent l'homicide d'Aronthe à Lidias, & demandent pardon à Ligdamon des outrages qu'il a receus, luy donnant pour les reparer la liberté & celle d'Ægide sans rançon. En fin Ligdamon espouse Siluie, & Lidias Amerine: ce qui fait la conclusion de cet incomparable sujet tiré de l'Astrée de ce diuin esprit que toute l'Europe connoist sans que ie le nomme.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1170 RAYBURN HALL

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.PHYSICS.UCHICAGO.EDU

PHYSICS 101

LECTURE 1

LECTURE 2

LECTURE 3

LES ACTEURS.

LIGDAMON.

SILVIE.

ALCIDOR.

ÆGIDE.

MEROVEE.

CLIDAMANT.

AMERINE.

LA MÈRE de Lidias.

LIDIAS.

ARONTHE.

NICANDRE frere d'Aronthe.

IVGE I.

IVGE II.

IVGE III.

PORTIER.

HERAULT.

SACRIFICATEUR.

LE MIRE.

Troupe d'habitans de Paris.

Troupe des Parens de Lidias & d'Amerine.

LIGDAMON



ACTE PREMIER.

LIGDAMON. SILVIE.

ALCIDOR. LIDIAS.

ARONTHE. AMERINE.

SCENE PREMIERE.

LIGDAMON. SILVIE. ALCIDOR.

LIGDAMON.



*J'iamais vn mortel a fait experience
De cette aigre vertu qu'on nomme pa-
tience,*

*Si iamais vn captif arresté dans les fers
A supporté les maux qu'on feint dans les enfers,
Si iamais vn amant suiuant l'ingratitude
A connu quel mal c'est que d'estre en seruitude,*

2 LIGDAMON

Et senty puissamment quel bien nous est osté
Alors que nous perdons la douce liberté;
C'est moy chetif, c'est moy qui tente l'impossible
En voulant émouvoir vn rocher insensible:
Ha! iel' appelle mal; vn rocher se fendrait,
Si c'estoit vne roche elle me respondrait
Lors que ie l'entretiens du tourment que i' endure,
Mais elle est de matiere et pl⁹ sourde et plus dure:
Tout horsmis cet aspic prēd part à mes malheurs,
L'air pour l'amour de moy le matin fōd en pleurs,
L'onde mesme en murmure, et le vent en soupire;
Et l'ingrate Siluie en devient tousiours pire.
Cœur de bronze ou de fer, ame de diamant,
Qui traite également le haineur & l'amant,
Iniuste, inexorable, inflexible, farouche,
Que ie croirois flatter la nommant vne souche,
Salamandre de glace extreme en ses froideurs,
Qui vit sans se brusler au milieu des ardeurs,
Ou plustost vray Soleil de la machine ronde
Qui n'a point de chaleur échauffant tout le mōde;
Helas! ic ne sçaurois guerir que par la mort:
Mais vn cœur genereux est maistre de son sort,
Essayons si Clothon nous sera plus propice,
Ce rocher nous presente vn affreux precipice;

ET LIDIAS.

3

Mais, ô Dieux! le moyen de mourir par vn saut,
 Simon espoir est cheu d'vn dessein bien plus haut?
 Allons à chef baissé nous abismer dans l'onde;
 Mais la mer pour cela n'est point assez profonde,
 Car à chaque momēt mes yeux font des ruisseaux,
 Et ie vy cependant au milieu de ces eaux,
 Joint que le feu cuisāt qui me force à me plaindre
 Ressemble au feu Gregeois que l'eau ne peut esteindre.
 Comme Porcie encor finit ses accidens, [dre:
 Essayons de mourir par des charbons ardens;
 Nullement, ce trespas n'a garde de me prendre,
 Car ie suis tout de flame, & ne peux venir cēdre:
 D'vn funeste licol implorons le secours,
 Acheuons dedans l'air le dernier de nos iours;
 Mais non, ie ne scaurois me perdre en cette sorte,
 Car Cupidon m'estreint d'vne corde plus forte,
 Des liens plus serrez me scauent retenir,
 Cependant en ce mal ie ne puis pas finir:
 Ne pourray ie donc point ainsi que Cleopatre
 M'appliquer vn aspic capable de m'abatre?
 Non, car i'ay sans mourir dās le cœur des serpens
 Que ma ialouse humeur nourrit à mes despens;
 Il faut pour mettre fin à ma peine infinie
 Que le venin mortel sa faueur ne me nie:

4 LIGDAMON

Mais comment? si ie vy, l'esprit plein d'un poison
 Qui m'entrant par les yeux en chasse la raison,
 Afin que de mes iours la trame soit coupée,
 i'en porte les cizeaux au bout de mon espée:
 Mais fol, ne scay-ie pas qu'Amour qui m'a blessé
 M'a cent fois sans mourir le pauvre cœur percé?
 Sibien que dans ce mal mon aventure est telle,
 Que pour mourir toujours ma mort est immortel-
 Toy seul si tu le veux tu me peux assister, [le.
 Petit Dieu que ie croy plus grand que Iupiter,
 Puissant maistre des sens, doux Roy de ma pēsée,
 Qui sçais comme Siluie a ta gloire offencée;
 Toy redoutable archer qui tousiours le vainqueur
 Ne lasches aucun trait qui n'aille droit au cœur,
 Si la pitié iamaïs eut place en ton courage,
 Fais moy treuver le calme apres ce long orage,
 Pour charmer la douleur dont ie suis consumé,
 Que ie sois moins sensible, ou rends moy plus aimé;
 Si tu souffres encor cet orgueil à Siluie,
 Tu perdras ton honneur aussi bien que ma vie,
 Car l'Vniuers sçaura que i'ay perdu le iour
 Parce que cette Nymphe a mesprisé l'amour:
 Or si le sentiment de ton regne te touche,
 Pour nous vëger tous deux adoucis ma farouche.

ÉT LIDIAS.

5

Quoy! t'imagines-tu la neige de son sein
 Capable d'amortir l'ardeur de ton dessein?
 Crois-tu que sa blancheur soit semblable à l'ivoire,
 Et que sa dureté puisse empescher ta gloire?
 Non, courbe & bande l'arc, incōparable archer,
 Tes dards peuuent ouurir vn cœur fait de rocher,
 Il n'est rien icy bas qui ne te soit possible,
 Seule en ce Vniuers seroit-elle insensible?
 Dieux, hōmes, animaux, arbres, pierres, font voir
 Dans leur obeïssance où s'estend ton pouuoir.
 O Ciel! fort à propos ie rencontre ma Dame,
 Mais pourray-ie parler puisque ie n'ay point d'a-
 Oüy, l'objet qui la prit la prête en ce moment [me
 Pour chanter sa loüange & dire mon tourment.
 Malgré la gaye humeur qui vous rend si chérie
 A ce coup ie vous prend dedans la resuerie.

SILVIE.

Le seul émail des fleurs me seruoit d'entretien,
 Et resuois comme ceux qui ne pensent à rien.

LLGDAMON.

Vostre teint que i'adore a de plus belles roses,
 Et vostre esprit n'agit qu'à de plus grādes choses.

SILVIE.

Il est vray, i'admirois la hauteur de ces bois.

A iiij

L I G D A M O N.

Admirez mon amour plus grande nulle fois.

S I L V I E.

Que l'aspect est plaisant de cette forest sombre.

L I G D A M O N.

C'est à vostre froideur se conserve dans l'ombre.

S I L V I E.

Je n'ay jamais rien veu de si beau que les Cieux.

L I G D A M O N.

Et quoy vostre miroir ne peint il pas vos yeux?

S I L V I E.

Que le bruit des ruisseaux a d'agreables charmes.

L I G D A M O N.

Pouvez vous voir de l'eau sans penser à mes lar-

S I L V I E.

[mes?

Je cherche dans ces prez la fraicheur des Zephirs.

L I G D A M O N.

Vous devez ce plaisir au vent de mes soupirs.

S I L V I E.

Que veut dire qu'Echo dans ce lieu ne raisonne?

L I G D A M O N.

*Elle y souloit parler, mais ma plainte l'estonne,**Mon importunité l'oblige à se cacher**Dedans l'antre escarté de quelque autre rocher.*

SILVIE.

Que d'herbes, que de fleurs vont bigarrant ces
LIGDAMON. [plaines.

Leur nōbre est plus petit que celuy de mes peines.

SILVIE.

Les aillets & les lys se rencontrent icy.

LIGDAMON.

Oüy sur vostre visage, & dans moy le soucy.

SILVIE.

Que ces bois d'alentour ont de routes diverses.

LIGDAMON.

Autant que mon amour esprouve de traverses.

SILVIE.

Quel plaisir de se voir au cristal de cette eau!

LIGDAMON.

Vous verriez dans mon cœur bien mieux vostre

SILVIE.

[tableau.

Voyez que de ce roc l'eau commence sa course.

LIGDAMON.

Ainsi de vos rigueurs mes pleurs prennent leur

SILVIE.

[source.

Ce petit papillon ne m'abandonne pas.

LIGDAMON.

Mon cœur de la façon accompagne vos pas,

Comme cet animal suivant vostre paupiere,
Et tous deux nous cherchons la fatale lumiere.

SILVIE.

Que cet ombrage est frais en ce temps plein d'ar-

LIGDAMON. [deurs.

C'est vn mont de Sicile auprès de vos froideurs.

SILVIE.

Que le chant des oyseaux me chatouille l'oreille,
Que de tons, que d'accords, oyez quelle merueille.

LIGDAMON.

Helas! belle Silvie, vn Dieu les fait chanter,
Que vous allez fuyant pour ne me contenter.

SILVIE.

De grace, Ligdamon, faites le moy connoistre.

LIGDAMON. [stre.

Donc vous mesconnoissez ce que vous faites nai-

SILVIE.

Chaste, ie n'ay point eu d'enfant iusqu'à ce iour.

LIGDAMON.

Si auez.

SILVIE.

Nommez-le.

LIGDAMON.

Chacun l'appelle Amour.

SILVIE.

Treues de ce discours, qui n'a rien qui me plaise.

LIGDAMON.

*Je le veux, ie m'en vay, pourueu que l'on me baise;
En vain vous reculez, on n'en peut eschapper.*

SILVIE.

*Temeraire, gardez de vous emanciper,
Ne perdez insques là vostre sage conduite,
Car ce procedé porte vn repentir en suite.*

LIGDAMON.

*Je demande pardon, & me veux retirer,
Pourueu qu'on dise vn mot qui me face esperer.*

SILVIE.

*Ie ne donne iamais de plus grande esperance
Que celle de se voir dedans l'indifference.*

LIGDAMON.

Quoy, le parfait amour n'est-il rien en ce point?

SILVIE.

Ie vous oblige trop ne vous hayssant point.

LIGDAMON.

*Faveur certes sans pair, à nulle autre seconde,
Faveur que l'on depart presque à tous le monde.*

SILVIE.

Vous traittât du commun i' auois tort pardonnez.

LIGDAMON

Car il ne m'a rien fait; & vous m'importunez.

LIGDAMON.

N'aurez-vous pas pitié du feu qui me devore?

SILVIE.

Vostre mal n'a besoin que d'un peu d'elebore.

LIGDAMON.

Il est vray, ce remede est propre à ma raison,
Mais sçachez que plustost ie prēdrois du poison,
Le me plais dans l'excēs de ma melancholie.

SILVIE.

Ne flattez point son nom, appelez la folie.

LIGDAMON.

Quoy que soit ma douleur, vo⁹ la pouvez guerir.

SILVIE.

Si d'autre ne le peut, resous toy de mourir.

LIGDAMON.

O cruelle responce, & plus cruelle absence,
Qui me prise l'amour & foule l'innocence,
Est-il donc ordonné par l'arrest du destin
Que i jamais sa rigueur ne doive avoir de fin?
Dieux, sort, fatalité, destins & parques noires,
Ostez moy l'un des deux, la vie ou la memoire;
Car parques & destins, fatalité, sort, Dieux,
En dépit de vous tous ie mourray dans ces lieux.

Et vous m'importunez, m'a dit cette inhumaine,
 Appeller importun le recit de ma peine;
 Et vous m'importunez: hal non, ie veux finir,
 Il faut dedans mon sang noyer ce souvenir:
 Tygresse, où que tu sois autre part occupée,
 Reçois le sacrifice offert par mon espée.

ALCIDOR.

Insensé que fais tu? las! quel estrange sort
 Te peut contraindre icy de courir à la mort?

LIGDAMON.

Silvie, & mon malheur, que cela te suffise,
 Satisfait, laisse moy pour suivre l'entreprise.

ALCIDOR.

Ie ne le feray pas, cesse de discourir.

LIGDAMON.

Et comment? pense tu me garder de mourir?
 Apprends quãd la douleur est extrêmement forte
 Que l'ame pour sortir ne peut manquer de porte,
 Et que nul ne scauroit ce projet empescher:
 Doncques pour ce regard tu presches vn rocher.

ALCIDOR.

O! que tu connois mal le naturel des femmes,
 L'apparente froideur cache souvent des flames,
 Peut-estre celle là qui t'a tant mesprisé

*Ainsi n'auroit pas fait si elle l'eust osé,
Mais la discretion qui la retient pressée
Sous vn front irrité couure vne autre pensée.*

LIGDAMON.

*Ce discours enchanteur me vient ressusciter.
Halbons Dieux, qu'aisément on se laisse flatter.*

ALCIDOR.

Et crois-tu qu'elle soit vne pierre, vne souche?

LIGDAMON.

Plus dure mille fois.

ALCIDOR.

*Je le veux, la farouche
Iure de ne te mettre au nombre des contents,
Sçais tu pas qu'il n'est riẽ que ne vainque le tẽps?*

LIGDAMON.

*Exceptez en ma foy, qui iamaïs parjurée
Plus outre que les ans estendra sa durée.*

ALCIDOR.

*Mais supposons encor, ce qu'on ne peut penser,
Que ce cœur de metal ne se puisse blesser,
Et que pour te guerir il faille que la Parque
Ordõne au vieux Carõ de te mettre en sa barque:
Sans t'attaquer toy mesme, insensé furieux,
Que ne vas-tu chercher vn trespas glorieux?*

Es-tu seul à sçavoir que par toute la terre
 Aujourd' huy la valeur s'exerce dans la guerre?
 C'est là qu'avec honneur le trespass est permis:
 Vabastir vn tombeau parmi les ennemis,
 Vne pique à la main, soustenant vne armée,
 Rends ta Dame amoureuse avec ta renommée;
 Et durât ton sejour, les Dieux me soiēt tesmoins,
 Que ie n'espargneray ny paroles ny soins
 Pour rendre à tes desirs ployable ta Silvie.

LIGDAMON.

Obligé du conseil, obligé de la vie,
 Que comme vn secōd pere or' vous me conservez,
 Disposez librement de ce que vous sauvez:
 Avant que de partir, cette lame choisie
 Ne pourroit-elle rien pour vostre courtoisie?

ALCIDOR.

Je vous baise les mains.

LIGDAMON.

Or mon destin m'attend.

ALCIDOR.

Pour vous combler de gloire.

LIGDAMON. Adieu.

ALCIDOR.

Venez content.

LIGDAMON.

LIGDAMON.

Helas! que ce souhait m'est amer & sensible.

ALCIDOR.

Pourquoy?

LIGDAMON.

Parce qu'il veut vne chose impossible.

ALCIDOR.

L'absence bannira peut estre ce soucy.

LIGDAMON.

Oüy si ie m'esloignois, mais ie demeure icy.

SCENE SECONDE.

SILVIE. ALCIDOR.

SILVIE.

D*Effaite d'un amant dont l'ardeur m'importune,**Conduite par la main de la bonne fortune,**Je reuiens dans ces lieux si propres à rêuer,**Dans ces lieux où le iour ne me scauroit treuuer,**Dans ces lieux où l'esprit s'endort & se repose,**Aussi bien que le corps dessus vn liét de rose:**Beaux lieux où la Nature esmaille le chemin*

ET LIDIAS. 15

D'un rouge d'ennemone & d'un blanc de iasmin;

Icy l'oysiveté, le frais & le silence

Disputent à l'envy dessus la preference:

Mais pour les accorder, comme ie les ressens

le les declare tous également puissans.

Icy l'on ne voit point sous la fraischeur de l'herbe

Ny de serpent rusé, ny de crapaut superbe,

Ous'il s'en offre à l'œil, on remarque à l'instant

Que c'est celuy que l'onde a fait en serpentant;

Cette onde est si tranquille, et si claire, & si pure,

Que mes yeux la prendroient pour vne onde en

peinture,

Si le vent qui par fois luy donne des frissons

N'obligeoit à nager ce qu'elle a de poissons.

Dans ces bois innocens on ne connoist encore

Aucun objet sanglant que le teint de l'Aurore,

Nulle dispute aussi ne survient en ces lieux

Que celle des oyseaux à qui chantera mieux;

Et quoy qu'on fasse icy de libre, l'on s'assure

Que si ce n'est cette eau personne n'en murmure.

La nature en ces prez est tres-belle sans fard,

Elle n'emprunte rien de l'homme ny de l'art,

Bien qu'abondante en fleurs elle n'est arrosée

Que des mains de l'Aurore avecques la rosée:

Icy les animaux cachez dans l'espoisseur
 Font mille bonds sur l'herbe en despit du chasseur:
 Icy treuvant de quoy la diligente aurette
 S'espargne le travail d'aller au mont Himette,
 Espicore le miel qui tombe le matin
 Dessus le serpolet, la lauande, & le chin:
 En fin ce doux sejour où toute chose abonde
 Se peut donner le nom du plus beau lieu du monde:
 Les champs Elisiens & ceux cy son tout vn.
 Mais, ô Dieux! de rechef ie voy vn importun,
 Helas! grãdes forests dont les fueillages sombres
 Defendẽt mesme au ciel de penetrer leurs ombres,
 Vous cõmettez vn crime aujourd'huy sans pareil
 De souffrir vn fascheux, & chasser le Soleil.

ALCIDOR.

Portant dessus le front la mornie inquietude,
 Que faites vous icy parmy la solitude?

SILVIE.

Je pratique vn conseil de tout temps enseigné,
 Qu'il vaut mieux estre seul que mal accompagné,

ALCIDOR.

Certes ce compliment a mon ame ravie.

SILVIE.

Compliment aussi doux que l'esprit de Silvie.

Adieu jusqu'au revoir, l'heure m'appelle ailleurs.

ALCIDOR.

Où pèsez vous trouver des entretiens meilleurs?

SILVIE.

*Nulle part, mais l'humeur qui me guide est si som-
Que ie desirerois congédier mon ombre. [bre,*

ALCIDOR.

De sorte qu'on ne peut sans importunité.

SILVIE.

Faire un pas seulement qui soit de mon costé.

ALCIDOR.

Malgré tous ces desdains, si faut il qu'on m'en-

SILVIE.

[tende]

Je refuse toujours premier qu'on me demande.

ALCIDOR.

Estoutez quatre mots:

SILVIE.

Quatre, ie le veux bien.

Assuré toutes fois que vous n'obtiendrez rien.

ALCIDOR.

Assez proche d'icy reposant à l'ombrage

l'entends plaindre un chetif d'un amoureux outré-

Curieux avançant mes pas dedans le bois [ge,

Je me suis approché de cette triste voix;

J'ay connu Ligdamon, qui la face trempée
 Tournoit devers son cœur le bout de son espée,
 Vous nommoit en pleurant, & lors les yeux ban-
 SILVIE. [dez.

Il ne s'est point fait mal.

ALCIDOR.

Patience, attendez,
 Les yeux, dy-ie, badez tout droit devers la pointe
 Aussi tost à son cœur elle alloit estre iointe.

SILVIE.

Mais vous pour le sauver y courustes soudain.

ALCIDOR.

Et malgré ses efforts ie luy reins la main.

SILVIE.

Si bien donc qu'à tout mal soustraite est sa person-

ALCIDOR. [ne.

Excepté de celuy que ce bel œil luy donne.

SILVIE.

O Dieux! quelle aventure est la mienne aujour-

ALCIDOR. [d'hy.

Mocqueuse, vous riez de la douleur d'autrui.

SILVIE.

Alcidor, Alcidor, veux-tu que ie te die,
 C'est acte peut passer pour vne Comédie,

Il se fust bien gardé d'entrer dans ce projet
 Si ses yeux n'eussent eu les tiens pour leur objet,
 Mais jugeant que ta main luy seroit secourable
 Il voulut m'esmonnoir par vne belle fable.

ALCIDOR.

Maxime, qu'un esprit plein d'un rusé soupçon
 S' imagine chacun basti de sa façon.

SILVIE.

Maxime, qu'enuers moy la tromperie est vaine.

ALCIDOR.

Hal tygre desguisé deffous la forme humaine,
 Fille de marbre blanc, qu'on ne peut entamer,
 Ou cesse d'estre aimable, ou commence d'aimer.

SILVIE.

L'un & l'autre impossible à la nature mesme,
 Reste que Ligdamon haïsse qui ne l'aime.

ALCIDOR.

Las! Nymphe sans pitié, qu'amour ne touche point,
 L'impossibilité n'est qu'en ce dernier point,
 Ligdamon a si bien empreinte en la memoire,
 Qu'il peut sans t'oublier dās l'oubly mesme boire.
 Mais dis pourquoy ton œil son unique vainqueur
 Ne veut-il accepter le present de son cœur?

SILVIE.

Qu'il garde ce beau don, pour moy ie le renuoye,
 Je ne veux point passer pour vn oyseau de proye
 Qui se repaist de cœurs, & ce n'est mon dessein
 De ressembler vn monstre ayant deux cœurs au

ALCIDOR.

[sein.

A tort de tant d'attraits nature t'a pourueüe,
 Puisque vray Basilicon meurt en t'ayant veüe.

SILVIE.

S'il meurt en me voyant qu'il estoigne ces lieux,
 Ou s'il n'en veut partir, qu'il se creue les yeux.

ALCIDOR.

Vn iour, qu'il t'en souuienne, on te verra punie
 De l'excès inhumain de cette tyrannie,
 Lors que le temps vengeur qui volle diligent
 Changera ton poil d'or en des sillons d'argent,
 Que l'humide & le chaud manquant à ta poitrine
 Accroupie au foyer t'arresteron chagrine,
 Que t'õ front plus ridé que Neptune en courroux,
 Que tes yeux enfoncez n'aürõt plus riẽ de doux,
 Et que si dedans eux quelque splendeur esclatte,
 Elle prendra son estre en leur bord d'escarlatte,
 Que tes leures d'ebeine, & tes dents de charbon
 N'aüront plus rien de beau, ne feront plus bon,

Que ta taille si droite & si bien adiuſtée
 Se verra comme vn temple en arcade vouſſée,
 Que tes iambes ſeront greſles comme rozeaux,
 Que tes bras deviendront ainſi que des fuzeaux,
 Que dents, teint, et cheueux reſtās ſous la toilette
 Tu ne mettras au lit qu'vn deſcharné ſquelette;
 Alors certes, alors plus laide qu'vn demon
 Il te reſſouuendra du pauvre Ligdamon,

SILVIE.

Oyſeau malencontreux & de mauvais preſage,
 Le temps reſpectera plus que toy mon viſage.

ALCIDOR.

Ouy ſi tu prends pitié d'vn que tu fais mourir,

SILVIE.

Le Medecin ne peut vn deſunt ſecourir,

ALCIDOR.

Bien que ja t'eſpaſſé, belle & cruelle Dame,
 Vn baiſer ſeulement luy redonneroit l'ame.

SILVIE.

Bon ſoir, pour cet effet i'ay l'eſprit trop peu fort,
 Me preſeruent les Cieux des baiſers d'vn tel
 mort.

SCENE TROISIEME.

LIDIAS. ARONTHE.
AMERINE.

LIDIAS.

*P*uisque nous nous treuons en ce lieu solitaire,
Où tout cōme ie fais sçait biẽ l'art de se taire,
Dittes ouuertement pour me tirer d'es moy
Ce qu' Aronthe a dans l'ame, & ce qu'il veut de
ARONTHE. [moy.

*Abregeant en trois mots la rage qui me dompte,
La mort de Lidias est ce que veut Aronthe.*

LIDIAS.

*Il suffit, le discours sied mal dans les combats,
C'est pourquoy pour mourir mettez le pourpoint
Etprenez Amerine au bout de mon espée. [bas,
Comment? vous reculez pour vne main coupée,
Halce n'est pas assez, il faut d'un coup vainqueur
Effacer vn portrait que vous portez au cœur.*

ARONTHE.

O Dieux! ie n'en puis plus, ie chācelle, ie tombe,
 Mon courage resiste, & ma force succombe;
 Amerine mon ame, apprends que le malheur
 En ce fatal combat a trahy ma valeur.

LIDIAS.

O duel malheureux! ô funeste victoire!
 Qui me liure à la mort sous vn appas de gloire:
 La rigueur de nos loix me force à m'esloigner
 D'vn objet que les Roys voudroient accōpagner:
 Hélas! le rude coup que le destin me donne,
 Ie n'aime qu'vne chose, & mon œil l'abandonne,
 Quoy! la quitterons nous? s'en est fait, il le faut,
 Ou bien porter sa teste au sanglant eschaffaut:
 A la faueur de l'ombre esloignons cette ville,
 Allons dans le Forest rechercher vn azile,
 Attendant que le temps nous laisse en liberté
 De n'estre qu'en amour dans la captiuité.
 Adieu belle Amerine, aujourd' huy plein de flame
 Ie t'emporte en mon cœur, & reste dans ton ame,
 Puisse-ie en reuenant treuuer ton entretien
 Avec mon souuenir comme i' auray le tien.

AMERINE.

Ie rends graces au Ciel, qu'vne frayeur conceüe

Se fait voir sans sujet & sans sinistre issue,
 Que vous me releuez d'un doute hazardeux,
 Puisque vous estes seul où ie vous croyois deux.

LIDIAS.

Pronostique certain de mon sort lamentable,
 Helas! vostre soupçon n'est que trop veritable,
 Car sans vous amuser de discours superflus,
 L'un meurt de mille morts, et l'autre ne vit plus.

AMERINE.

Et l'autre ne vit plus.

LIDIAS. Une jalouse envie

Termine mon bonheur en terminant sa vie,
 Vous verrez un amant qu'on ne peut secourir,
 Si vous tournez les yeux qui le faisoient mourir.

AMERINE.

O Dieux! mon sang se glace, Aronthe?

LIDIAS. C'est luy mesme,

Qui plus heureux que moy finit pour ce qu'il ai-

AMERINE. [me.

Fuy d'icy, mon amour, que le peuple allarmé
 De ce triste accident ne te poursuiue armé.

LIDIAS.

Quand leurs bras à ce mort m'offriront en amède,
 Le Ciel m'aura donné ce que ie luy demande.

Car m'esloigner de vous c'est plus que le trespas.

AMERINE.

Laisse moy suivre, amy, ta fortune & tes pas,
 J'iray si tu le veux iusqu'au riuage More
 Mesler mes tristes pleurs aux larmes de l'aurore,
 J'iray si tu le veux d'un amour sans pareil
 Me bastir vn tombeau dans le lit du Soleil,
 Je te suivray par tout, m'estimant trop heuruse
 Pourueu qu'on m'aime autant que ie suis amou-

LIDIAS.

[reue.

Me preseruent les Dieux de iamais consentir
 A ce qui traineroit vn tardif repentir:
 Non non, n'y songez point, le sort plus favorable
 Ne vous veut pas vnir avec vn miserable,
 L'objet de l'infortune & le bit du malheur.

AMERINE.

Garde bien ce serment pour guerir ta douleur,
 Je te iure mon cœur, le ciel, la terre & l'onde,
 Je te iure les Dieux qui gouvernent le monde,
 Et dont pour ton salut j'implore la pitié,
 Que iamais nul que toy n'aura mon amitié,

LIDIAS.

Moy qui n'adore rien que vostre beau visage,
 De tout autre serment ne connoissant l'usage.

*Je vous iure par luy sur le point de partir
De cet aimable lieu, que ie mourray martyr.*

AMERINE.

Où bornes tu le cours de ta fortune errante?

LIDIAS.

*Toute terre sans vous me semble indifferente,
Je prendray le Forest en ce present danger,
Secourable refuge à tout pauvre estrangèr.*

AMERINE.

*Amour y soit ton guide, adieu, recoy mon ame
Qui passe dans ta bouche en ce baiser de flame.*

LIDIAS.

*O transport! ô plaisir! ô merueilleux moment!
Je me pafme, ie meurs en ce ravissement.*

AMERINE.

Va t'en, en ma faueur le Ciel est sans lumiere.

LIDIAS.

Pour me faire partir partez donc la premiere.

AMERINE.

Que veux-tu que ie fasse afin de m'acquitter?

LIDIAS.

Quittez vn malheureux qui ne vo⁹ peut quitter.



ACTE SECONDE.

MEROVEE. CLIDAMANT,
LIGDAMON. ÆGIDE.
NICANDRE.

SCENE PREMIERE.

LIGDAMON. ÆGIDE.

ÆGIDE.



*Voy! voulez vous toujours, Mon-
sieur, que la tristesse
Soit dedans vostre esprit vne impor-
tune hostesse?*

*Avez vous le dessein de mourir de douleur
Dès le premier assaut que vo^d liure vn malheur?
Tout trépé dans les pleurs que produit vostre pei-
Estes-vous resolu de deuenir fontaine?*

[165]

Helas! qu'avez vous fait en cette extrémité
 De ce que vous aviez de générosité?
 La tempeste à la fin nous apporte le calme,
 Et l'homme courageux doit imiter la palme,
 Qui courbât quelques fois dessous l'effort du faix,
 Se roidit, se redresse, & ne se rompt jamais.

LIGDAMON.

Ha! que tu connois mal quelle est mon aventure,
 Depuis que le cahos enfanta la nature
 Et que les éléments se virent des-vnis,
 Aucuns maux que les miens ne furent infinis,
 Et Minerve en mon lieu quoy que prudente et sa-
 Perdroit de la raison & la force & l'usage. *Ge*

ÆGIDE.

L'homme que le malheur commence d'approcher
 Doit prendre sa leçon à l'aspect d'un rocher,
 Dont la masse solide & fermement plantée
 Ne fait que se moquer de la vague irritée:
 Quiconque ne résiste à qui va l'assaillant
 Ne sauroit sans mentir se publier vaillant,
 Et l'oridolâtré de la race mortelle
 Doit souffrir s'il est bon la touche & la coupelle
 Le suprême laurier des belles actions
 S'acquiert à surmonter ses propres passions

Mais celle de l'amour déplorable & funeste
Ne se vainc qu'en fuyant ainsi qu'on fuit la peste;
Il faut combattre en Parthe, & ne pas affronter
Vn qui dans ses captifs nous monstre Jupiter;
Desorte que ce mal qui la raison offense
Ne se guerit iamais si ce n'est par l'absence.

LIGDAMON.

Si parmy les forests tu vois vn Cerf chassé
Portant dedans le flanc le dard qui l'a bleffé
Plus viste que le vent arpenner vne plaine,
Qui croit quittant vn lieu quitter aussi sa peine;
Tel suis- ie absent de l'œil mon vniue vainqueur,
Je suis, mais en fuyant i'en ay le trait au cœur,
L'ay tousiours dans l'esprit ce visage adorable,
Comme l'ombre d'un corps se void inseparable,
Toutes sortes d'objets sont autant de portraits
Où ie voy son humeur ainsi que ses traits;
Ces monts à qui la gresle est tousiours inconnue,
A cause que leur chef est plus haut que la nue,
Me vont representant l'excès de son orgueil,
Les rocs sa dureté qui me met au cerueil;
La flame de la foudre aussi prompt que claire
Dans ses rayons de feu me dépeint sa colere;
Les arbres que ie voy par les vents agitez

Me font ressouvenir de ses legeretez; [ble,
 Mais de peindre son cœur, c'est vn acte impossi-
 La nature n'a rien de si fort insensible,
 C'est là que le pinceau me demeure perclus.
 Or passons aux beautez que nous ne voyös plus,
 La rose en son esclat me presente sa bouche,
 La neige peint sa gorge, où personne ne touche;
 Et lors qu'en soupirant ie regarde les Cieux,
 Je voy dans le Soleil vn crayon de ses yeux;
 La forme & la couleur de la voute azurée
 Me remet dans l'esprit sa prunelle adorée;
 Bref la voyant par tout en mes penserr diuers
 Je luy fais vn tableau de tout cet vniuers:
 Pour quitter cet objet que l'amour me fait suivre
 Il faut premierement que ie cesse de viure,
 Et si l'höme en mourant tout entier ne meurt pas,
 Qu'il reste quelque chose apres nostre trespas,
 Que l'ame comme on dit recouure vne autre vie,
 Dans le pays des morts, ie veux aimer Siluie.
 Ægide n'as tu point remarqué sa beaulté?
 Est-il rien si semblable à la diuinité?
 Mais insensé que dy-ie en l'ardeur qui me presse?
 Elle ressemble aux Dieux, parce qu'elle est deesse.
 Helas! i'en ay tiré tesmoignage certain,

Sa rigueur m'a fait voir qu'elle n'a riẽ d'humain.
 Allez, retirez vous, triste image effacée,
 Fâcheux ressouvenir de ma douleur passée;
 Passée, ha ! qu'ay-ie dit: las ! ce nom du passé
 Ne convient pas au mal qui ne m'a point laissé;
 Depuis le iour fatal que ie quittay ma Dame
 Vn enfer portatif i'ay tousiours eu dans l'ame,
 Qui tant que ie viuray ne m'abandonnera:
 Ægide oste le moy, ton poignard le fera,
 La pointe de ce fer chasse de ma pensée
 Celle de la douleur dont elle est offensée.

ÆGIDE.

Plustost que de songer à cet acte cruel
 Le malheur sur mon chef pleuve continuel,
 Plustost qu'perpeurer ce detestable crime
 M'engloutisse la terre au profond de l'abyssme;
 En vain pour ce regard vous m'allez carressant,
 Car ie suis resolu de n'estre obeissant.

LIGDAMON.

Le deuoir d'vn sujet tel qu'vn maistre demande
 Negist qu'en ce seul point, faire ce qu'on cõmande

ÆGIDE.

Ouy bien si la raison est au commandement.

LIGDAMON.

Helas! peux tu douter que ce soit autrement?
 Sans rōpre mō discours souffre que ie m'explique,
 Et ton esprit confus restera sans replique.
 Dy-moy, si tu voyois quelqu'un de tes amis
 Dans le fond d'un cachot où le malheur l'eust mis,
 Et qu'il fust en ton choix de le tirer de peine.

ÆGIDE.

Il auroit en ce cas la liberté certaine.

LIGDAMON.

Or te voicy surpris d'une forte raison,
 Mon ame est en ce corps comme en vne prison,
 Sa liberté depend d'un acte de courage,
 Un seul coup bien donné la tire de seruage,
 Dont te laissant aller trop lasche à la pitié,
 Je conclus que c'est fait un tort à l'amitié, [me
 Tort que ie te remets, pourueu qu'à l'heure mes-
 Tō poignard soit plus doux que l'ingrate que j'ai-

ÆGIDE.

[me.

Si faire un paradoxe en Sophiste excellent
 Pouuoit me mettre au cœur ce dessein violent,
 Certes par ce propos vostre rare éloquence
 Me feroit approuuer sa fausse consequence;
 Mais stupide et grossier iusques au dernier point,

Ce discours

Ce discours est si haut que ie ne l'entends point;
 Et puis le sens cōmun m'a tousiours fait connaistre
 Que la main d'un sujet ne doit fraper sō maistre.

LIGDAMON.

Ie pardonne vn refus qu'on fait avec effort,
 Assez d'autres chemins nous meinent à la mort,
 I'en treuueray bien vn pour sortir de disgrace.
 Cependant ie connoisen voyant cette trace
 D'hommes, de chariots, de pistes de cheuaux,
 Que bien tost dans le camp nous bornōs nos tra-

ÆGIDE.

[uaux.

L'air trouble que ie voy nous marque la fumée
 Qu'exhalent tant de feux qui sont dans vne ar-

LIGDAMON.

[mée.

Addressons là nos pas pour auoir ce bonheur
 D'aller l'espée au poing mourir au lit d'honneur.

SCENE SECONDE.

**NICANDRE. LIGDAMON.
ÆGIDE.**

NICANDRE.

S*us, demeure assassin, tourne visage, infame,
Qui perdis ton renõ pour gagner vne femme,
Les Dieux en ce rencontre ordonnent à ma main
De venger par ta mort celle de mon germain.*

LIGDAMON.

*Insensé Cavalier, aussi plein d'arrogance
Comme tes sots discours le sont d'extravagance,
Sur peine au mesme instant d'encourir le trespas
Ne presse vn estrangier qui ne te connoit pas.*

NICANDRE.

Tu ne me connois point? ô l'insigne mensonge!

LIGDAMON.

*Avec les yeux ouverts ie te croy dans vn songe,
Mais laisse vn innocent que tu dis criminel,
Ou ie t'endormiray d'un sommeil eternal.*

ÆGIDE.

C'est trop de patience, il faut.

LIGDAMON.

*Arreste Ægide,**Situ bransle, ce fer devient ton homicide,
Le me sens assez fort pour mettre à la raison
Celuy dont la folie est sans comparaison.*

NICANDRE.

*Helas! ie suis blessé, Aronthe mon cher frere,
L'esprouve ainsi que toy la fortune contraire;
Acheue, Lidias, si tu veux m'obliger,
Celuy meurt doublement qui vit sans se vanger.*

LIGDAMON.

Ægide, soustiens le iusqu'au prochain village.

NICANDRE.

*As-tu peur que la mort, traistre, ne me soulage?
Adiouste à cette playe vn supplice nouveau.*

LIGDAMON.

Vous estes moins blessé dās le bras qu'au cerueau.

 SCÈNE TROISIÈME.

MEROVÉE, CLIDAMANT.

LIGDAMON. ÆGIDE.

MEROVÉE.

LA victoire est à nous, le cœur me le presage,
 Desia to⁹ mes soldats l'ont peinte en leur visa-
 L'allegrèsse publique erre parmy les rangs, [ge,
 Ils sont tous occupe^z à des soins differents,
 L'un fourbit son harnois, l'autre un cheval manie,
 L'autre void si sa troussè est de fleches garnie,
 Un autre impatient commence à se fascher
 De ce que le tambour ne l'oblige à marcher;
 En fin chacun attend vne heure reclamée
 Qui doit dedans les Cieux porter ma renommée:
 Vous, brave Clidamant, rare hōneur des guerriers,
 Qui ieune succōbez sous le faix des lauriers,
 Vous de qui les conseils me sont autant d'oracles,
 L'espere que demain vous ferez des miracles,
 Prenez parmy les miens tel rāg qu'il vous plaira,
 Assuré que pas un ne desobeira.

Et que la recompense est hors d'incertitude,
 Car vous suivez vn Prince exēpt d'ingratitude,
 Qui pour son interest ne veut rien butiner,
 Et ne veut tout auoir qu'afin de tout donner.

CLIDAMANT.

Sire, dedans trois mots ma responce comprise
 Vous fera voir à clair quelle est mon entreprise,
 Au discours obligeant que vostre Majesté
 A fait pour me piquer de generosité,
 Iedis que sous vn Roy pere de la vaillance
 La timidité mesme auroit de l'assurance,
 Qu'à nul commandement ie ne me veux lier,
 Resolu de combattre en simple Cavalier:
 Quant au loyer promis, content de ma fortune,
 Des mains de Iupiter ie n'en voudrois aucune;
 Ie suis nay souverain, i'ay de quoy m'assouuir;
 Mais vos rares vertus me forcent de seruir,
 Et si dans le combat vn gain ie me propose,
 C'est celuy de l'honneur, & non pas d'autre chose,
 Toute autre recompense est au dessous de moy,
 Le nō de Royme manque, & non le cœur de Roy.

MEROVEE.

Prince dont la vertu n'a rien qui la seconde,
 Quand l'effort de mon bras m'aura cōquis le mōde,

Que l'univers entier tremblera sous ma loy,
 Je n'auray rien encor' qui soit si grand que toy:
 Je confesse à regret ma force trop petite
 Pour fournir d'un loyer égal à ton mérite;
 Mais qui fait ce qu'il peut, sans doute fait assez:
 Au reste, ieune Mars, si nos travaux passez
 Le desir de regner ton courage aiguillonne,
 Je te partageray mon Sceptre & ma Couronne;
 Et bien qu'un compagnon choque la Royauté,
 Mon esprit se resoud à cette égalité.
 Mais quel est ce guerrier dont la démarche graue
 Semble forcer les yeux à iuger qu'il est braue?

CLIDAMANT.

Sire, permettez moy que j'aie le sçavoir.

LIGDAMON.

Aujourd'huy la fortune a monstré son pouuoir,
 Mes vœux sont accöplis ayât treuvé mon maistre.

CLIDAMANT.

Dieux! estes vous celuy que ie pense connoistre?

LIGDAMON.

Ligdamon, le premier des seruiteurs parfaits,
 Esclaircira ce doute avecques les effets.

CLIDAMANT.

A ce coup, cher amy, ie voy que le Ciel ra'aime,

Sous vn teint delicat voicy la valeur mesme
 Qui vient offrir aux pieds de vostre Majesté
 L'inuincible secours qu'il porte à son costé;
 Je puis sans le flatter dire à son auantage
 Que peu de Cavaliers l'egalent en courage,
 S'il vous plaist luy donner demain le premier
 rang,

Sans doute il signera ce discours de son sang,
 Je l'ay veu maintes fois en pareille escarmouche:
 Sire, la verité vous parle par ma bouche.

LIGDAMON.

Monarque dont le nom craint par tout l'vniuers
 N'eut iamais d'ennemis qu'il ne mist à l'enuers,
 Prince dont la valeur redoutable à la guerre
 Se va faire vn Estat aussi grand que la terre,
 L'aimant de vos vertus tirant icy mes pas
 M'oblige d'y chercher l'honneur dans le trespas,
 Trop heureux en ma mort si pour comble de gloire
 Je puis reuiure apres dedans vostre memoire.

MEROVBE.

Guerrier bien qu'inconnu, ie t'aime infiniment,
 Fondé sur le propos du Prince Clidamant,
 De qui le bel esprit rare au siecle où nous sommes,
 Ne se trompe iamais en l'estime des hommes;

Tu sois le bien venu, de grace assure toy
 Qu'une entiere faueur tu treuveras chez moy,
 Et que tu connoistras comme vne ame royale
 Est dans son element paroissant liberale.
 Que l'on se tire à part, certain cas important
 Demande que vous seul l'appreniez à l'instant,
 Aduisez, Clidamant, i'oubliois à vous dire
 Qu'au point que le Soleil commençoit à nous luire
 Les gardes de mō Cāp dans ma tente ont trās mis
 Certains Ambassadeurs venus des ennemis.

CLIDAMANT.

Pour requerir la paix?

MEROVEE: Non pas determinée,
 Mais bien pour differer cette grande iournée;
 Que me conseillez-vous là dessus? dites moy.

CLIDAMANT.

Sire, s'il est permis de conseiller vn Roy,
 Dont l'esprit va passant Iupiter en prudence,
 L'ose vous assurer de la part de la France,
 Que tous vos bons subiets faschez de l'attentat,
 Veulēt que leur Roy soit tout ou riē dans l'Estat:
 Oeil de ce beau Royaume, admirable Monarque,
 Qui passez sur le ventre à l'implacable Parque,
 Faisons leur demain voir les allant affronter

Que vostre ire recule afin de mieux sauter,
L'honneur vous y semond, & le Ciel favorise
L'auspice bien-heureux d'une telle entreprise.

MEROVEE. [nous,

Mais puis qu'ils vont craignans de s'attaquer à
Ne vaudroit-il point mieux prendre un remède
doux,

Et sans rien hazarder leur donner sa relasche?

CLIDAMANT.

Dedans ce succe icy l'aconit on nous cache,
Sire, ce n'est pas tout d'estre esléué bien haut,
Il faut sçavoir prudent se preserver du saut,
Appuyer bien son throsne, & d'oytant le rebelle
Que son col à vos pieds serve d'une escabelle:
Donnez à vostre Regne ainsi qu'aux bastiments
L'inesbranlable appuy de fermes fondements,
Destrempez le ciment d'une telle muraille
Dans l'infidele sang de cette orde canaille.

MEROVEE.

La douceur sied fort bien avec la Majesté,
Un Prince est odieux usant de cruauté.

CLIDAMANT.

Elle passe souvent pour un mal nécessaire,
L'image des bourreaux empesche de le faire.

*Et l'horreur du supplice ordonné par les loix
Assure puissamment la Couronne des Rois,
La fortune s'envole aussi tost que la plume,
Il faut battre le fer quand il est sur l'enclume.*

M E R O V E E.

*Vn Prince desirant d'un peuple estre vainqueur,
Doit cōmencer de vaincre en luy gagnāt le cœur.*

C L I D A M A N T.

*Vn Prince desirant vieillir avec l'Empire
Doit tout exterminer ce qui luy pourroit nuire.*

M E R O V E E.

*Vn Monarque tyran est indigne du iour,
Le peuple et les troupeaux se menent par amour.*

C L I D A M A N T.

*Si la crainte & l'amour le peuple avoit ensemble,
Ce seroit le meilleur, au moins il me le semble,
Mais ne pouvant les deux aisément acquérir,
La crainte plus qu'amour empesche de perir.*

M E R O V E E.

Toujours dans vn cōbat l'heur est en la balance.

C L I D A M A N T.

Mais cet heur panchera deuers vostre vaillance.

M E R O V E E.

Le sort le plus souvent mal traite les mutins.

CLIDAMANT.

Il faut l'espée au poing surmonter les destins,
 Terrasser à vos pieds l'insolence effrenée
 De cette populace au reuolte addonnée:
 Les Princes vont naissant avecques le desir
 D'agrandir leur Estat pour croistre leur plaisir:
 Faites donc adorer la puissance Royale
 Des flots de Normandie à la mer Prouengale,
 Et regnât souverain qu'un clin d'œil, qu'une voix
 Fasse courber chacun sous la rigueur des loix.

MEROVEE.

Mais comme quoy dompter ce Prothé variable?

CLIDAMANT.

Il faut avec le fer se rendre redoutable.

MEROVEE.

Cet hydre renaistra pour croistre nos meschefs.

CLIDAMANT.

Vous Alcide nouveau, traherez tous ses chefs:
 Que la premiere ville esclauue de vos armes
 Sente iusques où va la fureur des gens d'armes,
 Estouffez dans leur mort les lasches trahisons,
 Et que le sang de robe à nos yeux les maisons;
 L'exemple sert beaucoup, la perte d'une ville
 Faitte bien à propos vous engaignera mille.

Mais si ce triste objet ne leur touche le cœur,
 Ne reuenez iamais sans reuenir vainqueurs;
 Quoy qu'il couste, mō Roy, faites leur reconaistre
 Que de nom & d'effet vous voulez estre maistre:
 Et lors que la victoire en ses plus grands appas
 Pompeuse dans son char vous suiura pas à pas,
 Qu'vn tas de soldats morts, de drapeaux et de pi-
 ques,

De targues, de tambours, de bastimens antiques,
 Pese-mesle entassez en mont prodigieux,
 Porteront vostre los iusques dedans les Cieux,
 Enchaisnez la fortune, & luy rompant vne aile,
 Faites que vos exploits ne se treuent sans elle:
 Poursuuez, combattez, ne vous lassez iamais,
 Il faut faire la guerre à fin d'auoir la paix,
 Et ne pas imiter les torrens en furie
 Qui bornent leur conqveste à trois pas de prairie,
 Qui n'ont qu'vne fougade, & dont l'insolent flux
 Se cache si profond qu'on ne le reuoit plus;
 Hannibal a terny le lustre de sa gloire
 Pour n'auoir pas suiuy le fil de sa victoire,
 La treue le perdit, car s'il eust combattu
 Rome estoit le loyer acquis à sa vertu;
 Si neuf ans vnze mois eussent rendu iuides

Les chefs & les soldats des troupes Argolides,
 Apres avoir souffert des maux vn million,
 Encor subsisteroit le superbe Illion:
 Cesar dans le fourreau ne remit son espee
 Que la Gaule par luy ne se vist occupée;
 Tant que l'Empire entier luy fut mis en depos.
 L'invincible Cesar n'eut iamais de repos;
 Vous qui les surpassez, rare ornement de France,
 Cœur plus grand que le corps, ame de la vaillance,
 Roy sans comparaison digne de posseder
 Tout ce que le Soleil a pouuoir d'œillader,
 Endossez le harnois, à cheual, grand Genie,
 Faites que tout d'un coup la guerre soit finie,
 Paraissez sur les rangs, & sans plus discourir
 Resoluõs-nous d'aller les vaincre, ou bien mourir:
 Les extremes sont bons à leur rage felonnie,
 On n'achete iamais trop cher vne Couronne:
 Donc allons au combat, & d'un cœur resolu
 Ou mourez en guerrier, ou vivez absolu.

MEROVEE.

Le sort en est ietté, l'aurore matinale
 N'aura plus tost ouvert la porte Orientale,
 Que la charge sonnant au sortir du Soleil
 Vous connoistrez cõbien i'estime vn bon conseil.

Cependant ce guerrier icy hors de la presse
 Vous dira cōme quoy se porte la maistresse: [reux
 Hé! n'en rougissez point: Mars luy mesme amou-
 Tesmoigne que ce Dieu n'en veut qu'aux gene-

CLIDAMANT. [reux.

Et bien, cher Ligdamon, dittes moy si ma mere
 Du depuis mon départ est en estat prospere.

LIGDAMON.

Amasis, grace au Ciel, & Galathée aussi
 Sont dedans la santé qu'on leur souhaite icy,
 Je ne vous donne pas des lettres de Madame,
 Car l'excès de douleur que ie portois en l'ame
 Plus fort que le devoir m'enlena de ce lieu
 Sans ses commandemens & sans luy dire adieu.

CLIDAMANT.

L'amour, ou ie me trompe, a causé cette absence.

LIGDAMON.

L'amour & le dessein de finir ma souffrance.

CLIDAMANT.

Vous pensez donc guerir par vnestoignement.

LIGDAMON.

Oüy, si ce feu s'esteint dedans le monument.

CLIDAMANT.

Chassez d'aure façon le mal qui vous possède.

LIGDAMON.

Rien que le seul trespas ne porte mon remede.

CLIDAMANT.

Le sage attend la mort, le fol y veut courir.

LIGDAMON.

Vivre comme ie fais est pire que mourir.

CLIDAMANT.

Le supreme des maux gist en la sepulture.

LIGDAMON.

[dire.]

S'il est grand, c'est au moins le dernier qu'on en-

CLIDAMANT.

Il ne faut point finir tant qu'on peut esperer.

LIGDAMON.

Donc n'esperant plus rien ie ne dois plus durer.

CLIDAMANT.

Que ie sçache le nom de cette inexorable.

LIGDAMON.

La plus belle du monde & la plus adorabel.

CLIDAMANT.

Ces termes generaux de grace esclaircissez.

LIGDAMON.

*Puis qu'elle est sans pareille on la connoist assez.**Endespit des objets qui luy portent envie,**Ces titres glorieux n'appartiennent qu'à Silvie.*

CLIDAMANT.

Il est vray, Ligdamon, qu'elle a de la beauté.

LIGDAMON.

Vous parlez froidement d'une divinité.

CLIDAMANT.

Les Dieux, cōme ses yeux, ne font mal à persōne.

LIGDAMON.

Les Dieux, cōme ses yeux, prennent ce qu'on leur

CLIDAMANT.

[donne.

Mais elle a desrobé d'un pouuoir absolu.

LIGDAMON.

En desrobant mon cœur luy mesme l'a voulu.

CLIDAMANT.

Or puis-que ie connois cette belle inhumaine,

Scachez que le plaisir talonnera la peine;

Et que ie vous promets parauant qu'il soit peu

Faire fondre sa glace auprès de vostre feu.

LIGDAMON.

Vous dissoudrez plustost celle de la Scythie.

CLIDAMANT.

Mais d'où peut proceder si grande antipathie?

LIGDAMON.

Deux choses seulemēt font naistre mes travaux,

L'excès de son merite, & le peu que ie vaux.

S'il

CLIDAMANT.

*S'il n'y a que cela, ma parole engagée
Promet absolument de la rendre changée.*

LIGDAMON.

*Vous changerez premier l'ordre de l'univers
En mettant les Estez dans le rang des Hyuers,
Et plustost vous mettrez le Ciel dedans l'abyssme,
Et l'abyssme où se void cette voûte sublime,
Que non pas de toucher d'aucun trait de pitié
Ce cœur que la nature a fait sans amitié.*

CLIDAMANT.

*Incredible aussi bien que remply de constance,
Mon retour fera voir si i'ay de la puissance.*

LIGDAMON.

*Auant vostre retour mon trespas ja tenté
Vous absould d'un serment d'impossibilité.*



ACTE TROISIEME.

MEROVÉE. CLIDAMANT.
 TROUPE D'HABITANS
 DE PARIS. SILVIE. LIDIAS.
 AMERINE. LA MÈRE DE
 LIDIAS. LIGDAM. ÆGIDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MEROVÉE. CLIDAMANT.
 BOURGEOIS.

MEROVÉE.

N vain vous m'opposez tant de rai-
 sons frivoles,
 Car ie croy plus mes yeux que non
 pas vos paroles,
 Mes yeux, mes propres yeux, scaient en verité
 Que ietiens de vos mains l'Empire & la clarté.

Or mon esprit estant dans cette certitude,
 On ne le verra point noircy d'ingratitude,
 Chassez de vos verus la seule humilité,
 Receuez vn laurier iustement merité, [terre
 Souffrez que tous mes gens courbez iusques à
 Vous rēdent les hōneurs deus au Dieu de la guer.
 Vostre bras les garda du suprême meschef, [re,
 Puis qu'un corps ne peut viure estāt priuē de chef;
 Moy mort leur liberté s'en alloit asservie,
 Vous les auez sauuez en me sauuant la vie:
 Conseruer vn Royaume est vn acte d'un Dieu,
 Il faut dōc, grād Heros, qu'à cette heure en ce lieu
 Nous enuoyons au Ciel l'honorable fumée
 De l'encens que ie donne à vostre renommée:
 Mais ce foible deuoir ne vaut pas en parler,
 Ce tesmoignage là se perdrait dedans l'air;
 Il vaut donc mieux grauer cet exploit memorable
 Dessus vn diamant, dont la lettre durable
 Se puisse maintenir mille siecles diuers,
 Et disputer de l'age avecques l'uniuers.

CLIDAMANT.

Vo⁹ formez ma vertu de l'air cōme vn fantosme,
 Et voulez faire grand ce qui n'est qu'un atosme;

Egaler mon courage au vostre sans pareil
 C'est autant qu'opposer vne estoille au Soleil;
 Vouloir m'attribuer vne gloire usurpée,
 Gloire que nous devons aux coups de vostre espée,
 Certes c'est imiter ce bel astre en ce point,
 Qu'il luit à tout le monde & ne s'esclaire point:
 Ainsi vous, ô taureaux qui sillonnez la plaine,
 Vous peinez sans gouster le fruit de vostre peine;
 Ainsi vous, ô moutons, en certaine saison
 Portez, mais non pour vous, vne grosse thoisson;
 Ainsi vous, beaux rosiers, florissez chaque année,
 Mais ce n'est pas pour vo^s, la fleur nous est donnée;
 Ainsi vous, belle abeille, en faisant le miel doux
 Travaillez l'oguemēt, mais ce n'est pas pour vous.

MEROVEE.

Ainsi vous refusant vne louange deüe,
 Voulez estre de ceux dont la peine est perdue.

CLIDAMANT.

Indigne de l'honneur d'estre estimé d'un Roy,
 Je ne veux auoïer ce qui n'est point en moy.

MEROVEE.

Qui fit donc aux vaincus en fin mordre la poudre?

CLIDAMANT.

Vous, Jupiter mortel, dont le bras est son foudre.

MEROVEE.

Ha! ne me flattez point croyant me contenter.

CLIDAMANT.

Quoy que l'on puisse dire on ne vous peut flatter,
Vostre juste louange à quel point qu'elle arriue
Est moindre que vos faits, & non pas excessiue.

MEROVEE.

Mais qui me garantit d'un barbare inhumain?

CLIDAMANT.

Le Demon de l'Estat s'y seruit de ma main.

MEROVEE.

A ce coup ie vous tiens, la chose ainsi conuüe,
Fait que la verité nous paroist toute nüe.

Il parle à vne troupe d'habitans de Paris.

Amis soyez tesmoins de la recognoissance
D'un Monarque obligé plus que de la naissance,
Escoutez comme quoy ce Dieu de la valeur
A soustenu mon Sceptre en dépit du malheur,
Lors que nostre ennemy sortit de sa muraille,
Et que nous eusmes pris nostre champ de bataille,
Que tous mes gens de pied rangez tambour bat-
tant

l'eus mis mes Cavaliers aux aïles, à l'instant

Que la charge sonna, & que d'egal'espace
 Le leur eus commandé de marcher pique basse,
 Chacun sçait, mes amis, sans vous parler de moy,
 Si ie fis le soldat, bien que ie fusse Roy:
 L'euenement fut tel, l'auant-garde conduite
 Par mon fils Childeric tout soudain prit la fuite,
 La ieunesse du chef, pour ne dissimuler,
 Sauuera du gibet ceux qu'on vit reculer.

Or l'ennemy voyant cette route premiere
 Comme vn foudre la sché leur fond sur le derriere,
 De sorte qu'en vn temps ie me vis accabler
 Et d'eux et de mes gens que la peur fait trembler,
 Si bien que ma bataille estant toute rompue
 Les ennemis serrez s'opposent à ma veue,
 Me ioignent de si près qu'il ne me restarien
 Qu'vn dessein de finir tel qu'vn homme de bien,
 Les Roys, ce dis-ie alors, encores qu'ils soient bra-
 ues

Naissent tous pour mourir, & non pour estre es-
 claves:

Or ce que mon bras fit tu le sçais, Iupiter,
 Mais l'honneur me defend de vous le raconter:
 Ce genereux guerrier qui ce malheur regarde,
 Et qui seul commandoit à mon arriere garde,

Partant cōme vn esclair pour borner mon ennuy,
Apporta la victoire en croupe avecques luy.
Citoyens, vistes vous iamaïs l'oyseau de proye
Fondre sur des perdrix qu'il descouvre à sa voye,
N'avez-vous iamaïs veu quelque loup bocager
Escarter vn troupeau qu'il treuve sans berger,
Ou l'horrible sanglier dont la forte defence
Escarte en vn mom. et la meute qui l'offence;
Tel parut ce Heros, de qui les seuls regards
Auroient mis la frayeur dedans le cœur de Mars,
Et dont la dextre alors parmi le sang trempée
Portoit tousiours la mort au bout de son espée:
A chaque coup donné sans doute on voyoit bas
Ou la teste, ou la cuisse, ou la jambe, ou le bras;
L'abondance du sang respandu par la plaine
Augmenta d'un ruisseau les ondes de la Seine,
Et rougit tellement la riuere en son flus,
Qu'à l'abord l'Oceanne la connoissoit plus:
Aussi les ennemis perdant toute conduite,
Plus viste que le vent se mettent à la fuite,
Et presque sans espoir de voir le lendemain
Se seruent de leurs pieds, & non plus de la main
Et tel fuyoit la mort d'une vitesse extreme,
Qui par excès de peur se la donna luy mesme.

Moy qui pour espargner le tribut d'un denier
 Avois fait un tresor au passe nauonnier,
 Qui pour sauuer ma vie au milieu des allarmes
 Me couurois d'un rempart fait de corps de gens-
 darmes,

Remontant à cheual aydé de ce Guerrier,
 L'acheue de changer le Cyprés en Laurier,
 Et la victoire alors dit à la renommée,
 Qu'elle allast publier quelle est dās nostre armée.
 Ainsi vous apprenez, amis, de ce discours
 Comme quoy Clidamant par son diuin secours,
 Et par les grands effets de son fer homicide,
 A beaucoup surpassé ce que l'on dit d'Alcide,
 Car son hydre n'auoit que sept chefs seulement,
 Mais qui pourra compter les yeux du firmament,
 Les cheueux de Ceres, le sable maritime,
 Celuy seul peut nombrer d'un compte legitime
 Combien de chefs auoit, ieunes, hardis & forts,
 La superbe grandeur de ce monstrueux corps.

CLIDAMANT.

Si ce seruice, hélas! vaut vne recompense,
 Si le peu que i'ay fait merite qu'on y pense,
 J'ose vous requerrir de vouloir m'accorder

MEROVEE.

Par les Dieux tu l'obtiens avant que demander,
 Quoy que ce soit, & fust ce et le Sceptre et la vie,
 L'un & l'autre en tes mains, assouvis ton envie.

CLIDAMANT.

Ligdamon recherché, mais inutilement,
 Dans ceux que le combat a mis au monument,
 Me fait conjecturer que dedans Rothomage
 La fortune le voit reduit sous le seruage;
 Sire, delivrez le, seur que sa liberté
 Me tient lieu de loyer, si i'en ay merité:
 Sans luy ie ne scaurois voir la clarté celeste,
 Pilade ie ne peux vivre sans mon Oreste.

MEROVEE.

Vn Heraut enuoyé deuant qu'auoir dormy
 Offrira cent captifs pour tirer ton amy,
 Ce change avantageux sans doute le ramaine:
 Mais si trompé d'espoir mon attente estoit vaine,
 Et que le Neustrien aigrise vn Potentat,
 Foy de Roy nous l'aurons, ou i'ay perdu l'Estat.

SCENE SECONDE.

SILVIE. LIDIAS.

SILVIE.

STANCES.

TRiste & profonde solitude,
Affreux desert, hideux manoir,
Qui n'avez pourtant rien de noir
Au prix de mon ingratitude,
Sous vostre obscurité ie viens en ce malheur
Cacher mon crime & ma douleur.

Grands objets du tout impassibles,
Arbres, rochers sans sentiment,
Esperez quelque changement
En vos natures insensibles,
Puis qu'Amour autrefois me treuuoit à ses coups
Plus arbre & plus rocher que vous.

Jamais vne telle constance
 Que celle de mon Ligdamon
 Ne receut mesme d'un demon
 Vne pareille resistance,
 Mais ce Dieu si petit qu'il entre dans le cœur
 D'un captif a fait mon vainqueur.

Estrange effect de ma fortune,
 J'aime ce que ie ne voy pas,
 Et soupire apres des appas
 Dont la presence m'importune,
 Pour plaire à mon caprice, et demeurer d'accord,
 Il faut qu'on soit absent ou mort.

Mais non, conserve mieux ta vie,
 Passe la toute à me blasmer,
 Certain qu'un tygre peut t'aimer,
 Puis qu'on le void faire à Silvie,
 Reviens pour te venger & pour me secourir,
 Tu le peux me faisant mourir.

[ture
 Que ces vers sont charmans, i'y treuve vne pein-
 Du malheureux succès de ma triste avanture,

Celuy quiles dicta plus sçauant que rimeur
 Connoissoit biẽ le fonds de ma mauuaise humeur,
 Il lisoit dans mon cœur, & sçauoit la maniere
 Dont ie traittois iadis vne ame prisonniere;
 Il sçauoit que l' Amour à la fin s'est vengé
 D'vn excès de rigueur quil' auoit ouiragé,
 Et que ma resistance apres s'estre renduë
 Soupire sans espoir ma liberté perduë.

Helas! cher Ligdamon, si i'ay peu retenir
 Encore quelque place en ton beau souuenir,
 Reuiens, mon cœur, reuiens, tu me verras punie
 D'vn supplice aussi grand que fut ma tyrannie,
 Tu me verras souffrir les maux par toy souffertes
 Et languir en prison comme toy dans les fers.

Mais où va ce propos? quel excès de folie
 Me fait ainsi flatter dans ma melancholie?

Ligdamon ne vit plus, sa flame & mon orgueil
 Sans doute absent d'icy l'ont mis dans le cercueil;
 Et c'est pourquoy le Ciel me condamne equitable
 A ce mal sans remede autant qu'insupportable.

Mais helas, quel miracle! oseray-ie, mes yeux,
 Croire à vostre rapport? c'est luy mesme: grands

Dieux!

Comme le cœur me bat; ie tire vn bon presage.

Et voy qu'il m'aime encor à ce triste visage:
 Escoutons ce qu'il dit, & puis luy faisons voir
 Qu'amour nous a sceu mettre aux termes du de-

LIDIAS.

[voir.

En ce iour arriué dans l'heureuse contrée
 Où mes persecuteurs ne treuvent point d'entrée,
 Je rends graces au Ciel de ce qu'il a permis
 Que ie sois eschappé de tous mes ennemis;
 Maintenant affranchy de peril & de crainte
 Mon esprit en repos n'a aucune contrainte,
 Et dans la liberté de cet heureux sejour
 Ie ne scaurois mourir si ie ne meurs d'amour.

SILVIE.

Ne craignez point ce mal, chere ame de mō ame,
 Ie nourris plus de feux que vous n'avez de flamme,
 Deformais mieux d'accord & d'un mesme desir,
 Si nous mourons vn iour ce sera de plaisir.

LIDIAS.

Cette grande forest si couuverte d'ombrage
 En me faisant vn bien vous a fait vn outrage,
 Elle vous a trompée, & le pouuez iuger
 Regardant de plus prés ce visage estrange,
 Qui loing du cher pays qui luy donna naissance,
 N'a jamais eu l'honneur de vostre connoissance.

SILVIE.

C'est avecques raison que vous restez confus,
 Puis que ie ne suis point ce qu'autrefois ie fus,
 Mais dās ce changemēt qui vous paroist extreme
 Au moins, cher Ligdamon, soyez tousiours vous

LIDIAS. [mesme.

Vous m'appellez d'un nom qui m'est fort incōnu,
 Et pour vous faire voir tout mon destin à nu,
 Je suis nay Neustrien qui pressé de deastre
 Viens chercher en Forest l'aspect d'un meilleur
 Lidias est mon nom, contente en vos esprits [astre,
 Souffrez moy d'acheuer le voyage entrepris.

SILVIE.

Hal ne me traitez point de cette indifferēce,
 Plustost, cher Ligdamon, ostez moy l'esperance,
 Aussi bien ce discours me donne le trespas.

LIDIAS.

Madame, excusez moy, ie ne vous connois pas.

SILVIE.

Vous parlez d'une amour qui ne vient que de nai-

LIDIAS. [ste.

Qui ne vo⁹ vit iamais ne vous scauroit cōnaistre.

SILVIE.

Est-ce à dessein de rire, ou bien pour me punir?

LIDIAS.

Je ne vous treuve point dedans mon souvenir.

SILVIE.

Venez vous de ce fleuve où l'on perd la memoire?

LIDIAS.

Quelque charme trōpeur vous defēd de me croire.

SILVIE.

Il est vray, mais c'est vous que ie treuve charmant.

LIDIAS.

Tel que ie suis en moy, vous n'avez point d'amant.

SILVIE.

Dites au moins pourquoy vo^s n'aimez plus Silvie.

LIDIAS.

Aucune de ce nom ie n'aimay de ma vie.

SILVIE.

C'est assez, inhumain, cessez de m'affliger.

LIDIAS.

Je m'en vay pour me plaire, et pour vous obliger.

SILVIE.

Ligdamon.

LIDIAS.

Cherchez-le.

SILVIE.

Je le sais, l'infidelle.

LIDIAS.

Elle se rit de moy comme ie me ris d'elle.

SILVIE.

O Dieux! Soyez tesmoins de cette trahison.

LIDIAS.

Demandez leur plustost la veuë ou la raison.

SILVIE.

Je confesse ma faute, & bien ie fus cruelle,
 Mais puisque nostre amour se montre mutuelle,
 Que ie connois mon crime, au lieu de me gesner
 Vous aurez plus de gloire à me le pardonner.

LIDIAS.

Je ne sçay que respondre à son extravagance.

SILVIE.

Enfin l'humilité vaincra cette arrogance.

LIDIAS.

Souffrez qu'un estrangeur du malheur assailly
 S'enquiere du chemin qui meine à Marsilly,
 Parmi tant de sentiers i'ay peur de me méprẽdre.

SILVIE.

Neustrien de Forests, ie m'en vay vous l'appren-
 Pourueu qu'en même tẽps ce bel œil m'õ vainqueur
 M'apprenne le chemin qui meine à vostre cœur.

SCENE

SCENE TROISIEME.

AMERINE. LA MERE DE LIDIAS.

AMERINE.

DAns vn mal sans pareil d'esper abādonnée,
 Reduite à souhaiter de n'estre iamais née,
 Mon esprit demy mort à force d'endurer
 N'a plus d'autres secours que celuy de pleurer:
 Heureuse, hélas! heureuse en souffrant tant
 d'allarmes

Si ie pouuois perir dans ce fleuve de larmes:
 Mais les destins peruers resoluent irritez
 Que mes iours ny mes maux ne soient point limi-
 Donc, mon cher Lidias, ton ingratte patrie, [tez.
 Qui pourroit t'adorer sans nulle idolatrie,
 Te prepare vn supplice, & perdant la raison
 Tient en te retenant les vertus en prison:
 Cher cœur, pourquoy si tost bornois tu ton absence?
 Craignois-tu que le mien māquast de ta presence?
 Hélas! sans hasarder seulement vn escrit,
 Assez t'auoit present qui t'aucit en l'esprit.

E

Ha! Juges inhumains, n'avez vous point de hôte,
 Et toy fors de l'enfer, vaillante ombre d'Aronthe,
 Viens apprendre aux bourreaux qui chocquent
 mon bonheur

Que ta mort autrefois fit naistre ton honneur,
 Car bien qu'ence combat l'ame te fut ravie,
 La belle fin vaut mieux qu'une plus longue vie,
 Joint que mourrât d'un bras par qui tout est dompié
 S'en plaindre seulement c'est trop de lascheté.
 O steriles projets, semez dessus l'araine,
 Aronthe n'est plus riē qu'une pauvre ombre vaine,
 Qui n'ayant point de corps ne peut rien publier
 Sinon que l'eau d'oubly nous fait tout oublier.
 Et vous cachots affreux qui dedās vostre enceinte
 Retenez prisonnier le sujet de ma plainte,
 Afin de reünir nostre iuste amitié,
 De grace que vos murs se fendent de pitié:
 Si est vray qu'Amphion par sa douce harmonie
 Sur la pierre eut jadis vne force infinie,
 Donnez moy qui i'adore, & qui m'ayme si fort,
 Qu'une lyre i'amaïs ne fut si bien d'accord.
 Mais que vay-ie esperant d'une fable, d'un songe,
 D'un conte imperiinēt qu'a produit le mensonge?
 Insensible d'essence on ne vous peut toucher,

L'amour hors de mon cœur n'est point dās vn ro-
Et vo⁹ Dieux qui tenez cette iuste balance [cher.
Qui penche avec excès deuers la violence,
Helas! souuenez vous en m'oyant discourir,
Puis qu' Arōthe estoit nay que c'estoit pour mour-
Mais où va ce propos? ces Dieux imaginaires [rir.
Dont le vulgaire parle en ses mots ordinaires,
Ce sont des Dieux de bois, ou de brōze, ou d'airain,
Qui n'ont que le seul nom d'vn pouuoir souverain:
Ou si cette creance a rien de veritable, [table,
Ce sont des Dieux gourmands qui sont toujours à
Le neētā fait aller leur cerueau de trauers,
De la mesme façon qu'ils guident l'vniuers.
Inhumaine Themis, Deesse trop cruelle,
Mon amant est parfait & ie passe pour belle:
Mais tu ne scaurois voir ce chef d'œuvre des cieux,
Ton bandeau t'interdit la faculté des yeux,
Si tu le veux oster on te verra saisie
Aussi tost de l'amour & de la ialousie;
Lors dans ces passions si tu te veux guerir
Possede le viuant, & moy i'iray mourir.
Las! tu ne peux gouster ces offres sans pareilles,
Cōme tu manque d'yeux tu māque bien d'oreilles;
Tant d'innocēs meurtris font voir fort clairement

Que tous tes iugemens sont faits sans iugement,
 Si bien que dans ce mal ie n'ay point d'assistance.
 Que celle que m: donne vne ferme constance,
 Qui m'esprise la mort. Mais n'apperceoy-ie pas
 Celle qui mit au iour l'auteur de mon trespas?

LA MERE.

Plus auant que Niobe en la douleur amere,
 Et ja preste à me voir rauir le nom de mere,
 Beau nom qu'une tygresse estime & treuve doux,
 Amerine ie n'ay d'esperance qu'en vous,
 Vous scauez comme quoy ce cher fils que i'adore,
 Ce fils qui vous seruit, & qui vous ayme encore,
 Ce fils qui pour vous seule entra dans le danger,
 Qui le porta banny chez vn peuple estrange,
 Tombe sous le pouuoir d'un iuge inexorable,
 N'attend plus qu'une fin tragique & deplorable,
 Et demain se verra le dernier de ses iours,
 Si l'antique amitié ne vous porte au secours,
 Par le resouuenir de cette douce flame
 Que l'amour autrefois alluma dans vostre ame;
 Par le resouuenir de ce mesme flambeau
 Que mon fils fera viure encor' en son tombeau,
 Par le soin que i'ay pris de l'esleuer fidelle,
 Amerine veuillez prendre en main sa quicrelle,

Et puis qu'un plus constant ne se pourroit trouver
Employez vostre peine afin de le sauuer.

A M E R I N E.

Dites moy si ma mort peut obtenir sa grace,
Les iuges voudront ils m'accepter en sa place?
Ne faut-il que passer dans les feux, dans les fers?
Ne faut-il que descēdre au plus creux des enfers?
Ne faut-il qu'arracher le cœur de ma poitrine?
Commandez, l'obeir est la part d'Amerine.

L A M E R E.

Apprenez vn moyen plus facile par moy,
Iadis nos deuanciers nous firent vne loy,
Qui porte qu'une fille aura cet aduantage
Que venant demander en nom de mariage
Vn de ces condamnez au supplice dernier,
Elle peut l'espousant sauuer le prisonnier;
Si bien que maintenant il ne reste autre chose
Que de mettre en effect ce que ie vous propose.

A M E R I N E.

Quoy que cette action me face bien rougir,
La nef à cela près puisse à bon port surgir.

L A M E R E.

Ainsi du labyrinthe estant l'issuë aisée,
Ariadne demain deliure son Thesée.

O ciel ! ne permets & cet acte excecuté,
Que ie puisse esprouver mesme infidelité.

SCENE QUATRIESME.

LIGDAMON. ÆGIDE.

LIGDAMON.

NOire & profonde horreur où iamais la lu-
miere

Sinon faicte par art ne s'offre à la paupiere,
Lieux où l'air espais sy fait que le iour y luit
Vn peu moins que le soir, vn peu plus que la nuit,
Lieux maudits, lieux d'effroy, tristes & deplora-
bles,

Lieux d'où riẽ que la mort ne sort les miserables,
Lieux que la destinée a sacrez au malheur,
Lieux où tous les objets ont la mesme couleur,
Où le Soleil se meurt, où le chagrin demeure,
Où les plus doux pēfers font desirer qu'on meure;
Cachots voisins d'enfer d'où l'on oit chez Pluton
Assez souvent bouillir l'onde du Phlegeton,
Et dont les habitans en leur pauvre aventure

Ont commerce avec ceux que tient la sepulture;
 Cachots si creux qu'ëcor qu'ils fussët descouverts
 Nostre œil ne pourroit voir celui de l'univers,
 Cachots dont le sejour est si noir & si sombre,
 Que l'ombre m'interdit mesme d'y voir mon ombre
 Et dont les murs gluans d'une froide vapeur
 Suent d'humidité.

ÆGIDE. Comme ie fais de peur.

LIGDAMON.

Malgré vous auourd'huy ie porte dedans l'ame
 De quoy voir assez clair, puis qu'elle est toute en
 flame:

Mais aussi d'autre part, infortuné manoir,
 Auprès de mon humeur vous n'avez rien de noir;
 De me plaindre pourtant ie ne conçois l'enuie,
 Trop content puis que i'ay le portrait de Silvie,
 Que l'inclination a si bien sceu tracer
 De couleurs que le temps ne scauroit effacer;
 Excellente, parfaicte, incomparable idée,
 Image de Venus que i'ay tousiours gardée,
 Icy ie vous adore, & mise au rang des Dieux
 Je vous voy de l'esprit qui vaut plus que les yeux,
 A l'abord esclattant d'une telle pensée
 Desia l'obscurité se voit presque passée,

Et pour ne recevoir l'affront d'estre obscurcy,
 Le Soleil est heureux de n'entrer point icy:
 Et moy tres-satisfait, puis qu'en l'absence mesme
 Je possede le bien de voir tout ce que j'aime,
 Et certes mon esprit se plaindroit sans raison,
 Car trois ans sont passez qu'il ne vit qu'en prison.

ÆGIDE.

Chaque chose a son temps, & cette gentillesse
 Seroit fort à propos auprès d'une maistresse:
 Mais maintenant, Monsieur, qu'on vous fait un
 affront,
 Que le glaiue mortel vous pend dessus le front,
 Qu'on vous prend pour un autre, & qu'un peuple
 barbare
 Rompt les loix de la guerre, & cruel se prepare
 De vous faire courir un extreme danger,
 A vostre liberte vous devez mieux songer.

LIGDAMON.

Dans le mescompte estrange où ce peuple s'abuse,
 Ægide mon amy ne cherchons point d'excuse,
 La belle que ie sers desirant mon trespas
 L'honneur ne me permet de reculer un pas.

ÆGIDE.

Il est beau de servir un estepain de gloire,

Qui cōserue en mourãt nostre nom dans l'histoire,
 Et qui laisse aux neveux de quoy nous imiter:
 Mais courir à clos yeux pour se precipiter,
 Fait que vostre dessein reüssit au contraire:
 Pour paroistre vaillant vous estes temeraire.

LIGDAMON.

I'apprenne que chacun procede à sa façon,
 Mon esprit ne scauroit souffrir vne leçon,
 Et si tu n'as iuré de t'acquérir ma haine,
 Laisse faire au destin, & ne te mets en peine,
 Car si la mort venoit me prendre à cet instant
 Je finirois en cygne & mourrois en chantant.

ÆGIDE.

Ces resolutions me semblent trop cruelles.

LIGDAMON.

Le naistre & le mourir sont choses naturelles.

ÆGIDE.

Comme nostre naissance est en la main des Dieux,
 L'arrest de nostre mort nous doit venir des Cieux.

LIGDAMON.

L'ondoit quand on le peut abreger ces desastres,
 C'est ainsi que le sage a pouuoir sur les astres.

ÆGIDE.

Cela ne s'entend pas comme vous l'entendez,

Quand d'un mauvais aspect nous sommes regardés,
 Et qu'ils dardent sur nous leur maligne influence,

Lors l'homme de vertu doit faire résistance;
 Mais forcer la nature & creuser son tombeau,
 C'est estre maniaque & foible de cerveau.

LIGDAMON.

Et quoy donc? endurer vne peine eternelle?

ÆGIDE.

Comme vn soldat qu'un chef a mis en sentinelle
 Ne doit iamais partir du lieu de son deuoir,
 Que de son Capitaine il n'en ait eu pouuoir;
 Ainsi nous que les Dieux ont placez dās la terre,
 Nous à qui les malheurs liurent tousiours la
 guerre,

Souples d'obeissance & pleins d'humilité
 Nous n'en devons sortir que par leur volonté:
 Joint que vo⁹ ne souffrez que pour vne insensible,
 Dont amollir le cœur est vn fait impossible,
 Vous vous pouuez tous deux appeller vn escueil,
 Vous l'estes de constance, & elle l'est d'orgueil.

LIGDAMON.

L'endure, il est certain, vn travail sans exemple
 Pour l'objet le plus dur que nature contemple,

Qui se baigne en mes maux, se plaist en mon tourment,

*Et qui n'a rien de doux que les yeux seulement:
Mais bien que sa rigueur tyrannise mon ame,
le veux cōme vn Phœnix mourir dedans la flame,
Et croire en expirant mon bonheur sans pareil,
Car si ie suis bruslé c'est du feu d'un soleil.*

ÆGIDE.

*Sans parler de la mort allons si bon vous semble
Accoster le sommeil qui certes luy ressemble,
Mais qui recelle en soy beaucoup plus de douceur.*

LIGDAMON.

Vat'en prendre le frere ~~et~~ ne laisse la seur.



ACTE QUATRIESME.

AMERINE. LA MERE. LIDIAS.
 SILVIE. IVGE I. IVGE II.
 IVGE III. HERAVT. PORTIER,
 LIGDAMON. ÆGIDE.

SCENE PREMIERE.

AMERINE. LA MERE.

AMERINE.



*Insi qu'un criminel porte vne ame con-
 trainte*

*Tant qu'elle est balancée & d'espoir
 & de crainte,*

*Et qu'il doute incertain tout passe et tout tréblant
 S'il aura son arrest favorable ou sanglant;
 Ainsi ie me ressens parmy cette auanture,
 Dont le succès retient la mienne à la courure;*

L'extreme impatience où mon cœur est réduit
M'a fait iuger vn an plus court que cette nuit,
Et ie m'imaginois voyant ces sombres voiles
Que le Soleil vaincu par le nombre d'estoiles
D'une eclypse eternelle endurant la prison
Ne reuiendrait iamais dessus nostre horison:
Mais le Ciel d'or bruny se donne vne autre face,
De tous ces petits feux la lumiere s'efface,
Et desia les oyseaux commencent d'admirer
L'or meslé dans l'azur qui les vient esclairer;
Ce bel astre en sortant des campagnes sallées
Perce de longs rayons les plus creüses vallées,
Et desseiche en passant l'humidité des fleurs:
Ainsi puisse tarir la source de mes pleurs,
Ou deuienne ce iour le dernier de ma vie.
Pourueu qu'à mon amant elle ne soit ravie,
Et que ie serue apres à la posterité
D'un modele accompli de la fidelité.

LA MERE.

Ma fille esperez mieux, l'intention sincere
N'a que fort rarement le destin aduersaire,
Iupiter quoy que iuste & clement aux humains,
De laine sont ses pieds si de fer sont ses mains,
Bien qu'il face esclater assez souvent la foudre,

Il ne met pas pourtant tousiours nos chefs en pou-
dre,

Il limite vn bon pere à punir son enfant
Qui se porte mutin à ce qu'on luy defend,
Il hausse sans colere vne main menaçante,
Mais dès qu'un repentir rend l'ame obéissante,
Ne se ressouenant du peché que fort peu,
Vous luy voyez ietter les verges dans le feu:
Ainsi nos Senateurs qui sont vne peinture
De cet être tout bon qui crea la nature,
Se formeront encor sur la douceur des Cieux:
Punir est aux bourreaux, et pardonner aux Dieux;
Et puis le priuilege aussi me reconforte
En faisant refleurir mon esperance morte,
On ne scauroit l'enfreindre, & ne reste en ce fait
Que d'eschanger bien tost le discours en effet.

AMERINE.

Certaine vision me trouble & m'espouuante.

LA MERE.

Ces larues ne sont rien qu'une ombre deceuante,
Et s'engendrent alors que la nuit fait son tour
Des vapeurs du cerueau & des pensers du iour:
Mais durant ce loisir dépeignez m'en l'idée,
Au moins si la memoire en soy est bien gardée.

AMERINE.

C'estoit dessus le point que du passé Croissant
 Les deux cornes d'argent alloient disparoissant,
 A l'heure que Morphée, à ce qu'on no⁹ fait croire,
 Chasse les songes faux par la porte d'ivoire,
 Quand lassé de gemir autant que de veiller
 Mon œil appesanty s'est mis à sommeiller;
 Lors de mon Lidias, ô l'estrange pensée!
 L'ame seule sans corps en mon lit s'est glissée
 Froide comme vn glaçon, se coulât dans mes bras
 Le vis ensanglanter mon visage & mes draps,
 Et j'entendis ces mots d'une voix languissante;
 Belle & chaste Amerine, homicide innocente,
 Pardonnez vostre mort au meurtrier innocent
 Que vostre œil abusé prit pour vn autre absent.
 Lors ce triste fantosme en gemissant s'envole,
 Se perdant parmy l'air avecque sa parole:
 Je m'esueille en sursaut, & ie resue depuis
 Au songe extravaçant qu'expliquer ie ne puis.

LA MERE.

De vray ce songe affreux est étrange et fantasque,
 Mais quelque euenemēt que sa feinte nous masque
 Ce n'est point aux mortels à s'en entretenir,
 En voulant penetrer l'obscur de l'aduenir,

C'est vn liure fermé que le sort se reserve,
 Et que ne pourroit lire en ma place Minerve.
 Recourons donc au Ciel, priant d'un cœur ardent
 Qu'il vueille destourner tout funeste accident.
 Celestes qui tenez en vos mains nos années,
 Vous de qui les vouldoirs s'appellent destinées,
 Grands Dieux de qui la main par ses effets diuers
 Pourroient en vn clin d'œil effacer l'univers,
 Dōnez mon pauvre enfant à mon humble priere,
 Que ma requeste icy ne soit mise en arriere,
 Accordez moy mon fils, faicte qu'en liberté
 Il puisse posseder cette aymable beauté;
 Si j'obtiens cette grace, à chaque an ie proteste
 Que pour rendre par tout ce bien-fait manifeste
 L'immoleray cent bœufs, afin qu'on puisse voir
 Que chez vous la clemence est egale au pouuoir.

AMERINE.

L'ame avec la priere en ma bouche venue
 S'en va dans le dessein de penetrer la nue,
 Prosternee au deuant de ce throsne eternal:
 Grands Dieux, ie vous demãde vn pauvre crimi-
 Que j'obtienne de vous ce charitable office, [nel,
 Et si pour vous flechir il faut vn sacrifice,
 Sans respandre le sang des simples animaux

Pour sauver Lidias & pour finir mes maux,
 Acceptez, agréez, qu'au lieu d'une hecatombe
 J'aille verser le mien sur le bord de ma tombe.

SCENE SECONDE.

LIDIAS. SILVIE.

LIDIAS.

STANCES.

Que le destin iniurieux
 Qui trouble toutes mes delices
 A pour moy d'estranges malices,
 Et qu'il se monstre furieux;
 Il fait qu'une fille aveuglée
 D'une passion desreglée
 Dont son foible esprit est charmé,
 Me poursuit d'un dessein fantasque,
 L'en suis aimé sans estre aimé,
 Et croy moy mesme avoir un masque,

F

Depuis que le char du Soleil
 Sortit le premier iour de l'onde,
 Ce Dieu qui va par tout le monde
 N'a iamais rien veu de pareil,
 Quoy que mon discours execute
 La Nymphe qui me persecute
 En m'accusant de trahison
 Tasche dans vne erreur extreme
 De m'oster avec la raison
 La creance d'estre moy mesme.

Elle m'embrasse, elle gemit,
 Elle me nomme ingrat, rebelle,
 Et dans sa plainte elle est si belle,
 Que mon triste cœur en fremit,
 Sans estre touché de ses charmes,
 Je le sens couler dans les larmes
 Que ie donne à son amitié:
 Mais Amerine ie vous iure
 Que ie condamne ma pitié,
 De peur de vous faire vne iniure.

Je veux que le Ciel en courroux
Me face le but de la foudre,
Sii jamais on me voit refoudre
D'adorer vne autre que vous:
Non non, cette pauvre abusée
Que i'ay si souvent refusée
A tort de me plus rechercher,
Elle tente vn acte impossible,
Constant pour vous comme vn rocher,
Pour toute autre autant insensible.

Sa mort me lairra sans terreur,
Elle arriue pour vne image,
Je n'ay point causé ce dommage
Qui ne vient que de son erreur,
Et n'ay garde pour l'amour d'elle
De perdre vn tiltre de fidelle
Qui m'a tant cousté d'acquérir:
C'est en vain qu'elle me reclame,
Sans doute on la verra perir
Si ses pleurs n'esteignent sa flame.
Mais voicy l'importune, amour fait aujourd'huy,
Qu'elle se monstre au eugle aussi bien comme luy.

SILVIE.

Cruel, n'est il point temps que ce lasche artifice
 Permette à la raison de faire son office?
 N'ay-ie assez endure? sus tygre dis que non,
 Pourveu qu'à tout le moins tu reprennes ton nom,
 Pourveu qu'à tout le moins ie sçache qui t'oblige
 A te dire estranger, mensonge qui m'afflige,
 Et qui par sa rigueur dans les maux que ie sens
 M'assure de la mort ou de perdre le sens.

LIDIAS.

Celuy qui court au mal & qui se le pronoque
 Au lieu d'en estre plaint merite qu'on s'en moque.

SILVIE.

Qui voit perir quelqu'un sans luy rendre la main,
 Le visage excepté n'a rien qui soit humain.

LIDIAS.

Les Dieux qui sçauent tout sçauent que ma pensée
 Ne tend qu'à vous tirer d'une erreur insensée.

SILVIE.

Ie n'eus iamais d'erreur qu'au malheureux instât
 Où ie creus que le monde eust vn homme constant.

LIDIAS.

Ie vous monstre assez clair dedans ma resistance
 Que l'univers en a qui sont pleins de confiance.

SILVIE.

Tu ne parois constant qu'à me de sobliger.

LIDIAS.

Vous ne vous affligez qu'à fin de m' affliger.

SILVIE.

Vn sentiment d'amour acheueroit ma peine.

LIDIAS.

Je ne scaurois pour vous auoir amour ny haine.

SILVIE.

Ce mespris insolent est bien hors de propos.

LIDIAS.

Mesprisez ce mespris pour vous mettre en repos.

SILVIE.

Je croy que tu nasquis d'une roche marine.

LIDIAS.

Je nasquis pour n'aymer que la seule Amerine.

SILVIE.

Ha traistrel est-ce l'objet de ta legereté?

LIDIAS.

C'est l'unique lien qui me tient arresté.

SILVIE.

Quitte cette Amerine, & reprends ta Silvie.

LIDIAS.

Auant que la quitter ie quitteray la vie.

SILVIE.

Est-elle plus constante & plus belle que moy?

LIDIAS.

Elle est incomparable aussi bien que ma foy.

SILVIE.

Mais, ingrat Ligdamon, tu m'aimois la première.

LIDIAS.

Iel'aimay dès le iour que ie veis la lumière.

SILVIE.

Il ne te sert de rien de mentir de formais.

LIDIAS.

Madame, ie ne mens, ny ne mentis iamais.

SILVIE.

*Il faut iusques au bout courir à mon dommage,
 Or sus avecques moy retourne à Rothomage,
 Et là si tu fais voir à mes yeux esbahis
 Que tu sois Lidias, que ce soit ton país,
 Qu' Amerine s'accorde à deuenir ta femme, [me,
 Chose impossible à croire à moins que d'estre infame,
 le consens qu' espousez & comblez de plaisirs
 Vostre Hymen donne fin à vos iustes desirs:
 Mais si ta fourbe esclatte & paroist tout nue,
 Ie veux lors en quittant cette Dame inconnue
 Le ruisseau de mes pleurs d'oresnauant tary,*

Qu'à l'instant Ligdamon devienne mon mary.

LIDIAS.

Bien que les ennemis que j'ay dans la Neustrie
Me defendent l'entrée en ma chere patrie,
Pour vous desabuser ie recois cet accord,
Songez donc à partir me menant à la mort.

SILVIE.

Demain sans differer le Forest j'abandonne.

LIDIAS.

Que de peine à tous deux mon visage nous donne.

SCENE TROISIEME.

IVGE I. IVGE II. IVGE III. PORTIER.

HERAUT. ÆGIDE. LIGDAMON.

AMBRINE. LA MERE.

IVGE I.

Asemblez aujourd'huy pour vuider vn pro-
ces

Où la moindre douceur semble avoir de l'excès,
L'atteste cet esprit de qui la voix feconde
Fit trouver dans le rien la naissance du monde,

Et qui le tient encor' en suspens arresté,
 Sans avoir autre appuy que de sa volonté,
 Ce Dieu de qui la main toutes choses enferme,
 Et qui fait de ses doigts des pivots à la terre,
 Qui lit au fond du cœur, & voit l'intention,
 Que ie n'apporte icy aucune passion,
 Et que tenant en main & la mort & la vie,
 La raison seulement en cet acte suivie,
 Inflexible à la hayne autant qu'à l'intérêt
 La iustice elle mesme aura dicté l'arrest.

IVGE II.

Illustres Senateurs, icy la prouidence
 Du monarque des Cieux se met en euidence,
 Icy nous connoissons que par certains ressorts
 Sa force fait mouvoir nos esprits & nos corps,
 Et nous troublans le sens nous amène en victime
 Sur l'autel où se doit expier nostre crime.
 Les Dieux quand nos pechez meritent le trespas,
 Ainsi que des chasseurs nous attendent au pas;
 Et certes cette mort est horrible à la veüe,
 Car elle estonne plus que moins elle est preuenüe:
 Le meschant va rodant auprès de son tombeau,
 Comme le papillon à l'entour du flambeau,
 Il se prend à la peine à son droit gaigné

Comme la mouche fait aux rets de l'araignée,
 Il donne dans le piège, & s'enferme insensé.
 Comme fait le sanglier quand il se sent blessé,
 Il est vray qu'en mourant au moins il se deliure
 D'un remors plus fâcheux que de cesser de viure.
 Or ainsi Lidius qui traînoit ses liens,
 Polu dedans le sang à'un de nos citoyens,
 Eschappé du peril par vne prompte fuite,
 En fin se treuve pris sans aucune poursuite,
 Et dans le mesme temps que l'on n'y pensoit plus
 Il vient à l'hameçon & s'empestre à la glus,
 De sorte que la voix de ce souverain estre
 Par cet euénement nous fait bien reconnaistre
 Que son intention nous oblige à punir
 Celuy qui rompt les loix qu'il deuoit maintenir.
 Le sang respandu crie, ô ! Sénateurs augustes,
 Que deuant estre bons nous deions estre iustes,
 Et la loy la plus droicte ordonnant œil pour œil,
 Quicōque ouure vn tōbeau doit entrer au cercueil

IUGURTHA.

Les Romains Sénateurs à qui la terre entiere
 Pour exercer leurs bras fut trop peu de matiere,
 Ce peuple qui iadis subjuga mille Roys,
 Pour reprimer le vice ayant fait tant de loix,

N'en inventa jamais contre le parricide,
 Estimant qu'au lieu mesme où descendit Alcide,
 Qu'aux enfers où les feux sont les moindres tour-
 Ils y seroiēt trop doux et trop peu vehemens
 Pour punir cōme on doit cette faute inhumaine:
 Maintenant ie me voy dedans la mesme peine,
 Lidias doit mourir, il le faut condamner,
 Mais, bons Dieux! le moyen qu'on puisse imaginer
 Vn supplice assez grand pour punir son offence?
 Sa fin d'Aronthe mort pourroit faire vengeance;
 Mais le meschant encore est bien plus criminel,
 Il a lauē sa main dans le sang maternel,
 Il a veu sa patrie en des larmes trempée,
 Gemir deffous les coups de sa cruelle espée,
 Le tygre à qui la rage auoit lors tout permis
 Seul nous fit plus de mal que tous nos ennemis;
 Et nous souffrons encor' l'exécrable vipere
 Qui treuve du plaisir en la mort de sa mere,
 Et croit nous eschapper en déguisant son nom;
 Venerable Senat, pour sauuer le renom
 Qui iusqu'icy vous donne vn titre d'equitable,
 Estouffez, estouffez ce monstre decestable,
 Qui fait rougir le Ciel de l'auoir animé,
 Et qui me rend blasmeable en éayant peu blasmé.

I V G E I.

Mais quel est ce Herant que le portier amène?

HERANT.

Peu de mots, escoutez, vous tireront de peine,
 Celuy qui fait trembler mille peuples diuers,
 Celuy qui doit vous vaincre avec tout l'vniuers,
 Ce grand Roy Meroüée à ce iour me commande
 De vous faire en son nom vne iuste demande,
 Ligdamon vn guerrier qu'il aime avec raison
 Estant par le combat dedans vostre prison,
 L'oblige à vous offrir cent autres en sa place;
 Resoluant là dessus despeschez moy de grace.

I V G E I.

Aucun de ce nom là ne se rencontre icy,
 Trop bien vn imposteur qui se déguise ainsi,
 Et que tu pourras voir souffrir la peine deuë
 Si tu daignes tarder ta response entendue.

HERANT.

Ce refus insolent me force à t'aduertir
 Qu'il traîne à ton malheur vn tardif repentir.
 Remarque le sommet de tant de tours superbes,
 Et vois l'humilité des plus petites herbes,
 Celuy que refusé tu dis estre menteur
 Les fera bien tost voir d'une mesme hauteur.

IUGE I.

Crache contre le Ciel aboyant à la Lune,
 Tyran qui crois tenir esclavé la fortune,
 Punissant vn peruers la Iustice aujourd'huy
 En se mocquant de toy se vengera de luy:
 Sus viste qu'on l'ameine afin qu'en sa personne
 La rigueur prenne vn cours que la raison ordõne,
 En laissant vn exemple aux siecles à venir,
 Qui mette la frayeur dedans le ur souuenir.

IUGE II.

Que ce fier orgueilleux enflé de ses conquestes
 Gronde comme la foudre & menace nos testes,
 Que le bruit de son camp trouble nostre repos,
 Le vent emportera ses frivoles propos;
 Et quand bien on verroit vne ruine apperte,
 Il ne faut tollérer vn mal crainte de perte,
 Car celuy qui le fait est complice en ce point,
 Qu'il connoit vne faute & ne la punit point.

IUGE III.

Acheuons, acheuons, & quoy qu'il en succede
 Que la frayeur en fin à la iustice cede,
 Organes seulement cet arrest vient des Cieux,
 Puisque le cœur d'vn Iuge est en la main des
 Dieux.

Mais i'apperçoy venir nostre infame rebelle.

IUGE I.

Proche de recevoir la sentence mortelle,
 Pour le iuste loyer de nous avoir trahis,
 Et porté le tison pour brusler ton pays,
 Resou toy de finir en homme de courage,
 N'espere plus de calme en vn si grand orage,
 Reprens au moins ton nom avecque le trespas.

ÆGIDE.

O dieux! vous le croyez tout autre quil n'est pas.

IUGE II.

Icy rends le respect qu'on doit à l'assistance,
 Sur peine de causer au bout d'une potence.

IUGE III.

Toy que rien de formais ne scauroit secourir
 Ayant si mal veescu vieilles donc bien mourir.

LIGDAMON.

Nourry dans le peril où l'honneur nous embarque,
 J'ay tousiours fait mestier de me s'priser la Parque,
 L'effroy de mille morts ne pourroit m'obliger
 Ace change honteux dont on me vient charger;
 Mais iusqu'icy iamais ie ne fus en Neustrie,
 Ligdamon est mon nom, Seguse est ma patrie;
 Au reste, la fureur ne me fit onc affront,

*Si j'ay veu la frayeur c'est dessus vostre front,
Quand ce bras vous fauchoit au milieu des ba-
tailles,*

*Et qu'il fut l'instrument de tant de funeraïlles,
Vous menant devant luy cōme on voit vn berger
Qui conduit son troupeau quand il veut desloger;
Fuyant espouuantez seulement de mon ombre
Ma valeur ne ceda qu'à la force du nombre,
Et si l'on me meurtrit, i'en ay pris ma raison,
Je vous ay bien vendu ma mort & ma prison.*

IUGE I.

*Le Senat assemblé pour punir ton offence
Veut tout ce qui pouuoit servir à ta defence,
Pour le meurtre commis & les rebellions,
Te condamne à mourir dans le parc des Lyons.*

ÆGIDE.

*Jupiter endormy que fais-tu de ta foudre?
Souffres-tu ces peruers sans les broyer en poudre?
Endures-tu qu'ainsi l'on traite vn innocent?
Va, ie ne te croy plus ny iuste ny puissant.*

LIGDAMON.

*Ægide mon amy, par vn fort long vsage
Je scay voir le trespas sans changer de visage,
Et j'aurois vn esprit plus foible qu'vn resseau*

S'il s'alloit estonner pour vn coup de ciseau;
 Les Parques n'agissant qu'aux choses corporelles
 Les belles actions demeurent immortelles:
 Arreste donc ces pleurs, en suivant mon conseil,
 Puisque ie dois durer autant que le Soleil.
 Vous Iuges abusez d'vne apparence fauce,
 Faites qu'vne priere equitable on exauce,
 Que l'espée à la main du moins il soit permis
 Que ie meure vengé des brutaux ennemis.

IUGB I.

Pour le plaisir du peuple on donne à ta priere
 D'entrer comme tu veux dedans cette barriere,
 Viste qu'on le deschaisne afin de commencer
 Vn combat que sa mort fera bien tost cesser.

LIGDAMON.

Sur le point de respandre avec le sang mon ame
 Je sens croistre la force & l'ardeur de ma flame,
 Mon amour embrasé fait ainsi qu'vn flambeau
 Qui proche de sa fin esclaire & luit plus beau:
 Cher Ægide, va t'en retreuver ma maistresse,
 Dis luy que les Lyons plus doux qu'vne tygresse
 Scachant bien que la mort me pouvoit secourir,
 Depité, non de rage, en fin m'ont fait mourir;
 Dis luy que sur l'instant de sortir de ce monde

Tu me vis a dorer sa beauté sans seconde,
 Dyluy que sans me plaindre on me vit expirer,
 Dyluy que de respect ie n'osois soupirer,
 Et que ie faisois gloire encor de mon martyre:
 L'heure me presse, adieu, ie n'ay plus qu'à te dire,
 Le Ciel recompensant ton service & ta foy
 Te donne vn maistre riche & plus heureux que

ÆGIDE.

[moy.

Adieu l'honneur du monde & la gloire des armes,
 Digne que l'univers pour toy se fonde en larmes,
 Hal qu'on peut bien grauer toy restant abattu
 Dessus ta sepulture, icy gist la vertu,
 Puisse-tu recevoir aux plaines Elisées
 Les douleurs qu'une ingratitude icy t'a refusées,
 Puisse-tu de plaisir ton esprit assouvir,
 Et moy bien tost auoir le bien de t'y servir.

IUGE I.

O que les seruiteurs si fideles sont rares.

LIGDAMON.

Lyons trop paresseux, animaux peu barbares,
 Changez vous de nature? & quoy! la cruauté
 Pour m'estre plus cruels vous a-t'elle quitté?
 Portez tōbeaux viuans où le sort veut que i'entre
 De la griffe à la gueule, et de la gueule au ventre,

Ce

Ce miserable corps qui ne demande rien
 Que la mort, qu'il estime estre vn souverain bien:
 Pourquoi n'est de mon cœur vostre faim assouvie?
 Craignez vous d'effacer le portrait de Silvie?
 Craignez vous d'approcher de cet objet si doux?
 Ou bien parce qu'elle est plus cruelle que vous?
 Aduancez, aduancez, que rien ne vous effraye,
 Effacez tous ses traits par vne grande playe,
 Et mesprisez ce fer qui vous veut resister,
 Car ie ne m'en defends que pour vous irriter.
 En fin cet animal moins sourd que ma rebelle
 Soupire en rugissant, & vient quand on l'appelle
 Fauorable ennemy perdant la forme en moy
 Conserue la substance & la valeur en toy.

ÆGIDE.

Helas! le poil me dresse, ô l'horrible spectacle.
 Le lyon deschainé n'a plus aucun obstacle,
 Il commence à marcher à pas lents & comptez
 Eslancant des regards qui brillent de clartez,
 Herissant sa perruque & foïetant sa colere,
 Il rugit & s'appreste au repas sanguinaire,
 Il descouure sa griffe & ses dents à la fois,
 Ha Dieux tiepe à venir aussi bien par la voix.

Cet hōme en sa valeur me semble incomparable,
 Il meritoit vn sort vn peu plus favorable,
 Voyez comme au lyon il resiste vaillant,
 Tantost en gauchissant, tantost en l'assaillant,
 Cōme il saute à quartier dont la beste est trompée,
 Comme il sçait dextrement se courir de l'espée,
 Joignant l'art à la force, & du bras & du cœur:
 O Ciel ! du lyon mort il demeure vainqueur.

ÆGIDE.

Strigons inhumains, appeaisez vostre rage,
 dites que ce combat ne dure davantage,
 & non pas l'estimer de discours superflus.

IVGE I.

Nos arrests prononcez ne se reuocquent plus.

LIGDAMON. [quatre,

Deux à deux, trois à trois, ou bien de quatre à
 Qu'on lasche les lyons afin de me combattre.

A quoy sert d'alonger la trame de celuy
 Que l'on a resolu de meurtrir aujourd'huy?

En vn chemin fâcheux l'accourcir c'est me plaire.

Mais voicy le second dont la prunelle esclaire,

Autant que genereuse vieilles toy monstret fort.

ÆGIDE.

Ha! que ne suis-ie aveugle, ou que ne suis ie mort!

IUGER III.

Regardez ce lyon qui dans sa violence
Aussi viste qu'un trait sur le guerrier s'eslance,
Voyez que de sa pate il l'accroche en passant:
Mais quoy desia le fer me paroist rougissant,
Le combat est finy, la beste tombe morte.

ÆCIDE.

Que tous les assassins meurent de mesme sorte.

LIGDAMON.

Peuple le plus cruel qu'on puisse iamaïs voir,
A celuy des lyons joignez vostre pouuoir,
Les armes à la main, venez si bon vous semble,
Femmes, enfans, soldats, & lyons tous ensemble:
Ce bras seul suffira pour creuser devant soy
Un sepulchre assez grand et pour vous et pour

AMERINE.

[moy.]

Senateurs arrestez; vn peu de patience,
Avant que d'acheuer qu'on me preste audience;
Ainsi puissent les Dieux exorables & doux
Vous donner eent plaisirs pour vn donné par vous.

IUGER I.

Propose seulement ce que j'ay à vous dire.

G ij

AMERINE.

La loy me concedant la liberté d'eslire
 Pour mary si ie veux ce criminel icy,
 Je le viens demander, & dois l'auoir aussi.

IUGE I.

Cette loy que tu dis par nos ayeuls gardée
 Nous force à t'octroyer la chose demandée:
 Qu'on le tire du parc, & qu'on l'ameine à nous.

AMERINE.

Celestes, ie vous rends cent graces à genoux.

LA MERE.

Cher fils, puis qu'à la fin ie voy qu'on te deliure,
 Je ne demande plus que de cesser de viure,
 J'ay peur que ces plaisirs ne me soient trauersez.

ÆGIDE.

[xancez.

Que ie vous dois de vœux grands Dieux qui m'e-

LIGDAMON.

Auez vous inuenté quelque peine nouvelle?

IUGE I.

Ouy, nous te condamnons d'espouser cette belle,
 Qui te sauue la vie, en nous faisant bien voir
 Quel amour est vn Dieu d'vn extreme pouuoir.
 Allez, vivez heureux, & qu'vn traitemēt rude
 Ne tache ton esprit d'aucune ingratitude,

Tu n'as pour conseruer l'ardeur de ton amour
Qu'à te resouuenir que tu luy dois le iour.

LA MERE.

Approche, Lidias, que ta mere t'embrasse.

AMERINE.

[ce,

Quoy d'oc, parmi mes feux vous paroissez de gla-
Cette froideur m'effraye, & me fait bien iuger
Que c'est perdre mon temps que de vous obliger.

LIGDAMON.

Dans cet euenement où ie me sens confondre,
Ægide mon amy, que luy dois-je respondre?

ÆGIDE.

Qu'immuable de foy vous la voulez aymer.

LIGDAMON.

Helas! ie ne scay pas seulement la nommer:
Madame à cette fois il faut que l'on pardonne
A celuy que la mort espouuentable estonne,
Et dont l'esprit venant du bord du monument
N'a pas la liberté de faire vn compliment.

AMERINE.

L'excuse assez passable, & que mon cœur tollere,
Suffit pour appaiser qui n'est guere en colere;
Mais toute fois vn iour, desdaigneux, à loisir,
Croy que ie scauray bien venger ce déplaisir.

ÆGIDE.

Avec mille baisers cueillis dessus sa bouche.

AMERINE.

En me laissant ce soin pense à ce qui te touche.

LA MERE.

*Or sus, mes chers enfans, allons nous preparer
Pour vous ioindre d'un nœud qui doit toujours durer,
Allons nous en chez nous attēdre la iournée [rer,
Qui dans peu vous accouple au doux ioug d'Hy-*

AMERINE.

[menée.

O jour trop paresseux, que mon cœur t'attendra!

LIGDAMON.

Hal pour viste qu'il soit, ma mort le preuendra.



ACTE CINQVIÈSME.

LIGDAMON. ÆGIDE.
 SACRIFICATEUR. LA MÈRE.
 AMÉRINE. LES PARENS.
 SILVIE. LIDIAS. IVGE I.
 IVGE II. IVGE III. LE MIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIGDAMON. ÆGIDE.

LIGDAMON.

A Stes ingénieux, fortune trop subtile,
 Contre qui mon secours est vn acte
 inutile,

Combien d'inventions encores gardez vous
 Pour darder sur mon chef la haine et le courroux?
 Le tōneau des malheurs n'est il point vuide encore?
 N'ay-ie pas espuisé la boiste de Pandore?

G iij

S'il vous reste vn moyen d'affliger vn mortel
Auant que ie m'en aille immoler sur l'autel,
Faites qu'au mesme instāt il me viēne poursuiure,
Car aujourd'huy sās plus ie veux cesser de viure;
Et quand le destin mesme allongeroit mes iours,
Ce bras a resolu d'en retrancher le cours,
De souffrir ce tourment ie n'ay plus la science,
Il m'a rauy la force avec la patience,
Et des maux de l'enfer ayant l'extremité,
Ma mort en osterā la dure eternité.
Helas! qui vit iamais vne ame infortunée
Endurer tant de peine, & fust-elle damnée?
I'ay seruy fort long temps vne fiere beauté
Avec autant d'amour qu'elle a de cruauté,
I'ay pleuré, soupiré, près de perdre la vie,
Sans pouuoir adoucir la rigueur de Siluie:
Et scachant comme l'eau perce mesme vn rocher,
Mes yeux en ont versé trois ans sans s'estancher:
Mais en fin i'ay connu parmy cette auanture
Que le tygre & la femme ont la mesme nature,
Et que ce sexe ingrat ne scauroit soupirer
Sice n'est du regret de ne rien deuorer;
Mais quoy que sa rigueur me sēblast inhumaine,
L'absence toutes fois m'a donné plus de peine,

Et m'a bien fait iuger qu'estre dedans les fers
Est le moindre tourmēt qu'on endure aux enfers,
Et que le vray supplice où sont ces miserables
Consiste à ne point voir les beautez adorables:
Mais pour moy i'ay par tout l'objet mon doux
vainqueur,

Puisque l'amour a fait que ie le porte au cœur,
C'est là qu'il a gravé le portrait de Silvie.
Ha! ie discours fort mal, la raison m'est ravie,
Il est vray que mon cœur conserve ses appas,
Mais ce cœur dōt ie parle, ô Dieux! ie ne l'ay pas,
La cruelle le garde afin que ie ne meure,
Car sachant que c'est là que nostre ame demeure
Son œil larron subtil à dessein l'a ravuy,
Afin qu'en ne mourant il soit toujours seruy,
Et semble que le sort le conspire avec elle, [le.
Car la parque pour moi n'est point assez mortel-
l'affronte le peril, ie morgue le danger,
Ie voy vingt mille bras qui veulent m'esgorger,
Mais avec autant d'heur comme i'ay de courage
Ie demeure vivant au milieu de leur rage:
L'on m'expose aux lions que la faim pousse assez
Pour mettre cent vivans au rang des trespassez,
Et parmy ce hazard le destin me retire,

En allôgeant mes iours pour croistre mō martyre;
 Mais bien qu'elle n'ait fait iamaïs que me haïr,
 Si suis-ie resolu de ne la pas trahir,
 Et plustost qu'embrasser cette Dame abusée
 Que ie vay rendre veufue aussitost qu'espousée,
 Assisté du secours d'un homme suborné
 Par le charme de l'or que ie luy ay donné,
 Ie vay prendre la mort que ma constance ordonne
 Dãs le vin de l'autel que sa main m'empoisonne;
 Et rendre memorable en despit du malheur
 Mon amour, & ma foy, ma mort, & ma valeur.
 Mais silence, ie voy Ægide qui s'approche.

ÆGIDE.

Tout le monde au logis est dessus le reproche,
 On blasme le sujet qui vous retient icy,
 Et de le penetrer chacun est en soucy;
 Ie viens vous aduertir que cette compagnie
 N'attend plus rien que vous pour la ceremonie.

LIGDAMON.

'As-tu perdu le sens? ne me cognois-tu point?
 Iuges-tu mon esprit capable de ce point?
 Ta bouche en cette affaire est-elle assez hardie
 Pour me solliciter de double perfidie?
 L'une en trompant qui croit ses destins bien meil-
 leurs,

L'autre en rōpant la foy que i'ay promis ailleurs,
 A genoux, insolent, & le regret en l'ame
 Demande le pardon d'un tort fait à Madame,
 Demande le pardon, perfide suborneur,
 D'un infame conseil qui repugne à l'honneur,
 Hal premier que ma foy soit i jamais violée
 Le vallon viendra mont, la montagne vallée,
 Le Soleil desreglé son ordre ira perdant,
 Et fera voir l'Aurore où se voit l'Occident.
 Ne m'en parle donc plus, mais plustost si tu m'ay-
 mes

Cherche & treuve vn remede à ces malheurs ex-

ÆGIDE.

[tremes.

Le remede d'un mal qu'on ne peut euiten
 Consiste à s'y resoudre & le bien supporter.

LIGDAMON.

Je ne veux de ce mal non plus que du remede.

ÆGIDE.

Mais sçachez que le sort à qui l'univers cede,
 Dont toute chose née obserue & suit les loix,
 Ne vous a pas laissé la liberté du choix,
 Et soit mal ou remede en fin il faut le prendre.

LIGDAMON.

Quoy! ce n'aud si meslé n'a-t'il point d'Alexandre?

*Ce labyrinthe icy d'où ie ne puis partir
N'a-t'il point de filet qui m'en puisse sortir?*

ÆGIDE.

L'esperance d'en voir vous est toute ranie.

LIGDAMON.

*Nullement, en couppant le filet de ma vie
Je trancheray celuy de ses difficultez,
Dont mon cœur affligé souffre les cruantez,
Et suiuant iusqu'au bout cette trame fatale
La mort comme Thesée ouuirace Dedale,*

ÆGIDE.

*Et voulez vous mourir plustost que d'espouser
Vne fille qu'un Dieu n'oseroit refuser?*

LIGDAMON.

Veux-tu qu'en s'abusant moy mesme ie l'abuse?

ÆGIDE.

[se,

*Je veux pour vous sauuer vous permettre vne ruse
Mais ruse qui resulte à son vtilité,
Voyant vostre merite & vostre qualité.*

LIGDAMON.

Que deuiendrait la foy si saintement iurée?

ÆGIDE.

*Cette foy ne doit pas estre considerée,
Vneillez sans vous fascher apprendre en peu de*

Qu'aujourd'huy la cōstance est la vertu des fots.

LIGDAMON.

*Turcuiens au blaspheme, il vaut donc mieux se
Orsus allons, Ægide, accōplir ce mystere, [taire.
Toyne me quitte point, mais me suiuent tousiours
Regarde, considere, entens tous mes discours,
Graue les dans l'esprit, & fais que ta memoire
Puisse fidelement enrapporter l'histoire,
Afin que des tourmens qu'on m'aura fait sentir
La cause en t'escoutant en ait du repentir.*

ÆGIDE.

Il se faudroit haster, l'heure est fort aduancée.

LIGDAMON.

Allons donc acheuer vne œuure commencée.

ÆGIDE.

Voicy nostre chemin, retournez sur vos pas.

LIGDAMON.

Le chemin que ie cherche est celuy du trépas.

SCENE DERNIERE.

SACRIFICATEUR. LA MERE.
 LIGDAMON. AMERINE. ÆGIDE.
 LES PARENS. SILVIE. LIDIAS.
 IVGE I. IVGE II. - IVGE III.
 LE MIRE.

SACRIFICATEUR.

GRands Dieux qui vous ioïez de l'Empire
 du monde
 Ainsi que d'une boule en sa figure ronde,
 Helas! que vos secrets sont obscurs & profonds,
 Et qu'il est malaisé d'y voir iusques au fonds,
 Qu'ils sont biẽ au dessus de la prudẽce humaine,
 L'œil le plus clairvoyant y perd et temps et peine,
 Car tous les accidens avant qu'estre aduenus
 Coulent par des sentiers qui nous sont inconnus,
 Semblables à de l'eau qui de loing fait sa course,
 Et qu'on ne voit qu'au lieu qu'on appelle sa source;
 Ou bien au trait volant qui n'est point apperceu
 Qu'il n'ait frappé le blanc que l'archer a conceu.

Que nous sommes trôpez souuēt par l'apparēce,
Tel gourmande la crainte avecques l'esperance
Au conible de la gloire, au plus haut du bonheur,
Qui du matin au soir perd la vie & l'honneur.
O Ciell! que tout est bien subiet à la fortune,
Tell'aura tousiours euē aduerse & importune,
Qui mettant dans la fange apres son compagnon
Se voit dessus la rouē & choisi son mignon:
Mais si l'on peut tirer vne preuue assuree
Comme vn mal violent n'a iamais de durēe,
Lidias eschappé nous en fournira bien,
Car dans le mesme tēps qu'il n'esperoit plus rien,
Et voyoit le trespas au bout de son espēe,
Auantageusement sa creance trompēe,
Sa Dame le deliure, & le rendant heureux
Le couronne en ce iour de myrthes amoureux.
Ha! l'hōneur de ton sexe, ô la gloire des femmes!
Vien vien, que ma main face vne ame de deux
Vien vien donc receuoir le loyer meritē
Par l'acte glorieux de ta fidelitē,
Vien gouster le plaisir qu'vn doux Hymē apporte
De son temple sacrē, ce Dieu t'ouure la porte,
Il a pris son flambeau, il n'attend plus quē toy;
Les Graces, & Venus, & Cupidon, & moy;

Te preparons icy la recompense deuë
 A la preuve d'amour que ton ame a renduë:
 Avancez couple cher, car vostre mal cessé
 Vous ordonne vn printemps apres l'hyver passé;
 Avancez couple cher, ma bouche vous conuie
 De venir commencer vne plus douce vie,
 Avancez couple cher, puis qu'à chaque moment
 Vous retardez d'autant vostre contentement;
 Avancez couple cher, l'occasion est chaulle,
 Et le temps qui s'enuole avec elle se sauue,
 Ne le perdez donc pas, mais apres tant d'ennuis
 Et tant de iours fâcheux goustez les douces nuits
 Qui donnent aux espoux la rose sans espine.
 Mais la troupe à la fin deuers moy s'achemine,
 Je voy ces deux amans que l'on conduit icy.

LA MERE.

Toy qui peux tout lier & deslier aussi,
 Ministre de nos Dieux, tableau de leur puissance;
 Estant dans le dessein de clorre l'alliance
 De ces deux que tu vois, fais qu'un nœud Gordien
 Puisse serrer leurs cœurs & contenter le mien.

SACRIFICATEUR.

Les Dieux qui peuent tout avec vn iuste tiltre.
 Nous ont pourtant laissé le franc et libre arbitre,
 Et dans

Et dans cette action où ie suis inuité
 Il faut premierement sçauoir leur volonté,
 Respondez, Lidias, voulez vous Amerine?

LIGDAMON.

[ne.

Ouy, Dieux! perfide mot, r'entre dans ma poitri-

SACRIFICATEUR.

Voulez vous Lidias, Amerine, à mary?

AMERINE.

Ouy, car rien que luy seul ie n'ay iamais chery.

SACRIFICATEUR.

Or dessus cet aduen d'amitié reciproque
 Qu'aucun empeschement legitime ne choque,
 Je vous cõioints ensemble, et vous prẽdrez de moy
 Cet anneau qui tout rond est symbole de foy.
 Puissent en euitant & riottes & pointes
 Vos deux cœurs estre ioints comme vos mains sont
 iointes.

Reste que Lidias prenne & donne vn baiser
 Qu' Amerine ne peut iustement refuser,
 Et que la coupe sainte en vostre main remise
 Vous beuuiez l'vn à l'autre apres la foy promise.

LIGDAMON.

C'est vn faire le faut, Ægide apporte moy

HI

Ce qui va signaler mon courage & ma foy.

ÆGIDÈ.

Tenez, Monsieur, voicy la coupe toute pleine.

LIGDAMON.

Puissent les immortels reconnoistre ta peine.

Dieux! qui lisez aux cœurs, qui sçavez quel ie suis,

Et qui n'ignorez point l'estat de mes ennuis,

Qui connoissez le tort qu'on fait à ma personne,

Veuillez le pardonner comme ie le pardonne.

AMERINE.

Icy nostre coustume & la loy d'amitié

Obligeroit vostre main d'en laisser la moitié.

LIGDAMON.

Me preserue le Ciel d'une faute pareille,

Le monde en vous perdant perdroit vne merueille,

Et Lidias vn iour revenant en ces lieux

Y mourroit de douleur n'y voyant plus vos yeux.

AMERINE.

Ce discours ambigu me fait pâlir de crainte,

Au nom de nostre amour dévelopez sa feinte.

LIGDAMON.

Ie le veux & le dois, escoutez ce propos

Qui nous met vous vivant & moy mort en repos.

Sachez donc que ie suis tout autre qu'on ne pense,
 Si bien que cet abus de la foy me dispense,
 Ne pouvant vous auoir sans double trahison,
 Ma bouche a pris la mort en prenant du poison.

LA MERE.

O Dieux! qu'ay-ie entendu; soustenez-moy, ie

ÆGIDE. [pâme.

Terre entr'ouure tes flâcs pour engloutir mō ame,
 Voyant que par ma main il s'est empoisonné.

SACRIFICATEUR.

Fuyons helas! fuyons vn temple profané.

AMBRINE.

O tygre sans pitié, ha! monstre abominable,
 Qui t'a fait conceuoir vn projet si damnable?
 Las! si-tu voulois rōpre & fausser nostre amour,
 Que ne me disois-tu de me priuer du iour?
 Les Dieux me soient tesmoins que pour sauuer ta
 l'aurois par mon trépas assouuy ton ennie, [vie
 Ma fin t'auroit remis en cette liberté
 Que te fait regretter ton infidelité,
 Et ton crime amoindry ne seroit qu'homicide,
 Au lieu qu'en te perdant tu fais vn parricide,
 Qui dans l'amour que i'ay me tourmente plus forte

Que ne feroient cent morts iointes en vne mort.

LIGDAMON. [treme

*Vouliez vous que mon cœur par vne offence ex-
Allast confesser d'estre vn autre que soy mesme?*

AMERINE.

*Veux tu par vn discours traistre, malicieux,
Abuser ma memoire & démentir mes yeux?*

LIGDAMON.

*Nature quelquefois se ioue en ses ouvrages,
Formât de mesmes traits deux differens visages.*

AMERINE.

*Hal le bon Philosophe, ô gloire des esprits!
Et depuis ton depart qui t'en a tant appris?
La fraude seulement fut ton maistre d'escole.*

LIGDAMON. [le?

*Dessus quoy fondez vous cette erreur qui m'asso-
Comment peut on partir d'où l'on ne fut iamais?*

AMERINE.

Ingrat, rougis-tu point de mentir deormais?

LIGDAMON.

Faiçtes que la raison à la fin vous regisse.

AMERINE.

Tuy fiero promissamente que ta destra rougisse

Du plus fidelle sang que le Ciel ait connu;
 Viste dépesche toy de voir mon cœur à nu,
 Et si mon amitié parfaite me demeure
 Que ton œil me r'anime afin que ie remeure.

LIGDAMON.

A quoy bon ce discours? vous bastissez en l'air,
 Lidias est absent, on ne luy peut parler.

AMERINE.

Persiste-tu meschant à cette menterie?

LIGDAMON.

Persistez vous toujours en vostre resuerie?
 Quel malheur est le mien dās ces fascheux propos,
 De ne pouuoir mourir seulement en repos,
 La Parque m'ostera de cette tyrannie.

AMERINE.

Tu crois donc par ta fin voir ta peine finie,
 Hal tu te trompes bien, ie vay par mon trépas
 Dans le Cocite affreux accompagner tes pas,
 Me pendre à tes costez, & t'estre inseparable,
 Afin de pouuoir mieux t'affliger miserable,
 Afin qu'en me voyant vn remors eternal
 Tourmente incessamment ton esprit criminel.
 Mais c'est trop discourir, sus d'une main hardie

Il faut mettre vne fin à nostre tragedie.

LIGDAMON.

Amis empeschez la d'un si mauvais dessein.

AMERINE.

*Ce secours est tardif, i'ay la mort dans le sein:
Et bien ta perfidie est-elle satisfaite?*

*N'as-tu pas obtenu ce que ton cœur souhaite?
Assuré de ma perte ores va-t'en cherchant
Quelque contrepoison pour sauuer vn meschant.*

LIGDAMON.

*L'atteste derechef la supreme puissance
Que iamais ie ne fus de vostre connoissance.*

AMERINE.

*Ie ne te connois point? infidele mocqueur,
Scache que i'ay gardé ton portrait dans le cœur,
Ouvre moy l'estomach, tu verras ta peinture
Qu'Amour pour mō malheur scauāt en portrai-
Y graua tellement qu'il te fait apparoir [ture
Aussi bien là dedans comme dans vn miroir:
Ie ne te connois point? tu veux dire peut-estre
Que chāgeant tous les iours on ne te peut cōnestre;
Las! apprens à regler cet infame discours,
Ton visage est constant, mais non pas tes amours.*

LIGDAMON.

*Abusée aujourd' huy des traits de mon visage,
Comme Pigmalion vous aimez vne image,
Image qui peut moins encor vous secourir,
Car la sienne eut la vie, & ie m'en vay mourir.*

AMERINE.

*Image es-tu vrayment faite du tronc d'vn arbre,
Dont la froideur dispute avec celle du marbre,
Insensible tableau qui nous est presenté
Pour monstrier la laideur de l'infidelité; [me,
Mais non, ie m'extravague en ma douleur extreme.
Tu n'es point son portrait, car tu l'es elle mesme,
Et ta fin en ce iour obligel' vniuers
Le deschargeant du faix d'vn monstre si peruers.*

LIGDAMON.

*La mort dans peu de temps esclaircira ce doute,
Au moins si nos esprits prennent la mesme route.*

AMERINE.

*Ne l'imagines pas, les fideles amans
S'esloignent de celuy qui suit les changemens.*

LIGDAMON.

*Trop de fidelité me va couster la vie,
L'en appelle à tesmoin le Ciel & ma Silvie.*

H iij

AMERINE.

Tygre dont le peché ne se peut trop blasmer,
 Adore la dans l'ame, & sans me la nommer,
 Ce nom me desespere autant comme il te touche.

LIGDAMON.

Ce beau nom a passé de l'esprit à la bouche.

AMERINE.

Et de là poursuiuant ton iniuste rancœur
 Ce nom, ce fascheux nom m'a transpercé le cœur.
 Hélas! qui vit iamais auanture pareille,
 Le poison par la bouche & la mort par l'oreille?

LIGDAMON.

Ægide soustiens moy, le venin serpentant
 Me rampe dans le cœur que ie sens palpitant,
 La parole me manque, & ma force succombe,
 Approche, couche moy, ie n'en puis plus, ie tombe.

AMERINE.

Perfide arreste vn peu, desia près de partir
 Mon esprit n'attendoit que le tien pour sortir,
 Mon œil appesantyne ne te scauroit plus suivre,
 Et ne te voyant pas qu'ay-ie affaire de viure,
 Puisque ie ne viuois sinon que pour te voir?
 Las! de me soustenir ie n'ay plus le pouuoir.

LIGDAMON.

Reua-t'en en Forests, Ægide, vers ma Dame,
 Dis luy que dans ma cendre encor veuit la flame,
 Et que pour ne fausser ce que i' auois iuré
 le suis mort en martyr de son œil adoré.

Adieu, ne pleure point, assure cette belle
 Que mon dernier soupir n'est sorty que pour elle.

AMERINE.

Puisque ie te voy mort, i' esprouue en mon trépas
 Que mesme la douleur a par fois des appas.

ÆGIDE.

Quiient passe,
 Dieux! ils sont tous deux morts, leur couleur de-
 Ces levres de corail se changent en opale,
 La rose cede aux lys, & leurs traits effacez
 N'ont plus que la beauté qui reste aux trépassiez;
 Ils sont sans mouuement, la chaleur diminuë,
 L'ame a pris vne sente à nos yeux inconnuë,
 Et ne nous a laissé qu'vn tronc sans sentiment,
 Qui ne demande plus que le seul monument.

Amis, dans la foiblesse où la douleur m'engage
 Faites que par vostre main au besoin me soulage,
 De ces trois corps priuez du celeste flambeau
 Portons la mere au lit & ces deux au tombeau.

*Mais pour faire sçavoir leur funeste aventure
Allons graver ces mots dessus leur sepulture.*

E P I T A P H E.

Cy gist qui prefera sa parole à sa vie,
Cy gist qui signala son amour du trépas,
L'un aimoit vn rocher pésant aimer Siluie,
L'autre aimoit vn tableau qu'elle creut Li-
Ainsi dans le mal qui les tuë [dias.
Ils sont semblables en ce trait,
Quel'un meurt pour vne statuë,
L'autre finit pour vn portrait.

L A M È R E.

*Qui redonne à mes yeux la lumiere importune?
Me veut-on faire viure apres mon infortune?
Helas! quittez amis, ce friuole dessein,
L'arracherois plustost le cœur hors de mon sein:
Où portez vous ce corps chef-d'œuvre de nature?
Le croit-on mettre seul dedans la sepulture?
S'est-on imaginé que ie demeure icy?
Non non, vous vous trôpez, i'y veux entrer aussi.*

Æ G I D E.

Trop ingrante Siluie, ô fille inexorable,

Dont l'otgueil a causé ce malheur deplorable,
 Puisse-tu recevoir pour loyer mérité
 Tout ce qui doit punir vne meschanceté,
 La peste, le poison, le fer, la flame, & l'onde,
 Que tous ces maux en vn t'arrachent de ce monde;

Ou bien pour mieux punir ton esprit criminel
 Vy pour mourir tousiours d'un remors eternal.

LIDIAS.

Ce bruit confus m'estõne & me force à me plain-

SILVIE. [dre.

Moy qui n'espere riẽ, ie ne scaurois rien craindre.

ÆGIDE.

Quel prodige m'attaque & me vient estouffant?

LA MERE.

Halie tremble, ô! ie voy l'ame de mon enfant.

LIDIAS.

Ton Amerine est morte, il faut que tu l'imites.

SILVIE.

Je reste comme vn fer entre deux calamites,
 Qui ne scait incertain de quel costé pancher.

ÆGIDE.

Noir esprit des enfers, as-tu pent d'approcher?

Au sortir des rigueurs de l'eternelle flamme [me?
 Peux-tu biẽ craindre vn corps dõt tu possedes l'a-
 Voy, tygresse, vn amant qui pour l'amour de toy
 Vient de perdre la vie en conseruant sa foy:
 Et vous qui la suinez, chere ombre de mō maistre,
 Si parmy les viuans où ie vous voy paraistre
 Vous auez quelque chose encor à demander,
 Sgachez que vostre voix me peut tout cōmander.

LIDIAS.

Destins impertinens qui me faites la guerre,
 Que vous conduisez mal les choses de la terre,
 Tout va dans le desordre en ce malheur recent,
 Vous sauuez le coupable & perdez l'innocent:
 Amerine mon cœur, mon vniue pensẽe,
 Reuenez en l'estat où ie vous ay laissẽe,
 C'est par où vostre amour ie desire esprouier:
 Non ne reuenez pas, ie m'en vay vous treuuer,
 L'expire en ce soupir sur vos leures descloses,
 Et laisse mon esprit dans ce tombeau de roses.

SILVIE.

Ligdamon, Ligdamon, aujourd'huy ie dois voir
 Si i'eus dessus vos sens vn absolu pouuoir,
 Vous m'auuez cent fois dit que la voix de Silvie

Pourroit vous rappeler de la mort à la vie,
Et que malgré le sort qui commande aux humains
Vostre destin estoit enfermé dans mes mains;
Sus donc, cher Ligdamon, paroissez véritable.
Mais las! ce vain discours n'a rien de profitable,
Les effroyables lieux où vous faites séjour
Faciles à l'entrée n'ont jamais de retour.
Toy qui suivis par tout sa fuite infortunée,
Fidèle serviteur, tranche ma destinée,
Venge ton maistre mort du mal qu'il a souffert,
Voy comme à ce dessein l'estomach t'est offert,
Ouvre le d'un poignard, & par tes iustes armes
Messe vn fleuve de sang à celui de mes larmes.
Mais pourquoy vers ton bras me voit-on recourir?
Le mien suffit-il point à me faire mourir?
Ouy ouy, cher Ligdamon, reçois cette allegeance,
Que d'où vient ce malheur partira la vengeance,
Vostre bras que le mien. Mais ie sens que la mort
Est plus favorable avecques moins d'effort.

ÆGIDE.

Ie ne sçay que iuger d'une telle aventure.

LA MERE.

L'esperance & la peur me donnent la torture.

SACRIFICATEUR.

Je l'ay veu, Messieurs, aualler le poison.

IUGE I.

Que l'amour est vn mal qui trouble la raison.

IUGE II.

Le plus fort iugement cede à cette manie.

IUGE III.

Ouy, puis que c'est vn Dieu sa force est infinie.

SACRIFICATEUR.

*Iuste Ciel quel prodige! arrestez, Senateurs,
Je doute si mes yeux ne sont point des menteurs.*

IUGE I.

Je voy Lidias mort à costé d'Amerine.

IUGE II.

Et ie le voy viuant, ou ie me l' imagine.

IUGE III.

*Vn tesmoignage tel ne se peut recuser,
Pere c'est vn demon qu'il faut exorciser.*

SACRIFICATEUR.

*Esprit quel que tu sois, dont la forme est tirée
De matiere terrestre ou de substance aerée,
Au nom de Iupiter pour finir mon soucy,
Parle, responds, dis nous ce que tu fais icy.*

LIDIAS.

Pere vous vous trompez, ie ne suis qu'un coupable
 Qui souffre mille maux dedans un corps palpable,
 Je suis ce Lidias qu'un meurtre auoit banny,
 Et ie vous le r'amene afin qu'il soit puny.

ÆGIDE.

Et bien, Iuges cruels, vous disois-ie mensonge?

LA MERE.

D'un abysme profond en l'autre ie me plonge.

SILVIE.

Qu'on me donne la mort, ie l'attends à genoux.

IUGE I.

Mais que veut bien ce Mire accourant deuers nous?

LE MIRE.

Illustres Senateurs, vous Pere venerable,
 Je viens vous faire voir vne chose admirable,
 Car ie veux retirer ces amans du trépas.

IUGE II.

Parle plus clairement, nous ne t'entendons pas.

LE MIRE.

Scachez que ce guerrier estant lassé de viure
 Hier au soir seul à seul se mit à me poursuiure,
 Me pressa de m'estre du prison dans le vin

Que ie deuois fournir au service diuin,
 Illoignit des presens aux charmes de sa plainte,
 Presens que i' acceptay pour colorer ma feinte,
 Sçachât bien qu'vn torrent que l'on veut arrester
 Se doit vaincre en cedant au lieu de l'irriter:
 Doncques ie luy promis l'effet de sa demande,
 Mais bien loing de cōmettre vne faute si grande,
 Esperant que le Ciel luy seroit plus benin,
 I'y mis de l'opium, & non pas du venin:
 Vous le verrez des sens reprendre vn libre vsage,
 Arrosant de cette eau l'vn & l'autre visage.

I V G E I.

Je confesse en ce point que ie manque de foy.

I V G E II.

Cette merueille, amy, ne peut entrer chez moy.

I V G E III.

Que ton nō seroit mis en vn haut point de gloire.

S A C R I F I C A T E U R.

Sans voir ce beau miracle on ne sçauroit le croire.

S I L V I E.

O Dieux! le sentiment reuiet à Ligdamon,
 Je sens battre son cœur & mouuoir son poulmon,
 Il commence desia d'entr'ouuir la paupiere.

LIDIAS.

Mon astre pour encor me cache sa lumiere,
 Mais l'Aurore en ce teint qui reparoist vermeil
 M'assure que bien tost nous verrons le Soleil.

LA MERE.

Secourable Esculape, helas! ie suis ravie.

ÆGIDE.

Ie dois à son secours le reste de ma vie.

LE MIRE.

Ie suis aussi content comme vous resiois.

LIGDAMON.

Quel objet se presente à mes yeux esblouis?
 Ie croyois que l'enfer fust couuert de tenebres,
 Que l'on n'y rencontrast que des choses funebres,
 Que ce fust vn séjour d'horreur & de tourment;
 Et i'y voy l'allegresse en son propre element.
 Pitoyable fantosme, objet digne d'enuie,
 Qui n'avez rien d'egal que la belle Silvie,
 Puisque vous tesmoignez me vouloir secourir,
 Que ie me croy heureux de m'estre fait mourir.

SILVIE.

Retirez vostre esprit hors d'une erreur si forte,
 Car vous estes vivant, & ie ne suis pas morte.

LIGDAMON.

Le poison que i'ay pris m'esclaircit de ce point.

SILVIE.

Vous l'avez bien creu tel, mais ce n'en estoit point.

LIGDAMON.

Qui vous feroit venir dedans cette contrée?

SILVIE.

Vn Dieu qui dās mon cœur a sceu treuver entrée.

LIGDAMON.

Dites moy donc comment, soulagez mon soucy.

SILVIE.

Ce discours se reserve en autre lieu qu'icy

AMERINE.

*Grands iuges infernaux, si l'equité reside
En ce noir tribunal où Radamanth preside,
Condamnez ce meschant à brusler nuit & iour.*

LIDIAS.

*Je suis assez bruslé des flammes de l'amour,
Voyez, belle Amerine, avec toute assurance
Comme l'on s'est deceu dans vne ressemblance,
Souffrez que ie vous monstre, & sans me refuser,
Que les morts comme moy scauent l'art de baiser;*

LIGDAMON.

*Sauueur de quatre Amans, que vostre tromperie
A sagement conduit l'excès de ma furie,
Disposez librement de mon foible pouuoir.*

LE MIRE.

L'ay pris ma recompense en faisant mon deuoir.

LA MERE.

*Le me iette à vos pieds, demy Dieux de ce monde,
L'implore pour mon fils vne grace seconde.*

AMERINE.

*Et moy le cognoissant ie demande l'effcte
Du priuilege acquis & qui reste imparfait.*

IUGE I.

En faueur de ce iour le meurtre ie pardonne.

IUGE II.

Mon sentiment va là.

IUGE III.

Pour ma voix ie la donne.

LA MERE.

Iuges, mille mercis.

AMERINE.

Pour un pardon si doux.

I ij

LIDIAS.

Tout mon sang esparagné se respandra pour vous.

IUGE I.

Generoux Ligdamon, le Senat vous conjure

Excusant son erreur d'en oublier l'iniure,

Et pour la reparer en certaine façon

Vous & vostre Escuyer sortirez sans rangon.

LIGDAMON.

Je promets ne garder dedans la fantaisie

Que le seul souuenir de vostre courtaisie.

SILVIE.

Vous m'avez obligé en l'ayant obligé.

ÆGIDE.

Je suis aussi ioyeux que i'estois affligé.

LIDIAS.

Vous à qui mon visage a fait vn mal extreme,

Disposez de mon bien comme du vostre mesme.

LIGDAMON.

Semblables de la face & pareils de desir

I'aurois en vous seruant vn souuerain plaisir.

AMERINE.

La rougeur vous baisant me reproche mon vice.

SILVIE.

Et ma foy vous promet vn eternal service.

LA MERE.

Vous nous ferez l'honneur de prendre la maison.

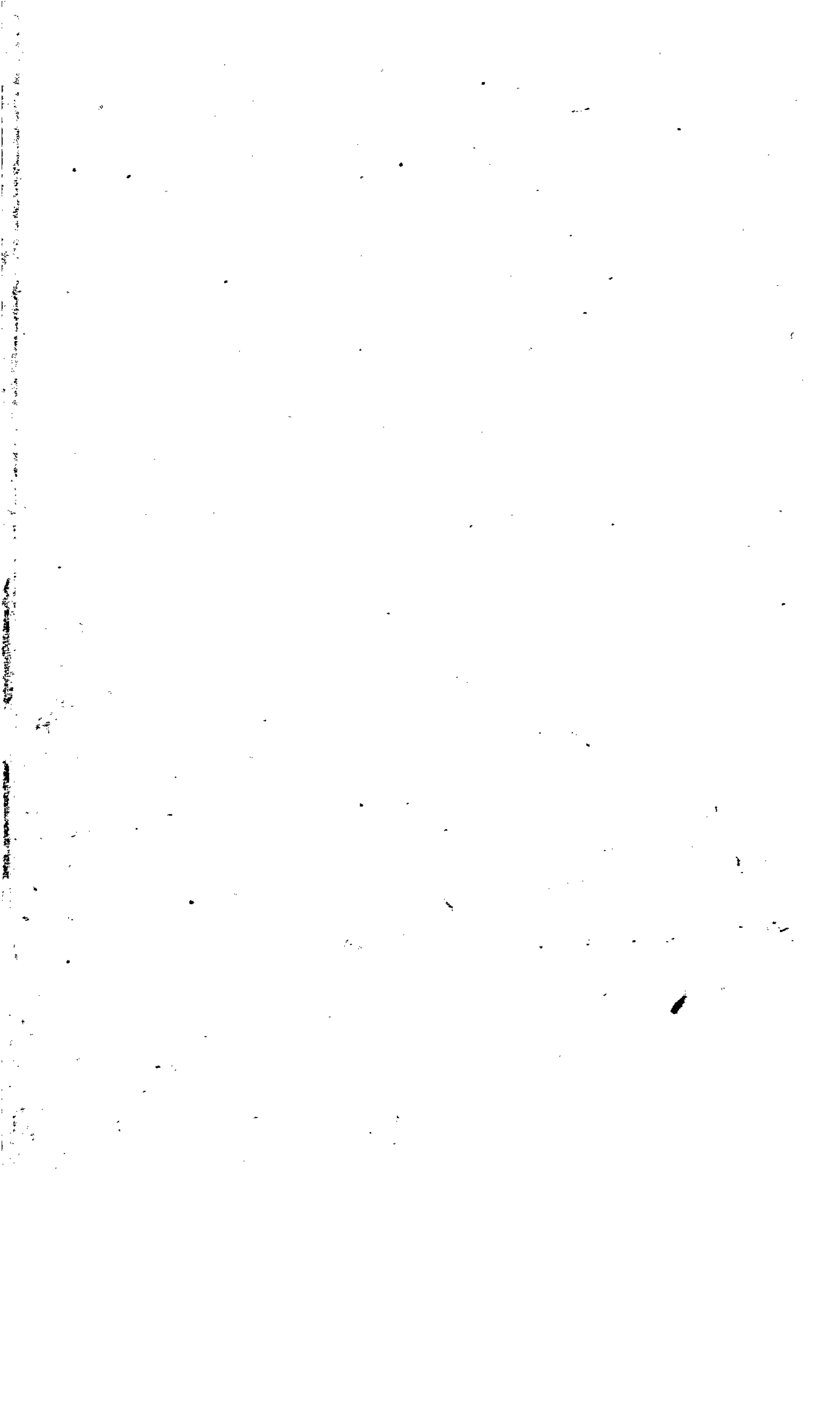
LIGDAMON.

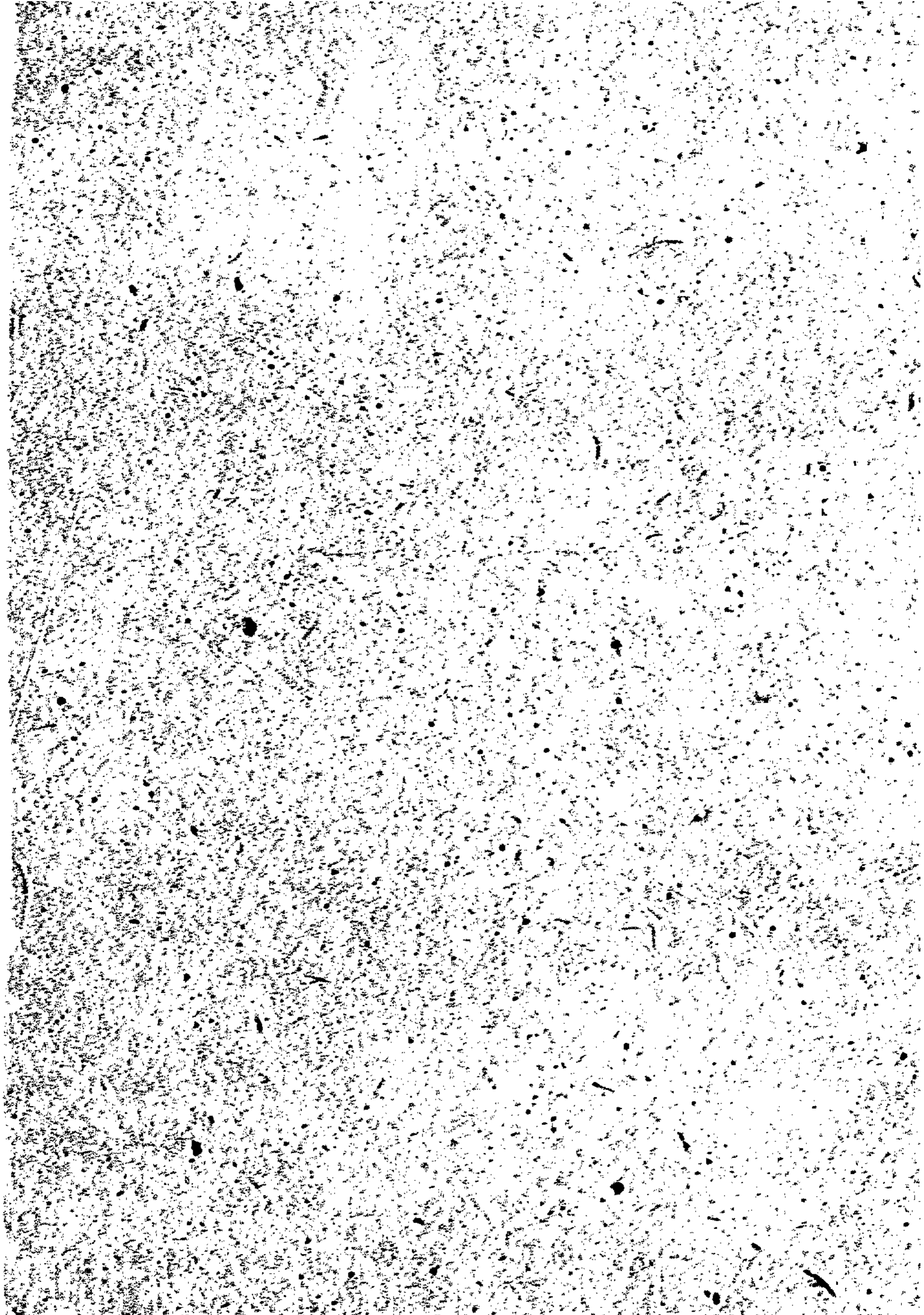
Vous pouvez commander avec iuste raison.

SACRIFICATEUR.

*Allez combler vos cœurs d'allegresse infinie,**Mon pouuoir vous absout de la ceremonie,**Je vous conioints tous quatre en cet heureux moment,**Certain que vous donnez vostre consentement;**Allez noyer vos maux dans vn fleuve de ioye,**Le reste de vos iours soit deuidé de soye,**Que iamais la discorde à vos propres despens**Ne glisse en vostre couche aucun de ses serpens:**Mais pour eterniser vne si belle histoire,**Il faut dedans ce Temple offrir à la memoire**Vn marbre qui conserue avec la verité**Ce merueilleux succès à la posterité.*

FIN.







AUTRES
ŒUVRES
DE
MONSIEUR
DESCVDERY.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS TARGA, au premier
pilier de la grand' Salle du Palais,
deuant les Consultations.

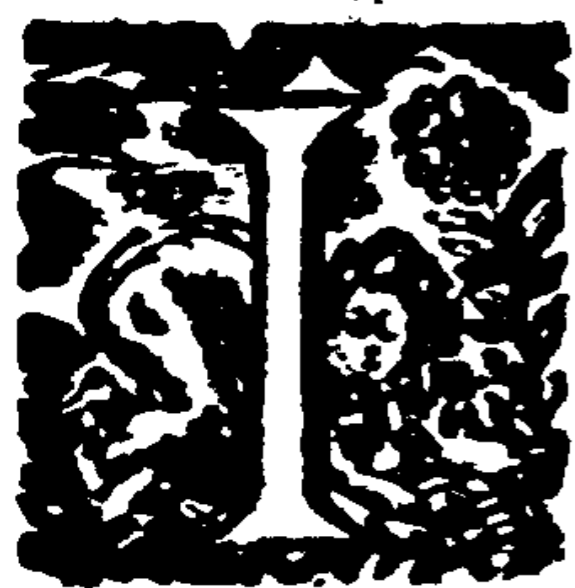
M. DC. XXXI.

Avec Privilege du Roy.



ENCORE VN MOT

D'AVIS.



Je te donne ce Meffange, pour diuertir ton esprit, après la lecture de ce Poëme de longue haleine. Si ie n'auois laiffé mes papiers dans vne Prouince dont le malheur me defend l'entrée, ie t'aurois fait voir plus de bonnes choses ou plus de sottises: ie te laiffe le iugement libre là dessus, & ne te prie d'excuser de fautes que celles de l'impression. Adieu.



LA
TEMPESTE.



A Pres que la Destinée
Eut ordonné de partir
A cette ame infortunée,
Qui meut le corps d'un martyr;
Thirsis pour sortir du monde
Fut abandonner sur l'onde
Le plus ferme des Amants,
Et prit sans raison pour guide
L'element le plus perfide
De tous les quatre Elements.

Son œil d'où part vne source
Capable de l'abismer,
Ainsi que l'eau fait sa course
Le conduisit à la Mer:
Qui pour l'heure sans orage
Auoit desguisé sa rage,
Et masqué ses passions:
Et sans parestre fachée,
Elle portoit la nichée
Des amoureux Alcions.

Assez proche de l'Auerne
Boré dormoit sans souffler,
A peine dans sa caverne
L'eust-on entendu ronfler:
Zephire seul de la troupe
S'en venoit baiser la Poupe
Du Nauire dans le port,
Et se ioüant à l'enseigne
Dit au Nocher qu'il ne craigne,
Parce que son frere dort.

Trompé de cette parole

*On leue l'ancre à l'instant,
Il semble que la Nef volle
Plus qu'elle ne va flottant:
Thirsis dans vn dueil extreme
Se sent separer soy mesme
Pour suivre l'objet vainqueur:
Et le vaisseau qui l'emporte
N'a qu'une personne morte,
Puis qu'il a laissé son cœur.*

Il voudroit sur le rivage

*Voir ses os ensevelis,
Afin d'avoir l'avantage
De n'esloigner pas Philis:
Mais cette esperance est vaine,
Desia la terre-lointaine!
N'apparoit plus à ses yeux;
Quoy qu'il se tourne en arriere,
Rien ne s'offre à sa paupiere,
Si ce n'est l'onde & les Cieux.*

*En mesme temps l'air se trouble,
Et se fait voir obscurcy,
Vn certain bruit se redouble
Dont le Nocher est transsy:
Le cordage s'entre-choque,
Et desia le vent se mocque
Du Pilote & du tymon,
Dont en vain la main s'efforce
De contre-quarrer la force
De ce volage Demon.*

*Fris courbe dans la nuë
Son arc bizarre en couleurs,
Dont la figure cornuë,
Ne presage que malheurs:
Et le Nautonnier remarque
Que le Dauphin suit sa barque
Par des cercles qu'il voit bien:
La le Navire s'écarte,
Boussole, compas ny carte
Ne luy serrent plus de rien.*

Ulysses n'ose en ces allarmes
De pleurs son mal soulager,
Craignant que l'eau de ses larmes
N'aidast à le submerger:
Et sachant que d'ordinaire
Ce sont les vents en colere
Qui font la vague escumer,
Dans l'excès de cette peine
Il retenoit son haleine
De peur d'irriter la mer.

Le Ciel est noir, l'onde est noire,
On ne se scauroit plus voir,
Et l'air enflé de trop boire
Se creue, & met à pleuvoir:
Les voiles sont amenées,
Les cordes abandonnées
Se meslent confusément:
Les Mariniers en prieres
N'osent ouvrir les paupieres
Pour ne voir leur monument.

Cent traits de flame ondoyante
Semblent disputer entr'eux
Avec la vague aboyante
Ce Navire desastreux:
Et le Nocher qui s'estonne
D'entendre que la mer tonne,
Et de voir les Cieux mouillez,
Croit que la Nature entiere
Retourne en l'horreur premiere
Des Elemens embrouillez.

Ces esclairs que le Ciel darde
Chassent l'ombre de la nuit,
L'œil effrayé les regarde
Comme avant-coureurs du bruit:
Aussi tost l'esclat de foudre
Brise, rompt, & met en poudre
Et Pilote & Gouvernal:
Et ce fantasque Tonnerre
Se plut à casser le verre
Des vitres & du Fanal.

Alors les subiets d'Eole
En abandonnant leurs fers
Portoient la Nef iusqu'au Pole,
Et l'engouffroient aux Enfers:
Ils la heurtent, ils la bersent,
Faschez qu'ils ne la renuersent;
Ils l'esleuerent si haut,
Qu'en cet accident funeste
la le Nauire celeste
Se preparoit à l'assaut.

La Chiene de soif bruslée
Qu'aux Cieux on voit esclairer,
Si l'eau n'eust esté sallée
Eust pu se desalterer:
La Vierge craintiue & morne
Monta sur le Capricorne
En fuyant de sa maison;
Et dans la vague importune
Le Mouton courut fortune
A cause de sa maison.

On vit au Ciel vne bresche
Par où l'immortel Archer
Aussi viste que sa fleche
Se darda, pour se cacher:
Et parmy ces violences
Dans les deux iustes Balances
L'on vit flotter les Lumeaux,
Qui durant cette auanture
Auoient la mesme posture
De la vigne, & des ormeaux.

L'inimitié naturelle

Du Taureau, & du Lyon
Finit avec la querelle
Du Cancre, & du Scorpion:
Ces quatre animaux ensemble
Dont le plus courageux tremble
A l'abord de ce vaisseau,
Craignant qu'il ne les esclase
Se mirent tous dans le vase
Qu'auoit quitté le Verseau.

La Mer s'esleue si fiere,
Et s'enfle en tant de façons,
Qu'au cercle de la lumiere
On vit plus de deux Poissons:
Dessus la vague hautaine
Vne effroyable Baleine
Vint s'embarasser au mast,
Mais vn foudre qui le coupe
En pensant perdre la troupe
Fit qu'elle ne s'abysmast.

L'on iette aux ondes rebelles
Afin de se descharger,
Coffres, lits, table, escabelles,
Sans garder rien à manger:
Lors la vague en fait parade,
Et pour derniere algarade
Les poussant contre vn escueil
Herissé de mille poinctes,
Chacun avec les mains ioinctes
Crut aborder le cercueil.

*Les Nochers sans esperance ,
Prennent vn espoir trompeur ,
Et font naistre l'assurance
De leur excessiue peur :
Ils sortent tous de la Barque ,
Pensant éuiter la Parque
Par l'esquif, & l'auiron ,
Mais d'vn coup , la mer trop forte ,
Depuis leur Bateau les porte
Iusqu'à celuy de Caron.*

*La Nef que le vent maistrise
S'en va cependant heurter
Contre ce lieu qui mesprise
La foudre de Iupiter :
Le choc esclatte , & l'oreille
N'oit point de rumeur pareille
A ce fracas de vaisseaux ,
Quand la fortune irritée
Se plaist à se voir portée
Dans leur débris , sur les eaux.*

Thirsis en cette auanture
Plus ferme que le rocher,
Se mit en main la peinture
De l'objet qu'il a s'icher:
Et luy dit, Toy qui disposes
A ton gré de toutes choses,
Recule vn peu mon tombeau:
Belle Reine de mon ame
Je veux mourir dans la flame,
Sauue moy doncques de l'eau.

Dés qu'il monstra cette image
Il vit esclaircir les Cieux,
Qui pour voir ce beau visage
Entr'ouurirent deux mille yeux:
L'air deschira tous ses voiles,
Il vit briller les estoiles
Auecques des rayons d'or,
Et la fin du mal certaine
Luy fit voir dessus l'Antene
Luire Polux & Castor.

Desia la mer se resserre
En corrigeant son pouuoir,
Et ne va plus en la terre
Hors des bornes du deuoir:
Son escume se dissipe,
Et si l'onde s'émancipe
De chocquer la Nef au bord,
C'est tousiours de telle sorte
Que ce mouuement la porte
Loing du roc, & près du port.

Tout est en profond silence
Prés de ce diuin aspect,
Le vent n'a point d'insolence
Qui ne se change en respect:
Sa fureur deuiet discrete
Par vne flamme secrette
Qu'il allume en soupirant:
Et lors que Neptune ordonne
A ce vent, qu'il l'abandonne,
Il ne part qu'en murmurant.

Ce portrait (que tout adore)
Par l'esclat d'un teint vermeil
Ressembloit si bien l'Aurore
Qu'il fit leuer le Soleil:
Et cette belle Courriere
Se voyant rester derriere,
Sans aller voir son amy,
En pleurant rouge de honte,
Taschoit avecques ce conte
D'esveiller son endormy.

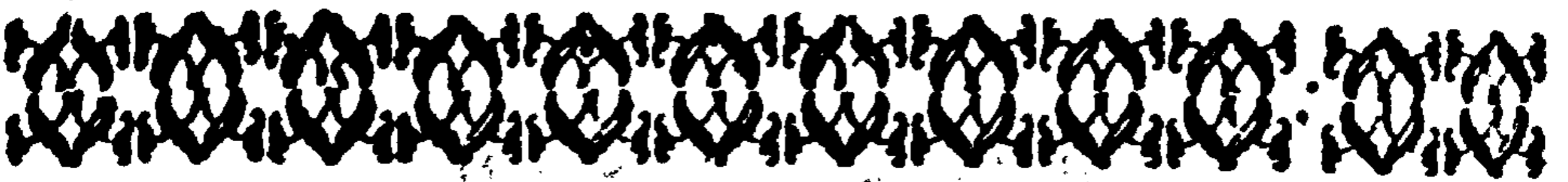
Neptune dans son carrosse
Marche & galoppe devant,
Ne laissant pas vne bosse
En tout ce chemin mouuant:
Triton de sa trompe ioüe,
Glaucque mene par la Proüe
Cette Nef dessus les flots
Iusqu'ou cet Amant desfire.
O le fortuné Nauire
Où les Dieux sont Matelots!

En fin cette Barque arrive
 Aussi viste comme vn trait,
 Thirsis saute sur la rive,
 Et renferme son Portrait:
 Les Dieux marins se retirent,
 Mais en s'en allant ils dirent,
 Qu'ils aimeroient mieux aimer
 Cette incomparable fille,
 Que celle qu'une coquille
 Fit naistre au bord de la Mer.

Belle Philis, dont les charmes
 Aussi puissans qu'ils sont doux,
 Ont fait mettre bas les armes
 Aux flots, amoureux de vous;
 Voyez dedans mon ouvrage
 Le tableau de ce naufrage
 Dont vous m'avez conserué:
 Pour payer ce bon office,
 Je vous offre en sacrifice
 Ce que vous avez sauué.

*Mais apres cette merueille
Que vous auez faite en moy,
Ma Philis ie vous conseille
D'en voir vne autre en ma foy:
Recompensez ma constance,
Car si vostre resistance
Continnë à me fascher;
Je diray par tout le monde,
Elle est moins douce que l'onde,
Et plus dure qu'un rocher.*





L'ABSENCE.



LOing du doux objet de flamme,
 Tous mes sens en rebellion,
 Font qu'en approchant de Lyon
 Je porte le desir dans l'ame
 De rencontrer, pour la fin de mon mal,
 Non la ville, mais l'animal.



Fourriere du iour, belle Aurore,
 Qui ne paroïs rouge en ces lieux,
 Que pour auoir veu les beaux yeux
 De cette Nymphe que i'adore,
 Chaque matin en pleurant de soucy,
 Dis que i'en fais autant icy.



Beau Soleil si tu me veux plaire
 Tire la bride à tes Chevaux,
 Dis au sujet de mes travaux
 Qu'aussi tost que tu nous esclaire
 La premiere eau que tes rais font seicher,
 C'est mes yeux qui vont l'espancher.



Toy qui caches dessous tes voiles,
 Le sommeil, pere du repos,
 Silence, ennemy du propos,
 Si Philis regarde aux Estoiles,
 Qu'elle les conte, en tes plus sombres nuits,
 C'est le nombre de mes ennuis.



Arbres où sans beaucoup de force
 J'ay gravé le nom du vainqueur,
 Jurez luy que j'ay dans le cœur
 Ce que vous avez sur l'escorce,
 Mais mieux encor Amour l'a sceu tracer,
 Car on ne sauroit l'effacer.



Roch dont la pointe est dans la nuë,
 Et le fondement aux enfers,
 Si celle qui me tient aux fers
 Craint que mon ardeur diminuë,
 Proteste luy pour marque de ma foy,
 Que ie suis plus ferme que toy.



Beau Parterre que la Nature
 Couure de roses & de lys,
 Assurez vn peu ma Philis
 Que vous auez veu sa peinture,
 Et pour monstrier que ce discours n'est feint,
 Dittes luy qu'elle à vostre teint.



Echo qui redis dans ces Roches
 Les derniers accents de la voix,
 Si ma Philis vient en ces bois
 Parle premiere à ses approches,
 Fais luy serment que durant mon sejour
 Tu n'as raisonné que d'amour.



Fleuve qui vas cherchant ton estre,
Incertain d'où tu fus esclos,
Porte en Avignon sur tes flots
Mon esprit, mon cœur & ma lettre,
Lis le dessus, rends les, suivant ce vers,
AV PLUS BEL OEIL DE L'VNIVERS.



Bref Aurore, Soleil, Silence,
Arbres, Rocher, gentilles Fleurs,
Echo, Rosne enflé de mes pleurs,
Parlez, faites vous violence,
C'est à vous seuls que ie monstre mes soins,
Soyez en donc les seuls tesmoins.





LE MIROIR

ENCHANTE'.



*A*ccablé de douleur, l'ame toute insensée,
Par vn chemin confus autant que sa
pensée,

*Le deſaſtré Thirſis arriue au pied des Mons
Où la vieille Graſinde inuoque les Demons:
Les fantoſmes volans, le Spectre eſpouventable
Qui fait gemir les bois ſous ſa voix lamentable,
Ny le ris des Lutins, ne ſceurent empeſcher
Ce malheureux Amant de grauir ce rocher:
Il s'engouffre à l'inſtant dans la gueule d'un antre
Que la roche recelle au plus creux de ſon centre,
Et dedans ce ſejour eſloigné des humains
L'œil n'y ſervant de rien il ſe guide des mains,
Juſqu'à tant qu'il rencontre vne Table voiſine
Où bruſloit avec peine vn flambeau de reſine,
Dont la ſombre clarté n'eſt propre que pour voir*

es Larves que r'appelle vn magique sçavoir.
 Là se voit vn monceau de mille herbes menuës,
 Ille boettes d'onguens, cent gōmes inconnuës,
 es plumes de hibou, des ceruelles de chats,
 es serpens suffoquez dans des sales crachats,
 es vases to^d rēplis des fleurs qu'ont les pucelles,
 Quatre pots de cette eau qui sort par les aisselles,
 Des images de cire, & du poil frais tondus
 sur l'infortuné chef d'vn infame pendu:
 Amoitié d'vne estole, & du parchemin vierge,
 Vn seau de graisse d'hōme, à composer vn cierge,
 Dont la mēche se fait du cordeau dangereux
 Qui dessus le gibet suffoque vn malheureux.
 Apres, pour eschauffer les corps les plus arides
 On voit douze boisseaux de mouches cantarides,
 Et tous ces simples chauds où Medée accourut
 Pour posseder l'ason, & pour le mettre en rut.
 Au coin de la Spelonque vn coffre sans serrure
 Garde vn vieux hauberjon qui luy sert de parure
 Et là se voit encor avec vn grand rabat [re;
 Le balet sur lequel on la porte au Sabat.
 A ces objets d'horreur Thirsis eut dedans l'ame
 Des glaçons que la crainte adioustoit à ses flammes;

Il pensa reculer, mais le mal qui le point
 Le poussant en avant ne le luy permit point.
 Dessus vn livre ouvert la Sorciere endormie
 Comme vne ombre palpable & viue anatomie,
 Se donnoit le repos, que sa meschanceté
 Aux troupeaux innocens a mille fois osté;
 Quand Thirsis l'obligea interrôpant son somme
 De luy dire en fureur, Esprit sous forme d'homme
 Qui t'a fait si hardy de sortir des Enfers
 Sans le commandement qui peut rompre tes fers?
 Ce Berger luy respond, Portiere de l'Auerne
 Plust au Ciel que sans corps ie fusse en ta cauerne,
 Afin que deschargé des os enseuelis
 Mon esprit inuisible allast voir ma Philis,
 Pour pouuoir estouffer ce ver de ialousie
 Dont l'absence & l'amour rongent ma fantaisie;
 Toy qui vois dans l'obscur de la suite des ans,
 A qui ce qu'on fait loing sont des objets presens,
 En te laissant flechir, soulageant ma destresse,
 Fais que ie puisse voir ce que fait ma maistresse,
 Et sice que ie veux a trop de vanité
 Punis apres l'effet cette temerité.
 Lors Grasinde repart, l'œil rouge de colere,

Ton audace, insolent, va prendre son salaire,
 L'estat de tes amours se va faire apparoir,
 Consulte seulement ce fidele M I R O I R.
 A ces mots là Thirsis l'œil fixe & le corps ferme,
 Immobile se plante aussi droit comme vn Terme,
 Et voyant dans le verre vn tableau raccourcy,
 Il le monstre du doigt, & parle seul ainsi.



O Ciel! ie connois ce riuage
 Couuert de roses & de lys,
 Où rien n'est veu de plus sauvage
 Que le naturel de Philis.



Ie remarque dans cette Glace
 L'embusche du plus grand des Dieux;
 En cette bien-heureuse place
 Mon cœur fut trahy par mes yeux.



Helas! ie voy dans ce bois sombre
 Philis la Reine des beautez,
 Qui s'en vient cacher parmy l'ombre
 Son visage & ses cruautez.



*Je lis de la reiouyſſance,
 Deſſus ſon front remply d'appas;
 Comment Tygreſſe, cette abſence
 Me tue, & ne vous touche pas?*



*Elle cherche en la ſolitude,
 Eſt-ce pour moy qu'elle à ce ſoing?
 Vn autre a ſon inquietude,
 Car elle ſçait que ie ſuis loing.*



*Mais au penchant de cette roche
 Je deſcouure quelqu'un encor,
 Il vient vers elle, il s'en approche,
 Tout eſt perdu, c'eſt Alidor.*



*Elle commence à luy ſouſrire;
 Arreſte Philis, ie te voy:
 Prends bien garde de ne rien dire
 Qui bleſſe mon cœur, ny ta foy.*



Las! ie leur vois ouvrir la bouche,
 Mais l'oreille tombe en defaut;
 C'est vne affaire qui me touche,
 Traistres, perfides, parlez haut.



En approchant de l'infidelle
 Alcidor a mauvais dessein,
 Il allonge la main vers elle,
 O Dieux! il luy touche le sein.



Que vent faire cette mauuaise
 Fermant à demy ses yeux doux?
 Elle l'embrasse, elle le baise,
 Vn, deux, trois quatre, cinq, six coups.



Qu'il a cette conquête aisée,
 Que le desloyal est content;
 Car à peine l'a-t'il baisée,
 Qu'elle le rebaise à l'instant.



A l'aide, au secours, l'indiscrete
 Souffre & permet à l'effronté
 Le bien d'une faueur secreete
 Dont Thirsis n'a iamaïs gousté.



Il languit d'aïse, elle se pafme
 De ioye, & ie meurs de defir:
 Puiſſions nous tous trois rendre l'ame,
 Moy de douleur, vous de plaisir.



La patience m'abandonne,
 Et cet objet m'est trop fatal;
 Pour gagner ce qu'Amour te donne,
 Sors, perfide, de ce Cristal.



Venez, traïſtres, changez de place,
 Vous n'estes pas bien là dedans,
 Car pour viure dans vne Glace
 Vous avez des feux trop ardans.



Sors du lieu qui te refuge,
 Viens monstret au iour ton bonheur;
 Aussi bien malgré la Magie
 Je te rauray cet honneur.



Me deust vn esclat de tonnerre
 Reduire en poudre dans ce val,
 Cassant ce M I R O I R contre terre
 Je m'en vay deffaire vn riuail.

Au briser de la Glace il vit finir les charmes,
 Gracinde & les Demõs disparurent sans armes
 Et son œil cherche en vain (lors qu'ils sont abolis).
 Aux pieces du M I R O I R le Portrait de Philis.



L'HERMITAGE.



Bien loing du commerce du monde
 L'ay veu des objets si plaisans,
 Que le séjour des Courtisans
 N'a rien en soy qui les seconde:
 L'Aurore en ses plus beaux habits
 Y vient au sortir de la couche
 Toute couverte de rubis
 Pleurer en faueur de la Mouche,
 En faisant distiler du Ciel
 De l'Eau, de la Manne & du Miel.

Le Soleil qui voit toutes choses,
Et qui nous fait tout descouvrir,
Y vient de ses rayons ouvrir
Les aimables boutons de roses:
Le vif esclat de leur couleur
Peut en abusant les prunelles
Y faire croire vne chaleur
Qui ne se treuve point en elles,
Car l'œil en les voyant, charmé,
Les croit du charbon allumé.

Toujours d'un appareil superbe
La terre est pleine de Saphirs,
Qu'on voit desrober aux Zephirs
Dessus l'Esmeraude de l'herbe:
Mille ruisseaux à flots d'argent
Semblent gager loing de leur source
A qui sera plus diligent
D'arriver au bout de la course,
Pour pouvoir parler à Thetis
Des beaux lieux dont ils sont partis.

Ces ruisseaux ont l'onde si claire,
 Que comme ils ne sont pas profonds
 Vous les penetrez iusqu'au fonds,
 Où l'œil treuve de quoy s'y plaire;
 Jamais les stupides bouviers
 N'en ont alteré la surface,
 L'eau gazoüille avec les graviers,
 Cependant qu'un flot l'autre chasse,
 L'un rit, l'autre murmure fort,
 Parce qu'on le bannit du bord.

Cette onde entretient l'herbe fraische
 En venant la tige tremper,
 Herbe qu'on ne voit point couper,
 Ny secher pour mettre à la creche:
 L'esclat pompeux de tant de fleurs
 Monstre le pouuoir de Nature,
 Les papillons par leurs couleurs
 Y font admirer la peinture;
 Ces prez n'ayant point de sillons
 Où ne soient fleurs & papillons.

C'est là que l'art est inutile,
Car sans luy la terre y produit
Arbres, fucilles, & fleurs, & fruit,
Quelle tire d'un sein fertile:
La colere des Aquilons
En gastant toute la contrée,
Sauve la plaine, & ces vallons,
Comme vne demeure sacrée
Où Flore prend ses passetemps
Avec vn eternal Printemps.

Dedans cette terre innocente
Où regne & reside la paix,
L'on n'y peut rencontrer iamais
Oyseau, ny beste rauissante:
Vne douce tranquillité
Fait que l'animal sans contrainte
Y peut goustier la liberté
Franche de surprise, & de crainte,
Et chercher dans chaque element
Ce qui sert à son aliment.

Sur tous les buissons de la plaine
 L'on oit en mille tons diuers
 Que les chantres de l'vniuers
 Vont exercitant leur haleine:
 L'vn vous passe des roulements
 Qui sont d'une suite infinie,
 L'autre de mignards tremblements
 Semble chatouïller l'harmonie,
 Leurs chants au milieu du desert
 Composent vn iuste concert.

Dans le plus creux de la vallée
 S'endort vn Estang applany,
 Qui paroist par tout tant vny.
 Qu'on diroit qu'il a l'eau gelée:
 Ses poissons autant ignorants
 Qu'au premier iour de la Nature,
 Sautent de l'onde, où ie les rends
 Dans ma main, pour chercher pasture:
 Cent Grenoïilles au bord des eaux
 Branlant sous le vent les rosteaux.

On voit vne forest si sombre,
Que la verdeur des Promenoirs
Semble estre de fueillages noirs
Tant elle est couverte de l'ombre:
L'asile de cette espaisseur
Rend de craintif, le Cerf superbe,
Si bien qu'en despit du Chasseur
Il vient faire cent bonds sur l'herbe,
Que le lapin broutte à loisir,
Soulant sa faim, & son desir.

L'apperçoy des roches cornues
De qui le chef audacieux
Resiste aux coleres des Cieux,
Et va du pair avec les nues:
Du creux de ces concavitez
Le voy sortir vne fontaine
Dont les flots sont precipitez
Depuis l'antre iusqu'à la plaine,
La cheute les fait escumer
Avec plus de bruit que la mer.

Je descouvre parmy ces roches
 La pointe d'un petit clocher,
 Qu'un Hermite voudroit cacher
 Afin d'eviter les approches:
 Je grimpe avec difficulté
 Jusqu'au sommet de la montagne,
 D'où ie voy la diversité
 Du bel esmail de la campagne,
 Mes yeux me monstrant à la fois
 Les fleuves, les prez, & les bois.

Beaucoup d'espines enlacées
 Font un petit iardin quarré,
 Que ce pensif n'a bigarré
 D'aucunes fleurs, que de Pensées:
 Le Buis fait le compartiment
 D'un fort agreable Parterre,
 Si net qu'on voit assurément
 Que l'art y fait plus que la terre,
 Il est tout plein de cœurs bruslez
 Et de chiffres entre-meslez.

Dessous l'ombre du plus haut arbre
Que nature ait jamais formé,
Je vis vn idole animé
Que ie pensay croire de marbre:
Dessus l'herbe il estoit assis,
Immobile au mal qui le tuë,
Mais ie vy que c'estoit Thirsis
Que i'auois pris pour sa statuë,
Car il dit marchant à grand pas,
Je veux Philis, ou le trespas.

Rauy dans l'objet qu'il contemple,
Tout resuant, ses pas sont menez
Où les Promenoirs sont bornez
Des sacrez murs d'vn petit Temple:
Là, dans vne ouale de lys
Mestrangez de roses vermeilles,
Le cher portrait de sa Philis
Accroit le nombre des merueilles,
Et sur l'autel voit chaque iour
Offrir vn cœur bruslé d'amour.

*A l'abord de ce beau visage
 Vn genouil flechy pour salut
 Il commence à prendre son lut,
 Dont il n'ignore pas l'usage:
 Mais deuant que hauffer la voix,
 Il l'adiuste touche après touche,
 Chaque cheuille sent ses doigts,
 Et puis en entr'ouvrant la bouche
 Avec vn soupir adoucy
 Il se met à chanter ainsi.*



CHANSON.



*S*imulachre rempli d'une grace infinie,
 Si je crains biẽ que ma voix ne vo^{us} déplaise for
 Vous ressemblez Philis, haïssant l'harmonie,
 Comme elle n'aime point l'accord.



est en vain que mon lut s'esclate de tristesse,
 et que ma main tremblante augmente ses frissons:
 jusque tout ce qu'il dit en sa délicatesse
 Ne passe que pour des chansons.



Apprenez, ma Philis, et soyez advertie,
 que votre esprit léger doit souffrir mon parler,
 car la voix n'est que vent, et vous par sympathie
 Ne devez-vous pas cherir l'air?



Vous estes obligée (ô meurtrière de l'ame)
 malgré ma fermeté de m'estimer un peu:
 vous n'ignorez pas qu'en estant tout de flamme,
 Rien n'est si léger que le feu.



Mais las! soit désormais l'esperance estouffée,
 jusque j'ay du trespas de si pressans tesmoins:
 ces femmes autrefois firent mourir Orphée,
 Je n'en dois pas attendre moins.

Alors son lut il abandonne,
 Le laissant au cloud suspendu,
 Mais du dernier son entendu,
 La grotte prochaine resonne:
 La Nymphe qui n'a point de corps,
 Et qui ne peut parler premiere,
 Alloit repeter ses accords
 Suivant sa forme coustumiere,
 Mais luy soupirant de soucy,
 La força de le faire aussi.

Damon, n'attends rien davantage
 De la main d'un de tes amis,
 Tu sçais que ie t'auois promis
 De me bastir vn HERMITAGE,
 Cet edifice est acheué
 Par le travail de mon estude;
 Or si son ordre est appreueé,
 Fais luy perdre la solitude;
 L'entends qu'à toute heure, en tous lieux,
 L'on y puisse trouuer ses yeux.



LE PRINTEMPS.

A PHILIS.



*'Hyuer se voit en vos froideurs,
L'Esté se treuve en mes ardeurs,
Pour le Printemps, ie vous le donne;*

*Philis laissez vous vaincre à mes iustes raisons,
Et faisant l'An parfait en ses quatre saisons,
Dönez à mö amour les doux fruits de l'Autonne.*

A *La fin la neige est fondüe
Par le Soleil de mon amour,
La terre se farde en ce iour
Et reprend sa grace perduë:
Le mespris regne à la maison,
Les Promenoirs sont de saison,
Toutes choses paroissent belles;
Et le chesne n'estant plus nu
Porte dans le Ciel les nouvelles
Que le Printemps est reuenü.*

L'astre qui de mon cœur dispose,
 Bannit la froideur de ces lieux,
 (Car cet œil, & celui des Cieux,
 Peuvent tous deux la mesme chose,
 Au seul regard qu'il a ietté
 Le vent tout coy s'est arresté,
 Le respect le force à se taire:
 Son aspect dissout les glaçons,
 Qui portent leur eau tributaire,
 Dedans l'empire des Poissons.

Tout se pare, où Philis se treuve,
 Voulant luy plaire à mes despens;
 Il n'est pas iusqu'à des serpens
 Qui ne prennent leur robe neuve:
 Ayant appris pour mon malheur,
 Comme le vert est la couleur
 Qui plaist au plus bel œil de France,
 Les monts, les prez s'en sont couuers,
 Et les arbres par complaisance
 Ont tous des habillemens vers.

Maintenant on va voir l'Aurore
 Quitter plus matin son Tithon;
 Zephir fait enfler le teton
 A la fecondité de Flore:
 Ils s'embrassent cent coups divers
 Afin de peindre l'Univers;
 L'Air ne nous liure plus la guerre,
 Ou s'il pleut, ce n'est seulement
 Que pour faire voir à la terre
 Qu'il sçait baiser humidement.

Dès que leurs levres approchées
 Ont fait sacrifice au plaisir,
 Tout aussi tost nostre desir
 A veu mille fleurs épanchées;
 La rose a rougy sous nos pas,
 Le lys paslit en ses appas,
 Parce qu'ils souffrent cette honte,
 Qu'en despit de tout leur dessein
 Ma belle Philis les surmonte
 Et par sa bouche, & par son sein.

L'eau dormant en son lit humide
 Fait ses eslans si lentement,
 Qu'on n'ose croire assurément
 Que ce soit vn miroir liquide:
 Les arbres à l'enuers plantez
 Sont peints dans ses flots argentez,
 Neantmoins nature discrete
 La fait par fois vn peu rider,
 Craignant que le Ciel ne s'arreste
 Trop long temps à la regarder.

Ma Philis dessus ce riuage
 Mirant ses yeux noirs abaissez,
 Les flots voudroient estre glacez
 Pour en conseruer mieux l'image:
 Et le Dieu de cet Element
 N'ose soupirer seulement
 Pour n'effacer cette peinture:
 Ses rayons si clairs & si beaux,
 En se mocquant de la nature
 Allument du feu dans les eaux.

Les flots peignent si bien ses tresses,
Et tout ce visage adoré,
Que mon œil restant esgaré,
S' imagine avoir deux maistresses:
Le voy là le mesme mespris
Dont Philis trouble mes esprits,
L'y remarque aussi ma souffrance
Si bien que i'ay dans du cristal
Le portait de ma patience,
Et de cet œil qui m'est fatal.

Quelques cheuaux que la soif touche
Allongeant le col sur ces bords,
Voyant l' image de leur corps
Qui s'approche contre leur bouche,
Se reculent espouuantez:
Des pigeons aux autres costez
Iettans dans ces flots la prunelle,
Abusez d'vn miroir si clair,
Croyant leur ombre vne femelle,
Ils y volent pour s'accoupler.

Dans cette saison opportune
 Ceux qui trafiquent sur la mer,
 Exempts de crainte d'abyfmer,
 Suivent les pas de la fortune:
 L'onde, & le vent les emportant,
 Ne les touche qu'en les flattant,
 Et singlant sans frayeur d'orage,
 L'insensible cours de cette eau
 Leur fait croire que le riuage
 Fait l'office de leur Batteau.

Celuy qui la teste premiere
 Se precipite pour pescher,
 S'eslangant du coing d'un rocher,
 Va voir le fonds de la riuere:
 L'onde reboüillonne en son flus,
 Le passage n'apparoist plus,
 Et l'œil de la troupe rauie,
 Recherche avec estonnement
 Où le chef de nostre Amphibiie
 Repercera cet Element.

Luy cependant coulé sous l'onde,
Fait si bien la guerre aux poissons,
Que sans ligne & sans hameçons
Il leur fait voir vn autre monde:
Le voila desia dessus l'eau,
Chaque cheveu fait vn ruisseau,
Il respire & reprend haleine;
Et soufflant l'onde pour parler,
Il monstre le fruit de sa peine,
Haussant ses mains pleines en l'air.

Les pescheurs d'une ret mouvante,
Condamnent les autres à mort,
Et devers le solide bord
Tirent vne vague vivante:
Les poissons à terre tombez,
Font cent mille bonds recourbez,
En vain la rive les carresse,
Leur presentant vn tapis vert,
Si l'eau n'esueille leur paresse,
Ils meurent à goster un vert.

Voyez cette espaisse ramée
 Où le Soleil n'entra jamais,
 Le silence y cherche le frais,
 Le sommeil y dresse vne armée
 De songes, qui viennent chercher
 Quiconque entreprend d'y coucher,
 Et la beauté de cette place
 Sçait si bien chatouiller les sens,
 Que le plus triste qu'on y fasse
 Fait baiser les amants absens.

Voyez vn peu ces aduennés,
 Si longues & droites par tout,
 Qu'il semble que ce soit le bout
 Du Globe que bornent les Nuës:
 Comme des soldats bien rangez,
 Cent mille arbres y sont logez,
 Dont le chef hautain & superbe,
 Ne regarde que par desdain
 La basse humilité de l'herbe,
 Qui se laisse fouler au Dain.

Voyez ces fils de l'artifice,
Petits animaux piolez,
Papillons comme moy bruslez
D'un inutile sacrifice:
Ne diriez vous pas à les voir,
Que nature a bien du pouvoir
Encette saison Printemniere?
Leurs couleurs se font admirer,
Et dérobent à la paupiere
Le moyen de rien desirer.

Oyez auprès de la verdure
Deux mille oyseaux accompagnez,
Musiciens non-enseignez,
Qui ne chantent que par nature:
La mignardise de leur son
Fait rougir toute autre chanson,
Ils peuvent d'une voix hardie
Dire en publiant leur valeur,
Qu'il n'estoit point de melodie
Alors qu'ils treuverent la leur.

Où la forest est la plus sombre,
 Oyez la Sirene des bois,
 Le Rossignol, qui n'est que voix,
 Son corps faisant à peine vne ombre:
 Oyez cet Atome sonnant,
 Qui va tousiours s'entretenant
 De sa douleur accoustumée:
 Ce petit oyseau desolé,
 N'est plus qu'une voix emplumée,
 Vn son volant, vn chant aisé.

Quelle chose delicieuse,
 D'ouyr tant de diuers accords,
 Qui ne partent, au lieu d'un corps,
 Que d'une plume harmonieuse:
 Il hausse, il baisse, il se soustient,
 Le mignard à resueur s'entretient
 Du desplaisir qui le consume:
 Mais bien qu'il soit chanteur sçauant,
 Sous vn léger habit de plume,
 Ce n'est rien qu'un soufle vivant.

En approchant de cette Grotte,
Oyez dès que j'auray chanté,
Comme dans sa concavité
L'on me respondra notte à notte:
Repercute fille de l'air,
Tu sçais de qui ie veux parler,
Nomme ma Philis insensible;
Et te racontant mes amours,
Fais nous vne image inuisible
De ce triste & facheux discours.

Cybele grosse de semence,
Guerit de sa paste couleur,
Le laboureur plein de douleur
Ressuscite son esperance,
Il voit que ce qu'il a semé
Ne pourroit auoir mieux germé,
Son cœur ioyeux outre mesure
Adore ses champs frequentez,
Qui luy rendent avec vsure
Les grains que sa main a semez.

Borée au fonds de la Scythie
 S'amuse à souffler à ses doigts,
 L'hirondelle occupe les toits
 Dont elle estoit iadis partie;
 Par des soins d'amour embrasés,
 Ses œufs sont metamorphosés,
 Et pour ne voir leurs funeraillles
 Aux mains des enfans estourdis,
 Le sommet des hautes murailles
 Tient ses cabinets arrondis.

Ces petits oyseaux domestiques
 Qu'on ne domestique jamais,
 Pour bastir leur petit Palais
 Ont mille soins, mille pratiques:
 L'un de son bec fait un vaisseau
 Qui luy sert à porter de l'eau,
 L'autre qui l'ouvrage seconde,
 Mestlant les elements divers,
 En bastit vne maison ronde,
 Sur l'exemple de l'Univers.

Dieux! i'entends sous cet ombrage
Vn couple d'amoureux discrets,
Qui goustent des plaisirs secrets,
Et moy des visibles outrages:
Ces tourterelles que ie voy
Sont amoureuses comme moy,
La voix, le tremoussement d'aïles,
Tesmoigne l'ardeur qui les point,
Mais leurs flames sont mutuelles,
Et ma Philis ne m'aime point.

l'enrage à l'instant que ie pense
Qu'Amour peut tout ce qui luy plaist,
Et que la cruelle qu'elle est
Laisse mes soins sans recompense:
Desloyal, ie scay que Psiché
Te tint autrefois attaché;
Helas! mon desplaisir extreme
Trennera sa source aisément,
C'est que tu garde pour toy mesme
L'objet qui cause mon tourment.

Monstre confus, enfant enorme,
 Fâcheux trouble-repos des Dieux,
 Peux-tu bien sans avoir des yeux
 Juger d'une si belle forme?
 Aveugle, baille moy le doigt,
 Touche le sein que j'appergoy:
 Quoy! tu ne connois plus ta mere?
 Traistre tu ris de mon soucy,
 C'est que tu sens bien que Cythere
 Est moins belle que celle-cy.

Mais il semble que tu soupire,
 Malheureux, ne scauois-tu pas
 Qu'il faut souffrir mille trespas
 Dessous le ioug de son Empire?
 Et que ton immortalité
 Seroit vn supplice inventé
 Pour eterniser l'humeur triste?
 Car d'un mal qu'on ne peut guerir,
 Le seul remede n'en consiste
 Qu'à checher bien tost à mourir.

Voyons si nos forces unies
 Pourroient vaincre nostre vainqueur,
 Taschons de luy percer le cœur
 Au milieu de ses tyrannies:
 Darde tes traits sur ce rocher,
 Et moy ie m'en vay le toucher
 De mes yeux changez en fontaines;
 Peut estre ce marbre emporté
 Du destin, lassé de mes peines,
 Pourra pancher de mon costé.

alas ! mere de l'allegresse,
 Esperance, retirez vous ;
 Laissez moy souffrir le courroux
 D'une ingrante, & belle maistresse;
 Le feu d'où vient ma passion
 Ne fait point de reflection,
 Comme l'œil de la masse ronde
 Est celuy qui me fait la loy,
 Qui peut eschauffer tout le monde,
 Et n'a point de chaleur en soy.



LA FILLE BATVE.



*V*it i jamais vne infortune.
 Approchante de mon malheur?
 Je porte en l'ame vne douleur
 Que tout choque, et tout importune,
 Celle qui m'a fait naistre, & me doit secourir,
 Travaille à me faire mourir.



*L*isis qui me tient enchantée
 Est l'objet de tous ses plaisirs;
 Et pour contenter ses desirs,
 La marastre fait comme Althée,
 Sous l'esper d'assouvir son appetit brutal,
 Elle esteint mon rison fatal.



Son âge chenu se ravale,
 Et reçoit les loix d'un enfant,
 Qui glorieux & triomphant,
 De sa mere a fait sa rivale;
 Dieux! elle croit baiser, sur mon triste tombeau,
 Un qui pour nous deux est trop beau.



Tygresse, en vain tu te proposes
 De vaincre Amour à coups de main,
 Voy que ton soufflet inhumain
 Sur mon teint augmente les roses;
 Et que Lisis voyant ces marques d'amitié,
 Joindra l'amour à la pitié.



Que puissent tes mains criminelles
 Toujours mes cheveux arracher,
 Et de mon sang dessus ma chair
 Laisser des marques éternelles;
 Ton visage à Lisis alors dira pour moy,
 C'est ce que j'ay souffert pour toy.



Pense tu fascheuse ennemie
 Que Lisis soit de ton gibier?
 Vn homme qui n'est point Barbier
 N'a pas besoin d'anatomie,
 Et dessous les habits, qu'un bonheur t'a donnez,
 Tu n'as que des os descharnez.



Va, ie me ris de ce desordre,
 Je me mocque des accidents,
 La vieille qui n'a point de dents
 Peut bien crier, mais non pas mordre:
 Tu fais comme les flots, que le rocher destruit,
 Vn peu de baue, & quelque bruit.



Pourquoy prescher la retenue,
 Sans auoir rien de retenu?
 Je te voy l'esprit aussi nu
 Comme tu voudrois estre nue
 Entre les bras aimez, & les doux entretien
 Où tu pretend, & que ie tiens.

Mais



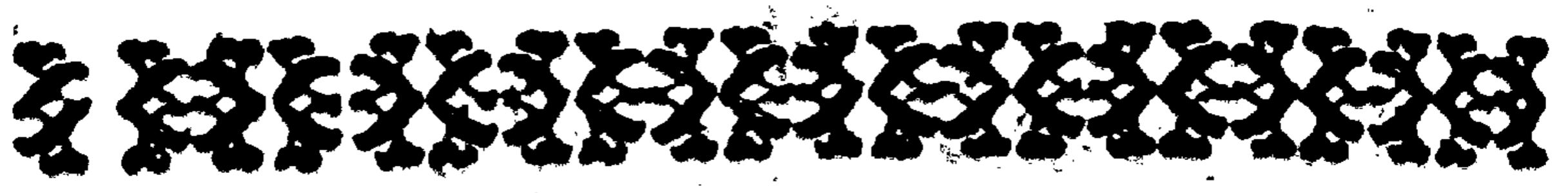
Mais c'est en vain, mere cruelle,
Que tu nous vas persecutant,
Mon Lisis est aussi content
Comme sa Clorinde est fidelle,
Et rien ne peut troubler les amoureux accords
Des ames qui changent de corps.



Quitte donc le soin inutile
De veiller sur nos actions,
Amour pour les inventions
N'a pas l'esprit si peu fertile:
Tout aveugle qu'il est, il nous guide aujourd'huy,
Où nul ne voit non plus que luy.



C'est dans ce sejour du silence,
Que nos cœurs vnis, & contents,
Goustent dix mille passerems,
En despit de ta violence:
L'y baise doublement cet aimable Berger,
Par amour, & pour me venger.



LABELLE AFFLIGEE.



E croy que le sort a iuré
 De m'estre tousiours plus funeste,
 Et que tout l'esper qui me reste
 C'est de me voir desesperé:
 Dieux! si ma fin doit borner vostre haine
 Foudroyez moy sans fascher Dalimene.



Je viuois parmi les plaisirs
 Que la bonne fortune apporte,
 Et mon cœur n'auoit point de porte
 Pour la peur, ny pour les desirs:
 Mais i'ay connu dans mes maux deplorables
 Que les grands biens ne sont iamais durables.

LA BELLE AFFLIGÉE. 195.



De tout ce qu'ont formé les Dieux,
Je n'aime qu'une chose unique,
C'est pourquoy le Destin se pique
De la destrober à mes yeux:
Voyez un peu sa malice enragée,
Pour m'affliger il la rend affligée.



Le traistre en ce dernier effort
A ma Dalimene a ravie
Celle dont elle tient la vie,
Afin de me donner la mort:
N'ignorant pas (veu mon ardeur extreme)
Que sa douleur reiallit sur moy-mesme.



Allons avec elle pleurer,
Mais la coustume me le hie;
O fascheuse cérémonie;
Et quoy, m'en croit-on separer?
On ne le peut, mon cœur le fer imite,
Suivant par tout sa belle Calamite.



Helas! c'est bien avec raison,
 Qu'elle cache au temps où nous sommes,
 Son beau visage à tous les hommes,
 Sous le crespé, & dans la maison:
 Puis qu'il n'est rien qui merite la venë
 Des raretez dont le Ciel l'a pouruenë.



L'Aurore en versant sur les fleurs
 La fraischeur des Perles liquides,
 N'eut iamais dans ses yeux humides
 Tant de charmes, ny tant de pleurs:
 Et dans ce sein que mon cœur idolastre
 Le vy couler du cristal sur l'albastre.



Dans le dueil qu'elle eut en ce iour
 Ses pleurs alloient baignant sa face,
 Mais c'estoit de si bonne grace,
 Qu'elle en augmenta mon amour:
 Or remarquez ce que souffre mon ame,
 Si dans l'eau mesme elle treuve la flame.



LE
DESPIIT.



L La fin ie me voy sorty
 D'une honteuse seruitude,
 La raison reglant mon estude
 Me fait suiure vn meilleur party:
 Cette pompeuse Tragedie
 Que ma docte main congedie
 Afin d'obliger l'vniuers,
 Fait voir (quoy que Cloris respond:)
 Qu'un objet sent auoit mes vers,
 Qui sont dignes de tout le monde.

L'excès de la legereté

*Qui porte son esprit au change,
Rend blasmable cette loüange
Dont ie chatoüillois sa beauté:
Ce qu'elle a d'aimable en la face
Ce n'est qu'une fleur qui s'efface
Et se flaistrit en vn moment:
Et quoy que sa vanité dise,
Ie l'aimay par auuglement,
Comme elle me hait par sottise.*

Qu'elle mesprise les appas

*Qui pourroient charmer vne Reine,
Pour moy ie n'en suis point en peine,
C'est qu'elle ne les connoist pas:
Sa foiblesse luy sert d'excuse,
Et le haut stile de ma Muse
M'empeschera de la blasmer;
Et sa vertu mesme est sa defence:
Il faut connoistre pour aimer,
Et ie passe sa connoissance.*

Durant que par mes beaux escrits,
 Je ne travaillois qu'à sa gloire,
 L'ingrate en perdant la memoire,
 Payoit ce labeur de mespris:
 Et lors que ma plume immortelle
 S'efforçoit de la rendre telle,
 Elle augmentoit sa cruauté;
 Mais puis que mon cœur l'a quittée,
 Ostons luy l'immortalité,
 Qu'elle n'a jamais meritée.

Q'en sa place le repentir
 Tourmente incessamment son ame,
 Voyant qu'où fut iadis la flame,
 La glace n'en puisse partir:
 Ainsi vengé de ses outrages,
 Je n'aimeray que mes ouvrages,
 Dont rien n'esgale les douceurs;
 Et me mocquant de la cruelle,
 Je possederay ces neuf Sœurs,
 Dont la moindre vaut bien plus qu'elle.

Et pour ces vers si complaisans,
Où j'ay depeint cette Bergere
Aussi belle qu'elle est legere,
Pendant l'espace de trois ans;
Je veux prier la Renommée,
Portant cette aimable famee,
De dire à la Posterité,
Que tous les traits de ma peinture
Ne sont qu'une rare imposture
Sous vn masque de verité.



172
201
STANCES.

MA franchise a mis bas les armes,
Et mon esprit est en prison;
Mais ma maistresse a tant de charmes,
Que la voir sans amour, c'est estre sans raison.

Le Ciel liberal l'a pourueu
De ce qui captive le mieux,
Aussi dès la premiere veüe [yeux.
L'Amour vint dans mon cœur en partant de ses

Mon ame se treuva surprise
Parmy l'enclos d'un sacré lieu,
Car ce fut dedans vne Eglise
Où i'adoray Philis pensant adorer Dieu.

En idolatrant son visage,
Qu'on ne blasme mes passions,
Elle en est la viuante image,
Par le nombre infiny de ses perfections.

Fasse le sort qu'elle s'incline
 A me traiter sans cruauté,
 Et qu'elle ait la bonté Divine,
 Comme on voit en son corps la Divine beauté.

Mais si son œil d'un trait farouche
 Me defend de la rechercher,
 La douleur n'ouvrira ma bouche,
 Que pour benir ma playe en adorant l'Archer.

Je veux endurer, & me taire,
 Privé d'espoir d'allegement;
 Comme la flamme elementaire,
 La mienne durera, sans avoir d'aliment.

Que ses rigueurs me soient fatales,
 Je les souffriray de formais;
 Scachant que le feu des Vestales
 Est un brazier sacré, qui ne s'esteint jamais.

293
S T A N C E S

S V R

V N P O R T R A I T .



N Peintre industrieux, pour contenter
ma flame, [l'ame,
A mis dans ce crayon ce que ie porte en
Les traits, l'air, & le teint, il a bien sceu tracer:
Et moytenant tousiours ces Beutez adorables,
Ie voy que ses couleurs sont fortes, & durables,
Puis que l'eau de mes pleurs n'a sceu les effacer.



Vnique reconfort de mon ame affligée,
Que non plus que ma foy ie ne voy point changée,
Peinture dont l'esclat a fait ternir le iour,
Ie crains de te brusler, ie ne t'oserois prendre,
Scachant bien que le feu met le papier en cendre,
En que ie ne suis rien que le feu de l'Amour.



Il est vray que tu peux auoir vn priuilege
 Capable d'empescher cet acte sacrilege,
 Et d'arrester l'effet de mon extreme ardeur:
 C'est qu'ayans de Philis l'incomparable face,
 Tu peux auoir encor son naturel de glace,
 Et te sauuer des feux opposant sa froideur.



O Dieux! qui vit iamaïs vn si parfait ouvrage,
 Te voy dans le desdain qu'elle a sur le visage
 La rigueur se mesler avecques ses appas:
 L'apperçoyle mespris qu'a pour moy la cruelle,
 Voyez si sa peinture est bien sourde comme elle,
 L'ay beau la supplier, elle ne respond pas.



Or pour nous consoler d'vne foible esperance,
 Tenons vn bien certain qui n'a point d'apparence,
 Quiconque ne respond consent sans refuser;
 Ce silence fait voir que la pitié la touche:
 Mais de peur d'vn refus, ie vay fermer sa bouche,
 Et de ma Philis pardon, i'ay pensé te baiser.



Ainsi dans le respect, dās l'amour, dās la crainte,
Le malheureux Thirsis alloit formant sa plainte,
Adorant le Portrait de l'objet son vainqueur:
Et malgré les soupirs qui coupoient sa parole,
Il dit encor ces mots à cette belle idole,
Tu n'es pas si bien là comme dās mon cœur.





E L E G I E,

P O V R A L C I D O N.



Her objet de mon cœur, delice de mon
ame,


Qui portez dans les yeux vne Sphere de
flame,

Vous de qui la beauté pourroit fondre vnglaçon,
Qui ressemblez Venus sous l'habit d'vn garçon,
Estant si mal payé de vostre seruitude,
Que vous n'en receuez que de l'ingratitude,
Treuuez bon qu'en ces vers ie dise librement
Que qui n'aime Alcidon n'a point de iugement.
Si cette belle fille à qui les Destinées
Donnent les premiers feux de vos ieunes années
Remarquoit la grandeur de ce qu'elle a conquis,
Et scauoit la valeur de ce thresor exquis,
Aussi tost son esprit atteint de repentance
Auroit autant d'amour comme il en a de constance.

Et me de chargerait du soin de la blasmer,
En cessant de haïr, & commençant d'aimer:
Elle verroit qu'en vous la puissante Nature
S'est depeinte elle mesme, admirant sa peinture:
Elle verroit qu'en vous la main des Dieux a mis
Ce qu'elle ne depart qu'à ses plus chers amis,
Et qu'auprès des apas dōt vostre ame est pourueüe
L'on se treuve sās cœur si l'on n'est point sās veüe:
Car ie ne sçache rien qu'ils ne puissent toucher,
Si ce n'est Isabelle, ou quelque autre rocher.
La richesse de l'or que le Soleil estale
Au point qu'il vient ouvrir la porte Orientale,
Les perles que l'Aurore espend au lieu de pleurs,
L'esclat du bel esmail dont se parent les fleurs,
L'ambre ny le coral n'ont rien de comparable
Au moindre des traits qui vous font adorable.
Et cependant l'ingrate, à qui vostre amitié
Donne tant de beauté, pour vn peu de pitié,
La quitte, la refuse, avec vostre service,
Faisant vne vertu de ce qui n'est qu'un vice:
Elle oublie Alcidon, & l'ose publier,
Bien que le mesme oubly ne le peust oublier.

Et puis vous souffrirez sans haine & sans colere,
Que de vos longs travaux vn autre ait le salaire?
Vous aimerez encor, & ne pourrez hair
Ce Polipe inconstant qui vous peut bien trahir?
O Dieux! brisez vos fers, & faites que l'orage
Emporte vostre amour, & non vostre courage;
Moquez vous d'Isabelle, & ne regrettez pas
L'œil de ce basilic qui donne le trespas:
Ou bien vous conformant avec cette Bergere,
Soyez aussi leger qu'elle vous est legere;
Mais encor vous serez hors de comparaison,
Car son change est caprice, & le vostre raison.
Mais c'est sans iugemēt que ie parle en ces termes,
Ses resolutions n'ont esté que trop fermes,
Et dans l'humeur fascheuse où ie la voy ranger
Ie ne la blasme en fin que de ne pas changer.
Or de quelques couleurs qu'un reste de manis
Represente à vos sens vne grace infinie,
Tenez pour resolu l'indubitable point,
Qu'on ne doit pas aimer l'objet qui n'aime point.
Ie suis mille degrez dessous vostre merite,
Mais quand Philis auroit le corps d'une Carite,
Le visage

Le visage d'un Ange, & l'esprit d'Alcidon,
Me donnant, ie voudrois vn reciproque don,
Et si ie ne regnois vnique en ses pensées,
Je mettrois mon amour dans les choses passées.
Que me sert vn thresor, quand il m'est defendu
D'en tirer le secours que i' auois attendu?
Toutes ces mines d'or, toutes ces Pierres rares,
Que le Soleil congele en des Climats barbares,
D'un seul foible desir ne scauroiēt m'esmouoir,
Parce que ie scay bien qu'on ne les peut auoir.
Quittez donc, cher amy, cette poursuite vaine,
Et soyez glorieux, puis qu'Isabelle est vaine,
Mesprisez son mespris, & peut estre qu'un iour
Vous benirez celui qu'elle fut sans amour.
Car apres les ardeurs de la premiere année
Où l'homme s'embarasse en vn sot Hymenée,
Les heures sans douceur commencent de couler,
L'abondance de gouste à force de souler,
Cette facilité qu'on treuve dans sa couche
Esmoussel'appetit, & repugne à la bouche;
L'Amour est vn voleur qui se plaist au larcin;
Il vaut mieux qu'un refus soit vostre Medecin,



Et guerir par despit que par la iouissance:
 Vostre ame à tout le moins reste en vostre puissance:
 Vous pouuez disposer de tous vos sentimens, [ce,
 Vous n'avez point d'Argus en vos cõtentemens;
 Toute chose est tranquile en vostre fantaisie,
 Vous viuez sans ialouse, & sans la ialousie,
 Au lieu qu'en ce lien, supplice de dannez,
 Il vous faut embrasser des vieux os descharnez,
 Car on change à la fin dedans ce ioug infame
 Vne belle maistresse en vne laide femme:
 Triste metamorphose, où parmy des remors
 Naissēt mille douleurs de quelques plaisirs morts.
 Cōme vn Nocher sauué des fureurs de Neptune,
 Payez, cher Alcidon, des vœux à la fortune,
 Le Ciel qui vous cherit ne veut point consentir
 Que vous ayez vn bien suiuy d'vn repentir.
 Malgré les raretez que possede Isabelle,
 Le temps luy rauira la qualité de belle,
 Et vous verrez perir les celestes accords
 Des charmes de l'esprit, & des graces du corps,
 Ce gourmand affamé deuorant toutes choses:
 Puis qu'il ronge du fer, peut bien mâger des roses:

Que doit on esperer ses appas triomphans,
S'il ne perd rien point à ses propres enfans?
Non, non, assurez vous qu'Isabelle se flatte,
Son visage accompli qui n'a rien qui n'esclatte,
En perdant ses attraits par la rigueur des ans,
Deviendra le rebut de tous les Courtisans,
Et lors que la vieillesse en aura fait sa proye,
Qu'on verra sur son front les reliques de Troye;
Qu'elle sera contrainte en cette nouveauté
De chercher sous les fards vne fausse beauté,
Si elle veut r'entrer dedans vostre memoire;
Pour fouler son orgueil, & rabatre sa gloire;
Dites luy ce beau vers, qui porte le trespas,
Masque, pardonnez moy, ie ne vous con-
nois pas.



STANCES.



D Emons d'avarice, & d'envie,
 Faut-il qu'on traverse ma vie,
 Sans que j'ose me secourir?
 Et qu'un arrest fatal, qui m'oblige à le suivre,
 (Ennemis coniuirez) vous permette de viure,
 Et defende à mon bras de me faire mourir?



Quand vos corps seroient impassibles,
 Toutes choses estant possibles
 Aux coups d'un Amant irrité; [pée
 Ma dextre au mesme instât, à vous vaincre occu;
 Feroit voir vostre mort au bout de mon espée,
 Et fouleroit aux pieds vostre temerité.



Mais celle qui regit mon ame,
 Et dont le bel œil tout de flame
 S'aquier le titre de vainqueur,
 Accourant à son mal par vne erreur extreme,
 Vous sauue du danger & s'y iette elle mesme,
 En m'attachant la main, aussi bien que le cœur.



L'ay veu cette pauvre affligée
 Dans vne beauté negligée,
 Peindre les marques de son dueil;
 Et par son non-chalance, encor pleine d'amorce,
 Me dire avec les yeux, comme vne iniuste force
 La porte dans la couche, & moy dans le cercueil.



Cruel tyran, pere barbare,
 Puis qu'en fin ton esprit auare
 Iure son trespas & le mien;
 Songe à ce que tu fais, auant qu'elle pèrisse;
 Et sinon par clemence, au moins par auarice,
 Conserue ce tresor, qui vaut plus que son bien.



Et toy mere desnaturée,
 Peux-tu bien la voir espleurée,
 Sans nul sentiment de pitié?
 Peux-tu bien te résoudre à prolonger sa peine
 Et trouver dans l'amour vne cause de haine,
 Qui vainque la nature, & force l'amitié?



Mais à qui fay-ie ce reproche?
 A des cœurs de bronze, ou de roche,
 Que maistrise vn desir brutal; [mée
 Et qui bruslant pour l'or, dont leur ame est char-
 Sont desia transformez en la matiere aimée,
 Insensibles aux pleurs autant que ce metal.



Et vous Philis dont la constance
 A fait si peu de resistance
 Au premier assaut du malheur;
 Si vostre belle bouche est ouverte au pariure,
 Je ne souhaite rien pour punir cette iniure,
 Sinon que vous sentiez iusqu'ou va ma douleur.



S'il est vray qu'Amour vous possede,
 Comment souffrez vous qu'un Dieu cede
 Aux iniques loix du respect?
 Qu'un dessein eternal deuienne perissable,
 Et que tant de sermens soient escrits sur le sable;
 Ha! que le temps present rend le passé suspect.



En vain prouuant vostre innocence,
 Vos yeux se donnent la licence
 D'aigrir vos parens par des pleurs; [mes;
 Cette eau pour me guerir n'a point assez de char-
 Ainsi le Crocodile abuse par des larmes,
 Ainsi le Basilic se cache sous des fleurs.



Apprenez moy ie vous supplie,
 Comme de tristesse remplie,
 Vous pourrez vaquer aux plaisirs?
 Et sentir qu'un mary d'une main indiscrete,
 S'emancipe en des lieux de volupté secrette,
 D'où ie n'osay iamais approcher mes desirs.



Les perles, le coral, les roses,
 Et bref toutes ces rares choses,
 Dont vostre beau corps est formé,
 Pourront elles souffrir qu'un inconnu les dompte?
 Et cachant d'un rideau vostre crime et la honte,
 Croyez vous que le liét puisse estre assez fermé?



Non, non, la nuit n'est pas si noire
 Que l'acte qui ternit la gloire
 De vos plus belles actions:
 Et si vous ne payez ma longue servitude,
 Le vice le plus bas estant l'ingratitude,
 Ce défaut obscurcit mille perfections.



Sçachez que pour mon allezeance
 Le Ciel prepare vne vengeance,
 Dont vous ne pouuez eschapper,
 Vostre perte depend de ce triste Hymenée:
 En presence du Ciel la foyme fut donnée,
 Ce testament a trop de yeux, on ne le peut tromper.



Puisse bien tost la ialousie
S'emparer de la fantaisie
De celuy qui m'est preseré:
Qu'il exerce sur vous toute sorte de rage,
Et que vous connoissiez au milieu de l'orage,
Qu'un joug est moins leger, lors qu'il est plus doré.



Mais la colere me transporte,
Le desespoir ouurant la porte
A ce iuste ressentiment:
Philis ie m'en repens; A dieu, vivez contente,
Pourueu qu'estant priuë de toute mon attente,
Le meisme dans son fin celle de mon esourment.





STANCES.



*Auois iuré de n'estre plus sensible
Aux atteintes d'Amour,*

*Mais i'ay connu qu'un serment impossi-
Ne peut durer vn iour: [ble*

Mais si mon cœur s'est remis dans la flame,

*Il fait par iugement
Ce que l'aveuglement
Fit en mon ame.*

Je quitte Iris plus legere & changeante

Que l'onde, & que le vent,

Et prends Philis dont l'humeur obligeante

Me charme en la seruant:

Et si mon cœur s'est remis dans la flame,

*Il fait par iugement
Ce que l'aveuglement
Fit en mon ame.*

Iris estoit vne beauté passée
Par la longueur du temps,
Mais l'autre objet que i'ay dans la pensée
Est encor au Printemps:
Et si mon cœur s'est remis dans la flame,
Il fait par iugement
Ce que l'aveuglement
Fit en mon ame.

Soit que Philis me flatte, ou se courrouce,
Tout me contente mieux;
Et dans mon mal, ie la trouue aussi douce
De l'esprit que des yeux,
Or si mon cœur s'est remis dans la flame,
Il fait par iugement
Ce que l'aveuglement
Fit en mon ame.

Cet Vniuers a de tres-belles choses,
Mais tout cede à Philis;
Son teint vermeil a fait paslir les roses,
Son sein rougir les lis:
Donc si mon cœur s'est remis dans la flame,
Il fait par iugement
Ce que l'aveuglement
Fit en mon ame.



L E

P O L T R O N .



E veux de la patte d'un lieure
 Que la peur tient toujours en sieure
 Dessus la peau d'un harlequin
 Tracer le portrait d'un coquin,
 Le plus lasche & le plus infame
 Qui soit entre les nais de femme.
 Il me faut broyer mes couleurs
 Sur la face de ces voleurs,
 Que la peur au bransle d'un arbre
 Rend assez froids, pour estre marbre:
 Mais pour enfanter le dessein
 Que i'en conçouy dedans le sein,
 Arriere la Muse hardie
 Dont i'anime la Tragedie,
 Et loing cette mignarde aussi
 Dont ie peins l'amoureux soucy,

Que l'un & l'autre se retire;
Seule reste icy la Satyre,
Dont le visage enfariné
Maintenant que i'ay bien disné,
Entretiendra ma resuerie
D'un conte de poltronnerie.

Le syngé qui voit vn baston,
La perdrix oyant le faucon,
Le lapin prés d'un chien de chasse,
L'homme qui marche sur la glace,
Le Capitan des Comediens,
La troupe des chats & des chiens
Oyant la sonnette voisine
Du foïet qu'on tient à la cuisine,
Le voyageur sans de l'argent,
Le debteur grippé d'un Sergent,
Tesmoignent tous plus de courage
Que cet illustre personnage.

Au simple tableau d'un combat,
Le cœur luy palpite & luy bat,
D'une mesure plus soudaine
Qu'en tremblant la sieure quarantaine.

222 LE POLTRON.

Pour y faire aller ce Cocu,
 Il le fait pousser par le cu,
 Comme vn valet qui nous desbote;
 Vn crocheteur avec sa hote,
 Ou le gousteux inueteré,
 Marchent d'vn pas plus assure.
 Il marche pian pian, & sans parole;
 Con la grauidad Espagnole.
 Mais vient-il quelque changement,
 Faut-il tourner le fourniment,
 Prompt comme vn valet de tauerne,
 Dispos comme vn chat que l'on berne;
 Leger comme vn escu rongné;
 Il croit auoir assez gagné
 En se sauuant, & tout allaigre
 Il va du pied comme vn chat maigre.
 Vne nuit que les ennemis
 Resueillerent les endormis,
 Cet incomparable gendarme
 Estourdy du bruit de l'alarme;
 Cachala frayeur qui le prit
 Dans le bec d'un de ses...st?

S'estendant sur la paille fraische,
On le treuva dans vne cresse:
Ne l'en blasmez pas ignorans,
Il fut chez Messieurs ses parens,
C'estoit le sejour & la place
De deux grands Asnes de saracé.
Vn iour vn certain (ce dit-on)
Comme eux, le frotta d'un baston,
Luy, d'une patience extreme,
Qui seule est semblable à soy-mesme;
Sans faire l'Achile ou l'Hector,
Plus doux qu'un chapeau de Castor,
Plus chauffant que des bas d'estame,
Ployant comme vne bonne lame,
Plus souple de l'esprit alors
Qu'un bastonneur ne l'est du corps,
Comme vn tronc restant immobile,
Sans pouuoir s'eschauffer la bile,
Et sans alterer sa vertu,
Luy dit, Pourquoi me frappes-tu?
Belle demande sans seconde,
Qui fuit la vanité du monde.

J'ay sceu que sa mere auorta,
Parce qu'on dit qu'elle petta,
Et que ce bruit à la mesme heure
Le chassa de cette demeure;
Ainsi dans sanatiuité,
Nasquit aussi la lascheté.
Enfin voila quel est en somme
Celuy qui s'ose dire vn homme.
J'aurois fait placer ce Portrait
Comme il merite, en vn retrait,
Mais vn hoste qui me gouuerne
Le demande pour sa Tauerne
Qui n'auoit encor qu'un rameau;
Et certes son dessein est beau,
Il y veut mettre vne escriture
Qui conuient bien à sa nature,
Non pas Roland, non pas Maugis,
Mais AV POLTRON A BON LOGIS.

225

STANCES.

E Sloigné des mortels, d'is vne forest som-
Ou l'effroy fait séjour, [bre
Sans estre accompagné, si ce n'est de mon
Ou bien de mon amour: [ombre,
Ma Philis, tout ce que ie voy,
Est bien plus sensible que toy.

E3

Ces grands Monts d'alentour, steriles de nature
Qui n'ont herbes, ny fleurs,
Dans le simple recit de ma triste auanture,
Font vn ruisseau de pleurs:
Ma Philis, tout ce que voy,
Est bien plus sensible que toy.

E3

Les rochers, moins rochers que toy cruelle Dame,
Quand ie plains dans ces bois,
En plaignant comme moy semblent auoir vne ame
Pour respondre à ma voix:
Ma Philis tout ce que ie voy,
Est bien plus sensible que toy.

E

83

Si ie treuve vn lyon, i'adouciray sa rage
 Par mon humilité,
 Mais iamais le respect n'aura mesme auantage
 Dessus ta cruauté:
 Ma Philis, tout ce que ie voy,
 Est bien plus sensible que toy.

84

Tous les arbres marquez pl^s de gré que de force,
 De ton nom, & du mien,
 Tesmoignent que ton cœur est plus dur qu'une
 Puis qu'on n'y graue rien: [escorce,
 Bref Philis, tout ce que ie voy,
 Est bien plus sensible que toy.

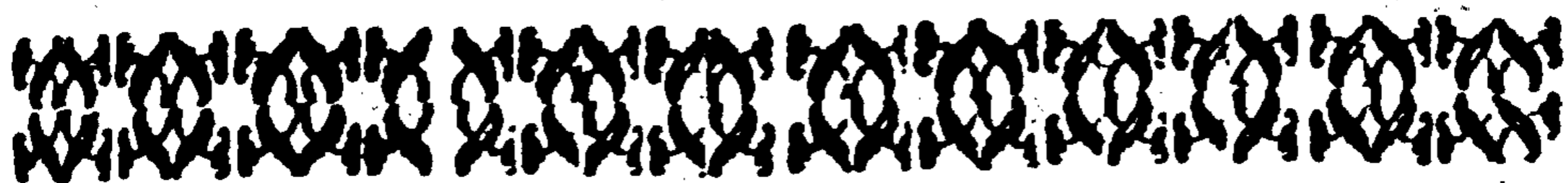


STANCES.

RY des Dames de la Cour,
 Ma Francine est plus gentille,
 On la prendroit pour l'Amour,
 Masqué sous l'habit de fille.
 L'aime sa naïfueté
 Plus qu'une parfaite beauté.
 Quand d'un discours cajoleur
 Je la nomme sans pareille,
 Elle changeant de couleur
 Semble une rose vermeille.
 L'aime sa naïfueté,
 Plus qu'une parfaite beauté.
 Lors que je touche son sein,
 Sans que la mignonne y pense,
 Surprinsé de ce dessein,
 Elle fait la reuerence.
 L'aime sa naïfueté,
 Plus qu'une parfaite beauté.

Si ie demande vn baiser,
Cette Fan Fan qui m'estime,
Croit que me le refuser
Soit vne espece de crime;
L'aime sa naifueté
Plus qu'une parfaite beauté.
En fin ses yeux innocens
Ont sur moy telle puissance,
Que leurs rayons ravissans
M'ont bien donné connoissance,
Que la parfaite beauté
Consiste en la naifueté.





STANCES.



Endure, ie le confesse,
 Mille travaux chaque iour,
 Pour vne ingrante Maistresse
 Qui ne connoit pas l'amour:
 Mais dans l'excès de la peine
 Qui me va faire mourir,
 L'aurois des sentimens de haine,
 Pour qui me voudroit guerir.



Qu'elle se mocque mauuaise
 Du supplice des Amants,
 Lors s'espreuue à la fournaise,
 Et la foy dans les tourmens:
 Pour moy parmi cette peine
 Qui me va faire mourir,
 L'aurois des sentimens de haine,
 Pour qui me voudroit guerir.

On me dit qu'elle est cruelle,
Que ie ne la puis blesser,
Il est vray, mais elle est belle,
Plus qu'on ne le peut penser:
Vn Dieu mesme en cette peine
Qui me va faire mourir,
Auroit des sentimens de haine,
Pour qui le voudroit guerir.



STANCES.



Amour, la bonne fortune,
Le iugement, la raison,
Me font aimer vne Brune,
Belle sans comparaison.



Si les yeux de tout le monde
Estoient de mon sentiment,
Iamais vne Dame blonde
Ne se verroit vn Amant.



Fy de ces Beutez de plastre,
Qui sont sans viuacite,
Qui les aime est idolastre,
S'il brusle il l'a merite.



Cette Brune que i'adore
N'a rien qui luy soit pareil:
Plus vermeille que l'Aurore,
Plus claire que le Soleil.



Les sourcils de Dalimene
Sont deuenus mes vainqueurs,
C'est de ces deux arcs d'ebene,
Dont Amour blesse les cœurs.



Ses yeux noirs bruslent mon ame,
Mais ie le treuve fort bon;
Car d'où peut venir la flame,
Si ce n'est de ce charbon?



STANCES



L'Attente me persecute
Plus que la fièvre, & l'amour,
Ie croy que chaque minute
Est aussi longue qu'un iour.



O Dieux! il faut que ie meure,
L'aiguille est ja sur le point,
Nostre horloge sonne vne heure,
Et ma Philis ne vient point.



Ha! montre trop auancée,
Flattez vn peu mon tourment,
Bien que l'heure soit passée,
Ne me marquez qu'vn moment.



Mais ie me plains de l'absence
De ce bel œil mon vainqueur,
Manquay-ie de sa presence,
Puis que ie le porte au cœur?



Ouy ma Philis ie t'outrage,
Ie fais tort à tes appas;
Mon cœur a bien ton image,
Mais ce cœur ie ne l'ay pas.

DIALOGVE.

ALCANDRE. CARITE.

ALCANDRE.



Chantons vn air, ma Carite,
Qui parle de ta beauté.

CARITE.

Et qui monstrant mon merite
Fasse voir ta vanité.

ALCANDRE.

O Dieux! ce discours me pique,
S'en est fait, tu me perds, ie me meurs en ce iour.

CARITE.

Soyons d'accord en Musique,
Ne pouuant l'estre en amour.

ALCANDRE.

Entends mon luth qui soupire,
Et plaint aussi bien que moy.

CARITE.

Le mien s'esclattant de rire
Semble se moquer de toy.

ALCANDRE.

O Dieux! ce discours me pique,
S'en est fait, tu me perds, ie me meurs en ce iour.

CARITE.

Soyons d'accord en Musique,
Ne pouuant l'estre en amour.

ALCANDRE.

Las! quelle rigueur insigne,
Chanter, & mourir d'ennuy.

CARITE.

Quiconque a la voix d'un Signe,
Doit finir ainsi que luy.

ALCANDRE.

O Dieux! ce discours me pique,
S'en est fait, tu me perds, ie me meurs en ce iour.

CARITE.

Soyons d'accord en Musique,
Ne pouuant l'estre en amour.

ALCANDRE.

Qu'un baiser, belle farouche,
Puisse au moins me contenter.

CARITE.

*Le baiser fermant la bouche,
Tempescherait de chanter:*

ALCANDRE.

*O Dieux! ce discours me pique,
S'en est fait, tu me perds, ie me meurs en ce iour.*

CARITE.

*Soyons d'accord en Musique,
Ne pouvant l'estre en amour.*

ALCANDRE.

*Pour vuidier nostre querelle,
Dis que ma mort te plaist bien.*

CARITE.

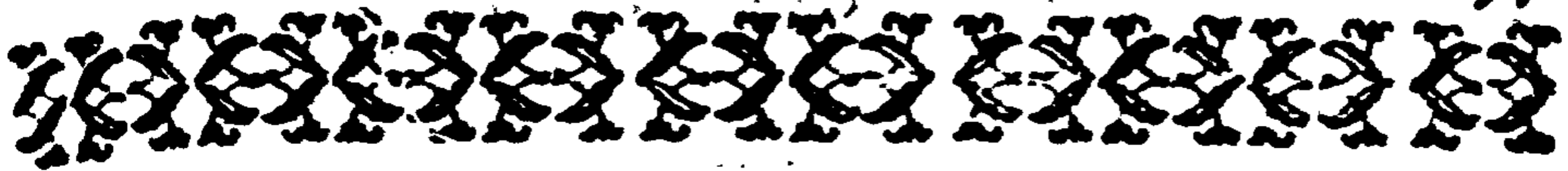
*L'ay rompu ma Chanterelle,
Ie ne puis plus dire rien.*

ALCANDRE.

*O Dieux! ce discours me pique,
S'en est fait, tu me perds, ie me meurs en ce iour.*

CARITE.

*A la fin nostre Musique
Sera comme nostre amour.*



STANCES

POUR

VNE EXCELLENTE
COMEDIENE.



La fin i'ay bāni l'erreur dont i'estois pris,
Car ie ne te crois plus vne fēme mortelle.
Dans ce charmant recit qui rauit mes esprits,
C'est beaucoup si ie croy que Minerve soit telle.



Melpomene elle mesme, avec tout son sçauoir
Animant de sa voix la graue Tragedie,
Dans vn si grand esclat ne se fit iamais voir,
Quoy que la fable en conte et que la Grece en die.



Vn extase si doux m'emporte en t'escontant
Adiouster aux beaux vers des nouvelles merueil-
Que ie desirerois en cet heureux instant, [les:
Que tout mō corps deuint des yeux et des oreilles.



La douleur & l'amour, le desespoir, l'effroy,
Si bien representez, ont tant pû sur mon ame,
Qu'asind' avoir l'honneur d'estre pleuré de toy,
Je voudrois estre mort aussi bien que Pirame.



Quand tu nous figurois l'excès de ce tourment,
Je voyois le plaisir errer parmi la presse:
Effect miraculeux, que le contentement
Puisse naistre aujourd'huy d'un acte de tristesse.



Si quelqu'un est captif de ton bel œil vainqueur,
Le treuve qu'il a bien iuste sujet de craindre,
Car comme quoy peut-il se croire dans le cœur
D'une qui fait mestier de tromper & de feindre?



Pour moy de qui l'humeur ne se va point liant,
Si ie n'y suis porté d'une forte esperance,
Je me contenteray de t'aller publiant
L'honneur, l'ame et l'esprit du Theatre de France:

STANCES,

SVR LE BALET

DV BANQVET

de la Vertu & de l'Enuie.



Remarquant vos diuins appas,
 Dont i'ay l'œil & l'ame rauie,
 Philis, ie ne m'estonne pas
 De vous voir suiure par l'ENVIE.



Car dans ce grand nombre d'attraits
 Dont la Nature est liberale,
 Horsvn Miroir & vos Portraits
 On ne voit rien qui vous egale.



Je verrois disner Iupiter
 Sans desir & sans ialousie,
 S'il m'estoit permis de gouster
 De ce qui vaut mieux qu'ambrosie.



Lors faisant lanique au Destin,
 Le plus heureux de tous les hommes,
 Je ne prendrois de ce Festin
 Qu'une rose & deux belles pommes.



Et pour esclaircir ce dessein,
 Et faire voir ce qui me touche,
 Les pommes seroient vostre sein,
 La rose seroit vostre bouche.



Pardonnez la temerité
 Que j'ay dans l'ardeur qui me presse,
 Elle vient d'incrudulité,
 Doutant si vous estes Deesse.



Le front masqué, le corps vestu,
 C'est ce qui vous rend inconnuë;
 Puisque vous estes la Veru,
 Que nous vous voyons toute nuë.

CARTEL


CARTEL DE DEFFY
DE DEUX CAVALIERS
ESPAGNOLS.

Presenté aux Tenans à vn Tournoy.



DAns le milieu d'une armée
 A qui nous donnions l'effroy,
 Le bruit de la Renommée
 Nous a conté ce Tournoy.



Et scachant que la Memoire
 Parloit assez bien de vous,
 Nous vous apportons la gloire
 De mourir d'un de nos coups.



*Nous qui durant nostre enfance
 Auons mangé le Dieu Mars,
 Lardé du fer de la lance
 Qui s'oppose à vos regards.*



*Tous nos fruits sont des Grenades,
 Fruits creus aux arbres d'enfer,
 Si nous mangeons des salades,
 Ce sont de celles de fer.*



*Et traittez par la Furie,
 Les repas estans finis,
 Les balles d'artillerie
 Nous seruent souvent d'anis.*



*En fin la terreur du monde
 Vient ores vous auertir
 Que Caron au bord de l'onde
 N'attend que vous pour partir.*



Toutesfois si ventre à terre
 Vous venez baiser nos pas,
 Foy de Demons de la guerre
 Vous eschappez du trespas.



Or sus doncques sans demeure,
 Que ces devoirs soient rendus;
 Mais i'entends qu'vn de vous meure,
 Pour payer nos pas perdus.



Il faut qu'escrasé du foudre
 D'vn bras craint de l'Vniuers,
 Vn de vous soit mis en poudre,
 A fin de secher ces vers.



Pour consoler sa disgrâce,
 S'il veut scauoir nostre nom;
 C'est Roderique Fracasse,
 Dom Esquarrebombardon.

SONNET

A CLEON.

Que Thirsis deormais s'appaise et se cõsole;
 Chaque chose à la fin doit avoir sa saison;
 Et ce qu'il n'aura peu treuver en la raison,
 Qu'il le vienne puiser en ta docte parole.

D'une Plume trempée aux ondes du Pactole,
 Tu nous fais voir son fils hors de comparaison,
 Et quand tu peins la dent qui porte le poison,
 Vne ame de rocher de pitié devient molle.

Il est vray qu'en parlant de ce chien enragé
 Je treuve que tes vers l'ont bien plus obligé,
 Que tu n'as eu dessein de luy faire vn outrage.

Et cette verité se descouure à nos yeux;
 Car puis qu'il a l'hõneur d'estre dans ton ouvrage
 Je le croy mieux placé que n'est celui des Cieux.

SONNET.

IE fuy l'esper de viure, & ie hay la raison,
 L'importune me fasche et me choque l'oreille;
 Il faut que mon ardeur soit sans comparaison,
 Tout ainsi qu'en beauté Philis est sans pareille.

Ha! s'il m'estoit permis tout ainsi qu'un lason,
 D'acquérir par mon sang cette ieune merueille,
 L'objet qui m'emprisonne, et qu'on tient en prison,
 Verroit comme son teint, la terre estre vermeille.

Portes, grilles, verroux, tournoirs, murs éleuez,
 Puisque par vos rigueurs les homes sont priuez
 Du bienheureux sejour où mon ame demenre:

Au moins voyant l'excés de mō dueil estouffant,
 Pour scauoir de Philis s'il faudra que ie meure,
 Laissez entrer l'Amour, car ce n'est qu'un enfant.

SONNET,

SVR LE PORTRAIT
DY ROY dans vne Ouale.

L'Ouvrier industrieux qui fit cette Peinture,
(L'allegresse des bõs, et des meschãs l'effroy)
N'ayant pas eul'honneur de voir iamais le Roy,
A tiré ce Tableau presque à l'avanture:

Il a moins rencontré ses traits que sa nature,
L'oreille plus que l'œil au pinceau fit la loy,
Et quiconque voudra le iuger comme moy,
Acheue seulement de voir cette escriture.

Il l'a depeint sans bras; en voicy la raison;
C'est que n'ignorant pas quelle est la trahison,
L'orgueil & le mespris de la Rochelle infame;

Et scachãt qu'on pardõne à ces loups inhumains,
Que Louys comme l'or doit purger dans la flame,
Il s'est imaginé qu'il n'avoit point de mains.

SONNET

POVR THERSANDRE.

M *Ars est mort, il n'est plus que poudre,
Et ce grand Phœnix des Guerriers
Sous vne forest de lauriers
N'a pû se garentir du foudre.*

*La trame vient d'estre coupée
A la terreur de l'Vniuers,
Il ne vit plus que dans mes vers,
Et par ce qu'a fait son espée:*

*Toy qui lis, si tu ne sçais pas
De quelle façon le trespas
Emporta cette ame guerriere,*

*Ces deux vers t'en rendront sçauants,
La Parque le prit par derriere,
N'osant l'attaquer par deuant.*

SONNET,
SVR DES EAVX MINERAL:
A VN AMY.

TOy de quil' eloquence a coniué ma perte,
Tu chocques mon repos encor mal estably,
Car si i'ay besoin d'eau c'est de celle d'oubly,
Et non de cette source à mon damage offerte.

Le triste souuenir de la peine soufferte
Fait trembler de frayeur mon esprit affoibly,
Et ce rustique lieu maintenant ennobly,
Me feroit plus de mal qu'vne terre deserte.

Cesse donc, cher Amy, de me solliciter
D'aller courre vn peril que ie peux esuiter,
En fuyant ces objets qui captiuent les ames:

Si i'y vay, mon trespas est sans difficulté;
Malade tu verras mourir parmy les flames
Celuy qui dans les eaux va chercher la santé.

SONNET,

A VN PEINTRE.

ROy du plus beau des arts, Synges de la nature
 Qui fais croire vivant vn corps inanimé,
 Que tume monstres bien dans cette Portraiture
 L'objet que i' idolastre, & dont ie suis aimé.

Helas ! que ie benis cette heuruse auanture
 Qui redonne à mon œil ce qui le tient charmé,
 Car confrontant mon cœur, Philis, et sa Peinture,
 L'on ne voit qu'vn visage en trois endroits formé.

C'est le Portrait d'vn Ange; acheue donc ainsi:
 Peins luy moy des rayons, & des aïles aussi,
 En desrobant mon cœur, on voit bien qu'elle volle.

[souffers,
 Mais non, pour n'augmēter les maux que i'ay
 Peintre, ie me desdis, & retiens ma parole,
 Elle me quitteroit, mets luy plustost des fers.

SONNET.

CHagrin, triste, pensif, resueur, & solitaire,
 Dans vn antre escarté, d'où ne part point
 la Nuit,

Ennemy de la ville, & du iour & du bruit,
 J'aprends cōme vn Chartreux, à songer, & me
 faire.

Ce sejour de Lutins, pour moy n'a rien d'austere,
 Mon cœur melancholique en tire quelque fruit,
 Bien que par sa rigueur ie me sente destruit,
 Vn Dieu m'offenceroit de troubler ce mystere.

Haiïssables objets, que l'on adore icy,
 Ne vous estonnez pas en voyant mon soucy,
 Vostre repos vaut moins que mon inquietude.

L'ayde quoy faire voir vos charmes auilis,
 Fontaines, bois, rochers, aimable solitude,
 Redites leur quel est le Portrais de Philis.

SONNET.

Souffle amoureux Zephire, vne haleine em-
basmée,

Auiourd'huy que les champs sont tois moittes de
pleurs, [fleurs,

Pleurs peres nourriciers d'un grand nombre de
Fleurs que ie vay cueillir pour ma Philis aimée.

Que l'œillet, & la rose en odeur parfumée,
Estalent à l'enuy leurs diuerses couleurs,
Que des lys blanchissans les aimables pasteurs
Accourent au secours de mon ame charmée,

Bref, que la mignardise, exorable à mes vœux,
Viene faire vn bouquet tel comme ie le veux,
Et tel que le merite vne Dame immortelle.

Mais où sont tāt de lys, dont ce par terre est peint?
Dieux! ils se sont cachez, car Philis est si belle,
Qu'ils n'osent approcher ceux qu'elle a dans le
sein.

SONNET.

Maintenant séparé de la troupe importune
 Où ma charge et l'honneur m'attachent
 tous les iours,

Sur le bord d'un ruisseau ie respue à mes amours,
 Qui depuis quatre mois n'ont que de l'infortune:

Car soit que le Soleil cede à la couleur brune,
 Ou bien que la nuit sombre ait achevé son cours,
 Je n'entends que sottise au lieu de bons discours,
 Aux chefs, cōme aux soldats également cōmune.

Helas! quelle douleur, de me sentir privé
 Du propos de Philis si doux & relevé,
 Qu'il rend en l'escoutant l'ame d'aise assouvie.

Certes dans ce malheur mon tourmēt est bien tel,
 Qu'après l'auoir souffert, si ie retourne en vie,
 Je croy assurément que ie suis immortel.

SONNET.

Pourquoy vous fâchez vous de ces traits rou-
gissans :

Donc le lustre vermeil vient colorer ma face?
Voulez vous que le feu puisse parestre glace,
Et que tousiours caché soit le mal que ie sens?

Hal superbe Philis, ces rayons innocens
Tesmoignent qu'en effet i'adore vostre grace,
Car lors qu'on aime biẽ, ces signes, quoy qu'on fas-
Ne reconnoissent plus l'empire de nos sens. [se,

Quoy? pour auoir rougy ie seray donc blasme?
Un soupir eschappé m'empesche d'estre aimé?
Quelques pleurs respãdus me font nōmer perfide?

Helas! supremes Dieux, considerez vn peu;
Elle veut m'obliger à treuuer vne bride
Capable d'arrester l'eau, le vent, & le feu.

SONNET.

I' Auois brisé mes fers, & loing de l'esclavage
 Mes iours alloient coulāt sans me voir engager,
 Et comme vn matelot eschappé du danger,
 Le me moquois des flots assis sur le riuage.

L'œil le plus adoucy me paraissoit sauuage,
 Vn propos complaisant ne pouuoit m'obliger,
 Mais le Tyran des cœurs en fin m'a fait iuger
 Qu'vn forçat qui s'enfuit n'est pas franc de serua-
 [ge.

Mes pas furent guidez par ce puissant Demon,
 Contre mon ordinaire, à l'Eglise, au Sermon,
 Oū voyant esclatter vn bel Astre sans voile,

Je m'escriay (surpris d'vn brasier nonpareil)
 Que le peuple est grossier de nommer vne Estoile
 Ce qui peut faire honte aux clartez du Soleil.

SONNET.

255

A Dorable Philis, il est certain que i'aime,
Le le confesse bien sans me faire gesner;
Et d'un amour si fort, que pour le terminer
Il faudra que le Ciel me destruisse moy-mesme.

Mais bien que cet amour soit au degré supre-
Je ne diray iamais qui me l'a pû donner; [me,
C'est un embleme obscur qu'il vous faut deuiner;
L'en porte la peinture en cette face blesme:

Ne me pressez donc plus, Philis, de vous nômer
La charmante Beauté dont ie sens m'enflamer,
Le respect du discours m'interdisant l'vsage.

Que s'il faut contenter ce desir curieux,
Et vous dire quel est cet aimable visage,
Voyez-en le portrait regardans dans mes yeux.



A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DV PLESSIS.

Sur vne Huitre & vne Souris treuues
iointes ensemble chez luy.

INspiré d' Apollon, ie te fais vn presage,
Grand Demon de sçauoir, merueille de nostre
âge,
Alphonse dont l'esprit est plus diuin qu'humain:
Cet animal terrestre, & cet autre aquatique,
Assemblez comme on voit, te sont vn pronostique,
Qu'vn iour tout l'Vniuers sera dedans ta main.

EPIGRAME.

EPIGRAMME

POVR VN PORTRAIT.

THirsis fut prenoyant en sa triste auanture,
 Alors. quil fit tracer cette aimable peinture,
 Qui redõne à ses yeux ce qui fut leur vainqueur:
 Car biẽ qu'il l'eut gravée en son cœur, en son ame,
 Ce seul Portrait icy luy reste de sa Dame,
 Cette belle emportant & son ame & son cœur.

EPIGRAMME

POVR LE PORTRAIT DE LA

Rochelle mis sur vn feu de ioye lors
 qu'elle fut prise.

Sil la clemence d'vn grand Roy
 N'auoit mieux combattu pour toy,
 Que ta rebellion, bien qu'elle fust extreme:
 Rien n'auroit empesché dans vn si lasche trait,
 Que tu n'eusses souffert toy mesme
 Ce que va souffrir ton Portrait.

R

EPIGRAMME.

Philis' entendois bien dire
 Que l'aimant le fer attire,
 Mais voyant ton cœur de fer
 Qui tire sans s'eschauffer,
 Je peux iurer qu'en t'aimant
 Le fer attire l'aimant.

A V T R E.

La pierre Calamine
 Tire le fer à soy,
 Tes vertus, ton mérite,
 En font autant de moy,
 Et ces deux qualitez ont en nous leur essence,
 Toy pierre en dureté, moy du fer en constance.

A VIN IMPORTANT.

Nierrompant mon estude
Tume demandes vn point,
Quel bien a la solitude,
Celuy de ne te voir point.

A VNE SUFFISANTE.

Eane quand tu distes merueilles
Tune le poux sans discours,
Car ta grand' gueule va porson
Les paroles dans ses oreilles.

VN VEND SA MAISON,
POUR FAIRE SON EQUIPAGE

DE GUERRIER.

CE grand Guerrier en plume
Ne mourra point a la bataille,
Car il s'est (pour n'estre blese),
Tout arme de pierre de taille.

P. DEVR V N P O R T R A I T.

Celuy qui fit l'Image où Philis est depeinte,
 A si bien scen donner la vie à tous ses traits,
 Qu'on iuge en les voyant toutes deux près à près,
 Quel vne & l'autre est vraye, ou l'vne & l'autre
 est feinte.

A U T R E.

A Genoux, fussiez vous des Dieux,
 Vous qui regardez ces beaux yeux
 Dont la douceur mesme assassine:
 Le peintre qui forma tant de charmans appas
 Fait bien mentir celuy qui dit qu'on ne peut pas
 Portraire vne beauté divine.

A U T R E.

VOicy le Phenix des Amans,
 Qui malgré cent mille tourmens
 Vent aimer dans la sepulture:
 Si vn iour la posterité
 Adore la fidelité,
 Ce sera sous cette figure.

EPIGRAMME,

A.M.D.T.

Merveille aimable, autant qu'aimée,
 Chaste Venus, belle Junon,
 Je viens d'apprendre vostre nom
 De la voix de la Renommée;
 Rare ornement des grands esprits,
 Voyez de bon œil ces escrits
 Que la main d'un soldat fait naistre:
 Et souffrez au moins qu'en ce lieu,
 Je vous adore comme Dieu,
 Sans vous voir, & sans vous connoistre.

EPIGRAMME.

Pressé d'un mal inevitable,
 Et privé d'esperoir de salut,
 Alcandre ayant en main vn lut,
 Gravés ces deux vers sus la table:
 Malgré les cruautéz du Ciel & du destin,
 L'ay tenu d'as ma main l'instrument de Catin.

R. iij

MASCARADE

DE

DEUX OUBLIEURS.

LE PREMIER.

Las! c'est bien sans raison, qu'Oublieuron
 M'entendant publier, [m'apelle,
 Qu'encor que ma Philis soit volage, & cruelle,
 Je ne peux l'oublier.

LE SECOND.

Pour moy sans estre si constant,
 Je fais l'amour, & boy d'autant,
 Disant la chanson de l'oublier
 Et sans me charger de soucy,
 Si l'on m'aime bien, i'aime aussi,
 Et si l'on me change, i'oublie.

A VNE AVARICIEVSE.

LE voudrois cesser de viure
Pour faire de l'or, du cuivre,
 Je voudrois pouuoir encor
 Changer tout mon sang en or
 Je voudrois pour toy farouche,
 Que tout ce que ma main touche
 Comme à Midas le brutal,
 Se changeast en ce métal;
 Bref, tout mon desir se range
 Dans le Pactole, & le Gange:
 Je voudrois comme Iason
 Pouuoir gagner la thoisson,
 Je voudrois ainsi qu'Ænée
 De la plante fortunée
 Tenir le rameau doré
 Dans l'Auene reuéré:
 Ne crois pas, fille barbare,
 Que mon souhait soit auare,
 Car ie ne veux auoir tout cet or, en t'aimant,
 Qu'afin d'en acheter ton cœur de diamant.

MADRIGAL

POVR. VNE CRUELLE.

L Abouche a de Rubis, et les yeux de zaphirs
 L'adorable beauté qui cause mes soupirs,
 Le sein de marbre blanc, qui me fait idolastre,
 Le cœur de diamant, la belle main d'albâtre:
 Helas! puissant Amour, en voyant ces appas
 Le ne m'estonne pas
 Si ma plainte et tes dards la rencontrent si dure,
 Toute de pierre la forma nature.

EPI T A P H E

POVR. VNE PETITE F I L L E.

P Assant, ne verse point de pleurs, [blesi
 Garde les pour la mort de quelques misera
 Les MARGVERITES son des fleurs,
 Et par consequent peu durables.

FIN



